

# France Forum

- **La négociation collective en France**
- **Comprendre la France actuelle**
- **L'ordinateur, maître ou serviteur ?**
- **Les Etats-Unis et l'Europe**
- **De Nietzsche à Platon**
- **Restaurer sans défigurer**
- **Baudelaire, la femme et l'amour**

# FRANCE FORUM

COMITE DE DIRECTION :

**Etienne Borne, Henri Bourbon**

6, rue Paul-Louis-Courier - 75007 Paris

C.C.P. Paris 14.788-84 - Tél. : 544 75 50

Abonnement annuel ..... 50 F

Abonnement de soutien ..... 80 F

## *Sommaire* **165-166**

Juillet-Août 1978

**12 F**

### DOSSIERS ET ETUDES

<b>LA NEGOCIATION COLLECTIVE EN FRANCE</b> PAR GERARD ADAM .....	p. 2
<b>COMPRENDRE LA FRANCE ACTUELLE</b> PAR JEAN CHELINI .....	p. 7
<b>L'ORDINATEUR, MAITRE OU SERVITEUR ?</b> PAR DENYS BANSSILLON .....	p. 11
<b>LES ETATS-UNIS ET L'EUROPE</b> PAR YVES LAULAN .....	p. 18
<b>FIDELITE A LA LANGUE FRANCAISE</b> PAR JEAN-MARIE DOMENACH .....	p. 23
<b>ARTS ET IDEES</b>	
<b>DE NIETZSCHE A PLATON</b> PAR ETIENNE BORNE .....	p. 25
<b>LA FEMME ET L'AMOUR CHEZ BAUDELAIRE</b> PAR FRANCOISE BARGUILLET .....	p. 35
<b>LA VIE LITTERAIRE</b> PAR PHILIPPE SENART .....	p. 45
<b>RESTAURER SANS DEFIGURER</b> PAR YVAN CHRIST .....	p. 48
<b>NOTES DE LECTURE</b>	
<b>DEMAIN LE CAPITALISME D'HENRI LEPAGE</b> PAR JEAN GANIAGE .....	p. 53
<b>PROGRES OU DECLIN DE L'HOMME</b> DE PHILIPPE SAINT-MARC PAR ANNE-MARIE LAVAUDEN .....	p. 54
<b>UN ACTE DE FOI D'HENRI FREVILLE</b> PAR HENRI BOURBON .....	p. 55
<b>LA IV<sup>e</sup> ET LA V<sup>e</sup> REPUBLIQUE DE PIERRE LIMAGNE</b> PAR JEAN TEITGEN .....	p. 56
<b>ETIENNE BORNE OU LA PASSION DE LA VERITE</b> PAR ANDRE-A. DEVAUX .....	p. 57
<b>SIGNIFICATION DE L'ART MEDIEVAL</b> PAR JEAN CHELINI .....	p. 59
<b>TERROIRS ET REVES</b> PAR JEAN CHELINI .....	p. 60
<b>HISTOIRE DE LA REVOLUTION ET DE L'EMPIRE</b> PAR JEAN CHELINI .....	p. 61
<b>L'HERITAGE DE LENINE DE FRANCOIS FEJTO</b> PAR DOMINIQUE KERGALL .....	p. 62
<b>PROPOS DU TEMPS</b>	
<b>ZOLA MAIS AUSSI PEGUY</b> PAR ETIENNE BORNE .....	p. 66

# LA NEGOCIATION COLLECTIVE EN FRANCE

REFLEXION SUR UNE DEMARCHE INUSITEE

par Gérard ADAM

*L'intérêt de la négociation collective comme processus de changement des rapports sociaux a été très largement sous-estimé dans le passé, parce que les conflits avaient peu de conséquences économiques et parce que l'éventualité d'un changement de majorité politique paraissait improbable. Aujourd'hui la conjoncture a évolué. Gérard Adam, auteur avec Jean-Daniel Reynaud d'un ouvrage récent sur « Les conflits du travail et le changement social », montre ici l'importance de la relance de la négociation collective, importance qui apparaît d'autant plus grande si l'on considère les rapports sociaux comme le signe le plus visible et le plus significatif des changements qui assaillent la société française.*

## LES FAUSSES CONDITIONS DE LA NEGOCIATION

Deux idées simplistes continuent à dominer l'analyse des négociations collectives en France :

- La négociation collective suppose un consensus social portant à la fois sur les objectifs de la société, son « projet », et les méthodes de changement, les règles du jeu. L'idéologie de rupture des principales organisations syndicales, héritage d'une tradition séculaire de contre-société, constituerait alors un obstacle dirimant au développement d'un système stable de négociation collective. Et, même lorsque la pratique syndicale quotidienne s'inscrit dans le réformisme, la double évocation de l'importance de la CGT dans le mouvement ouvrier et de ses liens avec le P.C.F. suffit à rendre suspects des rapports sociaux fondés sur la négociation.

- La négociation collective est fille de la croissance économique qui seule crée les marges de liberté indispensables à tout progrès social. Assimilée à un marchandage économique depuis les WEBB la négociation, sauf à

imaginer des situations de rupture et de crise graves, exige la prospérité économique pour rendre acceptables les redistributions de revenus ou de statuts indispensables au progrès social. La voie étroite de la justice sociale est celle d'une négociation « à la marge » sur les surplus dégagés chaque année par le système économique. Et depuis 1974, la crise économique (qu'on l'envisage en termes d'inflation, de chômage ou de balance des paiements) provoque de telles contraintes que la négociation ne peut pas être sérieusement envisagée puisque la « marge » est pratiquement nulle.

Est-il excessif d'affirmer que la négociation collective est précisément la méthode qui permet d'assurer la coexistence entre des groupes que tout oppose et de mieux faire face aux crispations provoquées par la crise économique ? La stratégie des luttes sociales n'est pas sans analogie avec celle des rapports internationaux entre pays antagonistes ; la réalité -et qui dure- n'est ni la paix ni la guerre mais une situation intermédiaire : la « participation conflictuelle » du sociologue analysant les rapports sociaux n'est pas autre chose que la coexistence qualifiée pudiquement de pacifique par les diplomates.

La négociation est cette méthode, mélange difficile d'un art, d'institutions et de procédures, qui permet de stabiliser cette situation d'équilibre précaire. C'est un contresens, dans les relations du travail, d'opposer la négociation au conflit, un état jugé satisfaisant à une situation considérée comme pathologique. Pour parodier Clausewitz la négociation est la poursuite du conflit par d'autres moyens et réciproquement. C'est dire que si les conséquences économiques de toute négociation ou conflit doivent être mesurées, le processus doit s'analyser fondamentalement en termes de stratégie politique et de processus décisionnel : négociation et conflit constituent deux façons de prendre des décisions pour modifier des rapports sociaux. Les conflits sur l'emploi illustrent d'ailleurs bien combien il est absurde d'analyser la grève comme une épreuve de force économique : en quoi la grève même accompagnée d'une occupation constituerait elle une riposte économique efficace à la décision de fermeture d'une entreprise ? Allons plus loin, la négociation collective doit être légitimée comme un processus ayant pour objet de soustraire certaines décisions au marché : la négociation est une régulation et il n'y aurait pas de régulation si le marché donnait les résultats souhaités. L'objet de la négociation est donc bien de substituer des règles reconnues comme plus justes au jeu spontané des forces économiques.

Faut-il ajouter que les trente années de croissance qui dans l'ensemble des pays industriels séparent la fin de la guerre de la crise de 1974 n'incitent guère à attendre la paix et la justice sociale des mouvements spontanés de l'économie. On attendait de la prospérité qu'elle aboutisse à une distribution paisible des dividendes du progrès, à un apaisement des conflits et à meilleure acceptation des contraintes économiques. Or il est paradoxal que l'élévation du niveau de vie ait eu pour conséquence non le développement de la paix sociale et le dépérissement de la grève, mais au contraire une augmentation de la fréquence des conflits. Le desserrement des contraintes suscité par la croissance a finalement engendré plus de contestation que d'acceptation des « règles du jeu social ».

Dès lors est-il déraisonnable de renverser les idées habituelles en soutenant que la crise avec toutes les nouvelles contraintes qu'elle impose est une raison supplémentaire de privilégier la négociation dans les rapports sociaux. Dès lors que l'on renonce aux moyens périmés de discipline qui caractérisent le dirigisme économique est-il une autre voie que celle de la participation des salariés et de leurs organisations syndicales aux décisions privées et publiques ?

## **UN CONSENSUS PARADOXAL : LE REFUS DE LA NEGOCIATION**

Si la négociation a toutes ces vertus, comment expliquer que, précisément elle ne constitue qu'un genre mineur en France ? En effet la France ne fait pas partie des pays où la négociation collective constitue l'expression majeure des relations professionnelles. Et, s'il existe

un consensus entre les partenaires sociaux et les pouvoirs publics c'est bien pour pérenniser cette situation. Assurément les raisons techniques ne manquent pas pour expliquer cette situation. Aussi le rapport est direct entre l'intermittence de la négociation et le maintien des avantages acquis en cas de non renouvellement de l'accord d'une part, d'indétermination de la durée d'autre part. Les employeurs n'ont aucune obligation d'entrer en pourparlers et les syndicats savent que les conséquences du vide contractuel ne sont pas dramatiques, car le maintien des droits acquis fait partie de traditions bien établies. Les pouvoirs publics, au nom du protectionnisme social, ne sont-ils pas toujours prêts d'ailleurs à atténuer la conséquence des abus les plus criants, voire de l'absence de négociation. Mais, de façon plus fondamentale, le caractère irrégulier et discontinu de la négociation tient à la priorité donnée à la liberté d'existence syndicale (c'est-à-dire au droit d'être reconnu pour s'exprimer y compris par la contestation) sur la négociation. Situation inverse de celle des Etats-Unis où l'organisation professionnelle n'est presque que le sous-produit du droit et même de l'obligation de négocier et où l'idée que la grève est un moyen d'expression indépendant de la négociation constitue une absurdité.

Sans doute aussi a-t-on tort en France de réduire la négociation à son résultat : la « convention ». Les juristes ont tort d'assimiler la convention collective à un contrat générateur d'obligations réciproques. La convention est en effet un constat et non un contrat dans la mesure où patronat et syndicats sont bien d'accord pour ne pas s'obliger mutuellement. Si les syndicats refusent toute clause de paix sociale, les employeurs n'acceptent jamais que le statut réel des salariés soit fixé par voie contractuelle. Ainsi en est-il notamment des salaires : seuls sont négociés des minima contractuels parfois fort éloignés des salaires réels. Que dire des clauses qui affirment avec solennité que les employeurs s'engagent à respecter la loi... Dès lors, il est inévitable que les syndicats se refusent à tout engagement et le harcèlement permanent des directions n'est que le corollaire d'un mécanisme de concessions unilatérales généralement consenties sous la pression de l'agitation. Un des aspects les plus paradoxaux de l'absence de développement de la négociation collective en France -et qui explique peut-être cette absence de développement- tient aux caractéristiques même de la grève qui demeure finalement un droit individuel sans lien direct avec la négociation. Manifestation préalable à l'ouverture de négociation ou protestation spontanée, presque individuelle, la grève est en fait rarement l'arme destinée à arracher d'ultimes concessions. Le silence des textes est éloquent : contrairement aux pays scandinaves ou anglo-saxons, le syndicat n'a pas le monopole de la grève. La souplesse de la jurisprudence dans l'interprétation de la définition doctrinale de la grève (refus concerté et collectif du travail) n'est pas pure bienveillance à l'égard du spontanéisme. Elle a pour conséquence la protection de la liberté individuelle de travail et le refus de subordonner l'exercice du droit de grève à tout encadrement syndical. Comment s'étonner que la pratique courante pour le syndicat est de ne

**La négociation collective est la voie du dialogue réel permettant d'atteindre la démocratie économique**

lancer de mots d'ordre précis que lorsque la base a déjà cessé le travail ? Comment reprocher aux syndicats leur « irresponsabilité » alors que tout est fait, au nom des libertés individuelles, pour que le syndicat ne dispose d'aucune autorité officielle pour maîtriser le déclenchement, le déroulement et l'issue de la grève ? Certes, juridiquement, une clause de paix sociale peut parfaitement être envisagée dans une convention collective, mais l'idée de paix demeure étrangère au système français dans la mesure où, logiquement, elle devrait inclure pour le syndicat le droit de contrôler le système de paix sociale.

### **CONFLITS ET NEGOCIATION : DES PROCES- SUS DE DECISION POLITIQUE**

La comparaison avec les pays anglo-saxons, où l'importance de la négociation collective (avec donc tout ce qu'elle implique de sens du compromis et d'adhésion à un consensus) va de pair avec un niveau élevé de

conflits, illustre bien les raisons que les pouvoirs publics et les partenaires ont, en France, de ne pas modifier un système de relations professionnelles qui ne facilite guère la participation des salariés à la maîtrise de leur situation de travail, mais préserve finalement assez bien une certaine forme d'équilibre social. Si « l'économiste » peut être tenté de souhaiter la mise en place d'un système dans lesquels les forces sociales participent davantage qu'en France à la régulation de la vie économique (que ce soit par l'acceptation des modérations de salaire ou par le contrôle de l'emploi) « le politique » sait bien que négociation et conflits ne s'analysent pas en termes économiques.

Depuis les WEBBS, une théorie implicite tend à interpréter le Collective Bargaining comme un marchandage collectif analogue dans son principe au marchandage individuel. La grève ne serait alors que le refus collectif de poursuivre le travail dans des conditions données. Elle serait alors l'équivalent du refus individuel d'accepter telle quelle une offre de travail donnée. Cette analo-

gie ne résiste pas à l'analyse ; on ne peut retenir la comparaison entre des phénomènes de marché et la négociation ou la grève. Dans sa magistrale critique de l'oeuvre des Webbs, Allan Flanders n'a pas tort de rappeler que « la négociation n'est pas un marchandage, un accord collectif n'est pas un marchandage collectif, les syndicats ne vendent pas le travail des ouvriers pas plus que les employeurs ne l'achètent ». ( 1 ) Le conflit n'est pas seulement une divergence d'intérêts : les relations des parties entre elles sont largement de type politique, la distribution du pouvoir les intéresse autant que la distribution des revenus. Dans ses *Réflexions sur la violence*, G. Sorel avait raison de souligner que la grève n'est pas comparable à la cessation des liens commerciaux entre un épicier et son fournisseur de pruneaux. La grève est doublement politique et violente parce que son objet n'est jamais strictement économique et que son efficacité dépend autant des moyens publics d'expression du conflit que de la seule cessation du travail. L'ambiguïté de la jurisprudence abondante sur la grève tient certes à l'absence de textes réglementaires, mais surtout au fait qu'elle ignore que le seul arrêt de travail ne suffit pas stratégiquement à caractériser la grève. Son contenu est plus riche, plus complexe, plus contradictoire même que sa définition juridique : il y aurait quelque intérêt à adapter le vocabulaire juridique à la réalité. L'objectif est moins de récuser ce qui est autorisé et ce qui doit demeurer interdit, ce qui est à la mode et ce qui est désuet que de se demander ce qui est stratégiquement efficace pour les acteurs en présence.

Depuis la fin de la guerre, l'ensemble des règles qui caractérisent le système français de relations professionnelles ont traversé quatre périodes contrastées : une brève phase de dirigisme dominée par un face à face entre les syndicats et le gouvernement ; une lente mise en place de la négociation avec la loi de 1950 au travers des tempêtes de la guerre froide et de la décolonisation ; une tentative brillante, mais sans lendemain, de création d'un véritable système de négociations collectives inaugurée bruyamment avec les événements de Mai 1968 et abandonné discrètement avec la crise économique de 1974 ; depuis une adaptation empirique, mais mal contrôlée d'un système inconsciemment structuré en fonction de la prospérité à une économie en récession.

Assurément, au travers de ces vicissitudes, les règles ont évolué, ont été interprétées dans des directions différentes. Mais, au total, la caractéristique essentielle du système français n'est-elle pas sa stabilité ?

## UNE VOIE POSSIBLE

Aujourd'hui à nouveau des raisons sans doute fort contradictoires ont créé -pour combien de temps?- un climat favorable à la négociation collective. Il est évident que la persistance, voire la progression, d'un taux de chômage élevé accompagné d'une inflation à deux chiffres vont rapidement dissiper les illusions post électorales. Les faits sont têtus et aucun syndicat ne peut durablement négocier sans obtenir des résultats substantiels.

A coup sûr, la tentative de relance de la politique contractuelle du Printemps 1978 sera sans lendemain si elle ne franchit pas victorieusement trois séries d'obstacles :

### ● *Le renforcement du pouvoir syndical.*

S'il est une constante entre tous les pays occidentaux, c'est bien le renforcement et l'institutionnalisation du syndicalisme. Certes, avec le travaillisme anglais et la social-démocratie suédoise, le développement du pouvoir syndical va de soi. Mais l'influence que le syndicalisme exerce « au sommet » en Grande-Bretagne ( le tiers et parfois la moitié des candidats travaillistes aux élections sont « parrainés » par les trade-unions, qui financent très largement le Parti ) ne doit pas être surestimée. Plus déterminants sont les cas des pays qui ont choisi de faire du syndicat le partenaire privilégié, voire exclusif, des employeurs, notamment dans le cadre d'un système décentralisé de négociations. Leur objectif est en fait plus vaste qu'un simple ajustement provoqué par le déplacement de la négociation vers l'entreprise. A travers la place donnée au syndicat, c'est tout le système de négociation qui est mis en cause.

Au fond, toutes les législations européennes s'expliquent à partir de deux fils conducteurs :

. Le premier, bien connu, est celui du travaillisme. Les liens entre partis et syndicats font qu'en Grande-Bretagne comme en Scandinavie l'idée d'une représentation des salariés indépendants du syndicat est dépourvue de sens ;

. Le second, moins sensible à l'opinion française, tient au développement de la négociation. Dès lors que l'objectif des pouvoirs publics est le développement de la négociation ( dans les branches ou dans l'entreprise ), on est conduit à renforcer le syndicalisme jusqu'à en faire, comme aux Etats-Unis, le représentant exclusif des salariés.

### ● *La découverte de nouveaux domaines de négociation.*

Par un curieux paradoxe le syndicalisme a considérablement accru son champ de recrutement et son domaine d'action mais il continue pour l'essentiel à centrer son action revendicative sur les aspects les plus quantitatifs de la vie de travail, notamment les salaires. La remarque d'Alain Touraine demeure vraie qui décrivait l'action syndicale sous la IV République comme dominée, « par la conjonction d'une défense des salaires exacerbée par l'inflation presque constante et d'une autre politique allant des grandes grèves insurrectionnelles de 1947 et 1948 aux grèves lancées contre la politique américaine en Corée et contre « Ridgway la Peste » ( *Le mouvement de Mai ou le communisme utopique*, P. 157/158 ). Même si elle est commode la relance de l'action revendicative à partir des négociations de salaires dans le secteur public ne peut conduire qu'à une impasse. Même si elle suscite beaucoup de scepticisme,

notamment du côté des pouvoirs publics la négociation qualitative -traduisons qui n'entraîne pas de conséquences économiques lourdes- est la seule voie possible dans la situation économique actuelle. Elle nécessite certes de l'imagination mais surtout du courage politique. Dans l'entreprise, l'exercice du pouvoir disciplinaire, les libertés individuelles ( depuis le questionnaire d'embauche jusqu'à l'heure syndicale d'information ), l'aménagement de temps de travail, ( pas seulement au niveau de la journée ou de la semaine mais sur toute la vie de travail ) ainsi que de l'insertion professionnelle de jeunes ou le désengagement progressif des futurs retraités, la refonte des classifications professionnelles et des conditions de formation, l'amélioration de la représentation syndicale au niveau des *groupes* industriels, la recherche de nouvelles formes d'organisation du travail, constituent parmi bien d'autres des domaines de négociation permanente dont le coût financier n'est pas la caractéristique principale. Mais souhaite-t-on vraiment créer davantage d'autonomie pour les salariés et modifier les conditions d'exercice de l'autorité ?

● *La dénonciation de la négociation et de l'accord.*

Analysant l'ensemble de systèmes de négociation collective dans les pays de la CEE Jean-Daniel Reynaud observe que la pression qui vient « d'en bas » ( celle des travailleurs eux-mêmes bousculant les règles de jeu habituel ) et celle qui vient « d'en haut » ( de l'intervention réglementaire et de l'encadrement économique ) ont une conséquence commune ( 2 ). Conditions de vie au travail ou protection de l'emploi font aborder des zones où les salariés veulent agir sur la décision sans nécessairement en prendre la responsabilité, et aussi où la complexité des situations locales exige trop d'aller-retour, la diversité des intérêts trop de lieux d'initiative pour que l'engagement puisse être simple et ferme. Réciproquement, dans les échanges de vues avec les pouvoirs publics, voire les partis politiques, les accords et les engagements pris ne peuvent que par analogie être qualifiés de contrat ( et ce n'est que par analogie que les débats seront appelés négociation ) : ils ne peuvent en avoir ni la durée, ni la fermeté. L'instabilité de la conjoncture, le nombre élevé de facteurs qui sont à considérer, bref l'imprévisibilité des situations à venir ( y compris les alignements ou les coalitions politiques ) font que les déterminations prises ensemble sont profondément différentes d'un contrat, parce que nécessairement révisables.

Face à cette double pression et à ses effets partiellement convergents, deux politiques sont possibles : l'une qui consiste à élargir et à assouplir la négociation au prix d'une transformation qui peut être profonde, pour y intégrer ces nouvelles démarches ; l'autre, qui consiste au contraire à la séparer au maximum des deux domaines qui la jouxtent pour en maintenir le caractère rigoureusement contractuel.

Dans la première voie, les accords sont « glissants » en

ce sens que les révisions ne sont jamais exclues. Les clauses de procédure, parce qu'elles ont la priorité sur les clauses de fond, assurent la continuité dans la révision. Le rejet ou l'oubli de la distinction entre différends de droit et d'intérêt rend plus floue la valeur juridique de l'engagement et l'éloigne du contrat. A ce prix, la négociation peut absorber sans dommages l'imprévu, l'aléa, les fluctuations de la conjoncture et des situations.

L'autre politique consiste, au contraire, à séparer la négociation et de ce qui se passe dans l'entreprise ( par exemple en le réservant à d'autres institutions et avec un autre droit ) et de la vie politique ( en évitant au maximum les formules qui associent officiellement les organisations professionnelles aux décisions des pouvoirs publics ). Dans la mesure où l'on y réussit, on peut préserver à peu près rigoureusement la nature contractuelle de la convention. En limitant avec précision le domaine où la négociation proprement dite s'applique, on en maintient la pureté.

Il n'y a pas à porter jugement sur les deux politiques. Leur choix ne se fait pas seulement, ni même principalement, sur des critères d'efficacité ou d'opportunité. C'est plutôt un choix de la manière dont peuvent, dans la vie politique et économique, intervenir les interlocuteurs sociaux des relations professionnelles. Dans un cas, on donne la priorité à l'expression de groupes sociaux qui cherchent ensemble, dans la discussion, le conflit et le compromis, à trouver la limite de leurs volontés et de leurs pouvoirs respectifs. Dans l'autre, on cherche au contraire à distinguer les modes d'action selon les problèmes à traiter et à réserver aux organisations professionnelles un domaine plus restreint et mieux défini. Ce sont deux manières différentes de faire s'exprimer et de traiter les demandes sociales.

La réflexion -et les décisions auxquelles elles auraient du conduire- sur le progrès social et les relations du travail est bloquée depuis près de trois ans : parce qu'elle était trop ambitieuse dans son objet et conçue sur un mode publicitaire la réforme de l'entreprise a gelé tout ce qui pouvait concerner la répartition du *profit* et du *pouvoir* dans l'entreprise. Parce qu'elle a supprimé les facilités nées de la croissance la crise a rétréci le champ traditionnel de la négociation collective. Sauf à accepter un immobilisme générateur d'une crise sociale grave, il est temps d'imaginer une réelle relance de la négociation collective. L'heure n'est plus aux gadgets mais à la recherche des voies d'un dialogue réel et exigeant avec ceux qui dans tous les pays industriels constituent les interlocuteurs reconnus du monde du travail : les syndicats.

Gérard ADAM  
Juin 1978

(1) *Elément pour une théorie de la négociation collective, Sociologie du Travail* ( 1968 -1- ).

(2) *Problèmes et perspectives de la négociation collective dans la Communauté. Paris. Doc. roméoté. 246 p. 1978. Nous empruntons à J.D. Reynaud les éléments de cette distinction.*

# COMPRENDRE LA FRANCE ACTUELLE

par Jean CHELINI

*Notre ami Jean Chelini, à partir de ses cours d'histoire contemporaine à la Faculté de Droit d'Aix-Marseille III, prépare un ouvrage sur la France de 1940 à aujourd'hui. Nous publions en bonnes pages l'introduction de ce livre qui essaye de montrer les changements fondamentaux de la société française depuis Juin 1940 jusqu'au septennat de Valéry Giscard d'Estaing.*

**L**a physionomie générale de la France immédiatement contemporaine et sa situation politique actuelle puisent de profondes racines dans l'histoire de notre pays. Les tracés de nos communes ou de nos régions se sont inscrits dans notre sol dès le Moyen âge et nous voyons resurgir dans les mouvements régionalistes actuels à la fois certaines entités géo-politiques médiévales, comme le Languedoc ou la Bretagne et certains types de revendications que la monarchie capétienne, la Convention ou l'Empire ont fait taire le plus souvent par la force. Dans beaucoup de nos moeurs provinciales, l'Ancien Régime se survit. L'Empire a si profondément marqué notre administration, notre droit et nos institutions que l'on rencontre partout l'empreinte napoléonienne. Plus près de nous, la révolution industrielle du Second Empire et de la Troisième République, les conflits économiques ont dès l'origine transformé les rapports entre les groupes et les partenaires sociaux en affrontements violents. Le mythe du Front Populaire et l'euphorie des victoires ouvrières de 1936 ont encore alimenté la campagne du P.S. en 1978, tandis que l'orléanisme et le radicalisme nourrissent la pensée et l'action de Valéry Giscard d'Estaing. Depuis la sainte Ligue, les luttes politiques prennent en France l'allure de guerres de religion et régulièrement les deux moitiés de la France se dressent l'une contre l'autre avec une obstination et une véhémence dignes d'un meilleur objet.

Pour comprendre avec quelque chance de clairvoyance la France contemporaine, il est donc indispensable de disposer de larges références historiques depuis le Moyen âge. Mais c'est dans la période qui va de 1940 à maintenant que la France d'aujourd'hui puise directement ses plus proches racines. Quand je dis la France, je ne veux pas imaginer une entité abstraite, cette femme hautaine et impersonnelle coiffée du bonnet phrygien et vêtue d'une chlamyde blanche, mais bien le peuple français dans ses profondeurs populaires, ses hommes, ses femmes dans leur sort quotidien et leur destin commun. Cette France là dans laquelle nous vivons et qu'il nous faut comprendre pour l'aimer dans ses déchirements et ses contradictions, emprunte les traits les plus originaux

de son visage actuel aux quarante dernières années de son existence nationale. Pour les hommes et les femmes de vingt ans, la génération de nos fils, ces quarante années sont leur passé le plus proche. Combien d'entre eux se passionnent pour les récits de la seconde guerre mondiale ou collectionnent armes et objets s'y rapportant. Pour les hommes de quarante ans, ma génération, ce passé c'est leur vie, pour les hommes de soixante ans, ces années là sont leur jeunesse, pour les hommes de

**Le dessein de Giscard : adapter la France  
aux réalités, réconcilier les Français entre eux**



quatre-vingts, ces quarante ans, la moitié de leur vie, c'est l'histoire sur laquelle ils ont déjà pu réfléchir. Nous sommes tous concernés par cette période dont les événements nous interpellent encore et suscitent toujours les passions. La vente récente des objets familiers du Maréchal Pétain a été troublée par la protestation d'anciens résistants dont l'opposition empêche le transfert de ses cendres au fort de Douaumont. Les positions prises sous l'Occupation, la participation à la Résistance, continuent en fait à partager les Français de plus de cinquante ans en vainqueurs et en vaincus. Après la III<sup>e</sup>, la IV<sup>e</sup> République est entrée au purgatoire de l'histoire et sert de repoussoir à la V<sup>e</sup> qu'écrase toujours l'ombre du Général de Gaulle.

#### **Le souvenir de 1936 et du Front Populaire demeure présent dans la Gauche de 1978**

Par ses actions ou ses retraites, ses discours ou ses silences, ses approbations ou ses censures, de Gaulle a marqué ces quarante dernières années et leur donne une certaine unité qu'elles n'auraient pas eue sans lui. Non seulement il a orienté l'histoire, mais ses initiatives ont marqué la vie quotidienne des millions d'hommes et de femmes de l'Hexagone ou de la Communauté, lorsqu'il a libéré la France ou accordé l'indépendance à l'Afrique noire ou à l'Algérie. Gaullisme et antigaulisme ont ainsi rythmé les grandes et les petites heures de la République et des Français au cours des quatre dernières décennies.

Mais au bout du compte la France a changé. Elle n'est

plus la grande paysannerie qu'elle était encore en 1940. Les Français ont abandonné les campagnes et vivent en ville. Ils ne travaillent plus aux champs que dans la proportion de 1 sur 10, mais bien davantage à l'usine ou au bureau. La progression des services, administrations diverses, assurances, banques, mutuelles, coopératives de distribution, s'avère vertigineuse depuis 1940. Par rapport à leurs parents qui disposaient de peu de confort en 1940, les Français vivent dans l'abondance : appartements plus spacieux, plus rationnels, dotés de salles de bains, d'appareils ménagers. Ce n'est plus seulement l'eau, le gaz et l'électricité à tous les étages, mais la généralisation du confort à l'américaine, qui compense la disparition pratiquement complète du personnel domestique. L'alimentation s'est améliorée. La viande et les crudités ont remplacé en grande partie les féculents et le pain. Ces progrès de l'hygiène de vie ont développé une race plus solide et de plus haute taille. La nouvelle génération fait en moyenne 5 à 10 cms de plus que la précédente. Après la satisfaction des besoins élémentaires : se nourrir, se loger, se vêtir, la recherche de la qualité de la vie : location ou acquisition d'une résidence secondaire, loisirs à la mer ou à la neige, voyages, activités culturelles, devient la préoccupation première des Français.

Cependant demeure une France marginale, celle des vieilles gens qui n'ont que l'allocation vieillesse pour vivre, des petits commerçants et artisans ruinés par le développement des grandes surfaces de vente, de certains ouvriers agricoles ou manoeuvres des villes, notamment le sous-prolétariat immigré, les handicapés. Ces exclus de toutes sortes ressentent plus profondément qu'avant l'injustice de leur condition, car l'abondance générale exaspère davantage leur misère. Mais ces troupes du malheur ne constituent pas une armée de la révolution car, à cause même de l'hétérogénéité de leur recrutement, elles n'ont pas pris conscience de leur solidarité et ne nourrissent aucun projet commun. C'est ailleurs qu'il faut chercher les germes de bouleversement de notre société.

En 1940, malgré les réformes du Front populaire, les clivages sociaux demeuraient forts et l'Etat français de 1940 à 1944 ne fit rien pour les réduire. Paysannerie, bourgeoisie urbaine, prolétariat ouvrier, constituaient des milieux encore homogènes et antagonistes. Aujourd'hui, paysannerie et prolétariat ont reculé devant la naissance de groupes intermédiaires et diversifiés de cadres et d'employés qui tendent peu à peu à devenir les catégories les plus nombreuses de la nation. La France est devenue un pays de classes moyennes, soucieuses de maintenir leur niveau de vie et qui ne nourrissent plus de dessein révolutionnaire. En 1978 la révolution sociale est à considérer comme une arme de collection dans l'arsenal des partis de gauche, sauf chez quelques groupuscules gauchistes, rescapés de mai 1968. En revanche, la révolution politique par un changement de majorité gouvernementale est devenue l'objectif des formations de gauche unies dans le programme commun de gouvernement. Le dessein invoqué par les communistes, les socialistes et leurs alliés est d'investir l'Etat afin de per-

mettre aux couches populaires de la nation de participer à la vie politique du pays, d'accéder aux responsabilités de l'administration et de l'économie, demeurées les bastions des privilèges de la naissance, de la fortune et du savoir. Dans l'absolu, le dessein est beau et le succès pourrait être en vue, mais dans la pratique les leaders socialistes étant issus et demeurant solidaires par leur genre de vie de la bourgeoisie, la mise en oeuvre d'une pareille révolution politique demeure plus que problématique. Néanmoins sur ce changement de cap, les Français rassemblés en deux camps s'affrontent désormais à chaque scrutin, présenté comme un choix de société. L'indispensable et incommode alliance du P.C. a jusqu'à maintenant interdit le succès à la gauche, sans lui permettre de réintégrer honorablement les affaires.

Ainsi l'amélioration considérable du niveau de vie n'a pas fait disparaître les tensions sociales et politiques : elles ont seulement changé d'objet. A la revendication sociale globale pour le pain et l'emploi, se sont substituées des réclamations catégorielles et une volonté de puissance politique, exprimée par les syndicats ouvriers, C.G.T. et C.F.D.T., autant sinon plus que les partis de gauche. La force et la stabilité du pouvoir actuel contrastent avec la faiblesse et le caractère éphémère des ministères de la III<sup>e</sup> République, et provoquent par contrecoup une montée structurée des oppositions qui ne peuvent plus renverser le gouvernement à la chambre, mais doivent s'organiser pour la conquête du pouvoir exécutif. Le régime présidentiel installé de fait en 1962 et sans cesse renforcé en pratique par l'exercice qu'en ont fait les présidents successifs, de Gaulle, Pompidou et Giscard, a transformé la France en monarchie républicaine. Désormais le trône élyséen s'avère l'enjeu suprême des batailles politiques. On aurait bien surpris M. Albert Lebrun, dernier président de la III<sup>e</sup> République si on lui avait révélé, vingt ans à l'avance, l'extraordinaire pouvoir de ses lointains successeurs. Lui se contentait d'inaugurer les chrysanthèmes. Décidément la France a bien changé.

Mais si quittant les champs politique et économique au-delà même des réalités quotidiennes de la vie, on mesure les changements des consciences et les mutations des valeurs, on se rend compte de la transformation des esprits depuis 1940. Un français sur quatre va à l'école et le budget de l'éducation atteint pratiquement le quart des dépenses publiques. Plus de 600.000 étudiants fréquentent nos universités et presque tous les enfants font un stage au moins jusqu'à 16 ans, fin de la scolarité obligatoire, dans l'enseignement secondaire. Le niveau de connaissances générales des français a considérablement monté, même si la qualité moyenne des études secondaires a baissé. Le lycée classique, refuge et matrice de la jeunesse bourgeoise des années 30, se meurt sous le coup des réformes démocratiques. L'école se politise, l'université devient le champ clos des idéologies affrontées. Les connaissances se vulgarisent et par la T.V. les Français qui en 1940 ne disposaient que de la radio, reçoivent tous les jours les images du monde. Mais les subtilités du langage et les variations de l'accent divisent

plus sûrement les Français d'aujourd'hui, même s'ils sont vêtus uniformément du même jeans, qu'en 1940 ne le faisait la possession du certificat d'études primaires ou celle du baccalauréat. Dans la France de 1978, la discrimination sociale et culturelle continue à se faire par le langage, façonné par les familles plus que par l'école. Le langage demeure jusqu'à aujourd'hui la plus irréductible des inégalités sociales.

#### **L'Empire a durablement marqué notre droit et nos institutions**

La France n'est plus la fille aînée de l'Eglise. Les Français vont beaucoup moins à la messe. La baisse globale peut être estimée du double au simple, soit d'environ 20 % et plus de pratique dominicale en 1940, à 10 % et plus aujourd'hui. Bien entendu, la pratique varie selon les milieux et les régions, mais elle a globalement chuté, comme les effectifs du clergé diocésain, passés d'environ 45.000 en 1940 à 37.000 aujourd'hui. Mais l'Eglise de France, profondément transformée par l'application des réformes du concile Vatican II, diffère par ses structures apostoliques, ses méthodes, ses rites et sa façon de se présenter au monde, de l'Eglise de 1940, encore crispée dans sa lutte contre la République anticléricale. En fait, malgré les remous qui la déchirent, malgré l'agitation antagoniste des progressistes et des intégristes, l'Eglise de France est mieux perçue et acceptée

par l'ensemble de la population, qu'en 1940. L'anticléricalisme a reculé et si le curé n'est plus guère le guide politique ou social de ses ouailles, sauf dans certaines régions comme la Bretagne, mais elles-mêmes en voie d'évolution rapide, l'instituteur laïc de son côté, a pratiquement perdu tout prestige social. La laïcité, comme substitut à la religion, a cessé d'être un idéal vivant et a cédé la place, soit à un pluralisme respectueux des consciences, soit à un sectarisme totalement engagé sur le plan politique ou philosophique. En fait le scepticisme pratique, l'incroyance comme produit de la civilisation technicienne, progressent sans cesse, mais ne parviennent pas à calmer les inquiétudes des hommes devant la maladie et la mort. Le Français de 1978, souvent sans espérance éternelle, broyé par l'angoisse, sombre dans le désordre ou la dépression. Sur ces terrains abandonnés par les certitudes, foisonnent les sectes et les charlatans vendent à prix d'or l'espérance du bonheur perdu. Si les Français ne sont plus aussi croyants, ils demeurent surtout, sinon plus, crédules, sans mesurer l'incohérence de leurs propos.

Français qu'en 1940. Le patriotisme dans sa formulation cocardière et revancharde a reculé encore plus. Dans les nouvelles générations il a complètement cessé d'être agressif et s'est transformé souvent dans un sentiment de citoyenneté européenne ou mondiale. L'armée elle-même a perdu l'essentiel de son prestige et une grande partie de l'opinion ne perçoit plus son utilité sociale, malgré ses efforts d'adaptation.

Mais la jeunesse, comme phénomène de génération, marque une différence énorme entre la France de 1940 et celle d'aujourd'hui. La génération de 1940, peu nombreuse, née au lendemain des grandes hécatombes de 1914-1918, anéantie par la défaite de juin 1940, ne compte guère. En revanche, celle d'aujourd'hui, nombreuse, fruit des années fécondes de l'après-guerre, a pris conscience de son unité comme groupe économique et social et pèse dans la vie de la nation de son poids et de ses espérances. Sur ce point, comme sur d'autres, les Français de 1978 se séparent de ceux de 1940. La France a donc changé. Mais l'historien diffère de l'huissier, en ce sens qu'il ne peut se contenter de dresser le constat d'une situation donnée, il se doit de la comprendre pour l'expliquer. La recherche des causes et des évolutions, des cheminements qui nous mènent de la France du Maréchal à celle de M. Giscard d'Estaing doivent maintenant retenir notre attention.

Comme depuis la Révolution, les régimes ne durent jamais très longtemps en France, il est aisé d'articuler l'étude d'une période donnée autour des changements de système politique. Ainsi 1940, 1944, 1958 marquent des césures importantes dans la vie française. Après la chute de la III<sup>e</sup> République, la France de juin 1940 à août 1944 connaît une parenthèse de la démocratie, un régime de type autoritaire, l'Etat français, phénomène assez singulier dans notre histoire. D'août 1944 à mai 1958, la IV<sup>e</sup> République dominée par le régime d'Assemblée assume la reconstruction du pays, sa relance économique et le maintien des libertés démocratiques dans une Europe déchirée par la guerre froide et secouée par les guerres coloniales. Depuis mai 1958 et le retour du Général de Gaulle au pouvoir, la V<sup>e</sup> République, bâtie à l'inverse de la IV<sup>e</sup> sur l'autorité et la continuité de l'Etat, incarnée dans le pouvoir du président de la République, a restauré la puissance politique et économique de la France, en s'inscrivant dans l'héritage national de la monarchie et de l'Empire. Mais il apparaît déjà que le règne personnel du Général de Gaulle, le quinquennat de Pompidou, de 1969 à 1974 et la présidence actuelle de M. Giscard d'Estaing, constituent à l'intérieur même de l'histoire de la V<sup>e</sup> République des phases distinctes. Enfin, la grande secousse de mai 1968, si elle n'a pas entraîné la chute du régime, n'a pas cessé encore d'ébranler dans leurs profondeurs notre société, les fondements de notre système politique et les racines mêmes des valeurs dont nous vivons. La grande affaire pour le président de la République en 1978 demeure de réconcilier les Français entre eux et la France avec elle-même.

#### **La IV<sup>e</sup> et la V<sup>e</sup> République au rythme du gaullisme et de l'antigaullisme**

Les valeurs traditionnelles, le respect de la vie, la solidarité du mariage, la cohésion de la famille, ont reçu de rudes coups et sont rejetés par un nombre plus grand de

Jean CHELINI

# L'ORDINATEUR MAITRE OU SERVITEUR ?

par Denys BANSSILLON

**L**e pouvoir dans nos sociétés évoluées, construites sur des systèmes de valeur et des hiérarchies complexes, ne peut plus s'exercer directement avec l'antique simplicité qui, dans les tribus primitives, permettrait au chef, l'homme le plus fort (pourvu de la grosse massue ?) d'exercer directement et douloureusement son influence sur ses administrés. Nous n'en sommes plus là : peu de dirigeants, à l'exception de certains chefs d'Etat particulièrement énergiques et disposant d'un territoire suffisamment réduit, ou de certains patrons particulièrement traditionnels, peuvent se permettre d'être en même temps juges et bourreaux, dirigeants et gendarmes. Qu'ils agissent par meurtre, immédiat ou retardé, par voiture trop bien conduite, ou par fessée interposée. Il ne s'agit nullement d'excès imaginatifs : un patron stéphanois a lancé sa voiture sur un piquet de grève, un directeur britannique a été condamné à une légère amende pour avoir confondu les prérogatives paternelles et les pouvoirs patronaux ; ils ne peuvent plus être que des marginaux, des nostalgiques, des attardés du pouvoir personnel.

Pour s'exercer pleinement et donc pour pouvoir rester absolu, le pouvoir doit tenir compte du nombre des sujets, de la connaissance que les dirigeants peuvent avoir de leur passé, de leur présent, de leur avenir prévisible, collectif et personnel, et même, quel scandale ! de leurs réactions possibles.

Dans ces conditions on a pu parfois s'interroger sur l'intérêt qui pourrait subsister à exercer le rôle ingrat de dirigeant dans des groupes de plus en plus nombreux, de plus en plus anonymes, voire même réticents.

Et cependant, après quelques proclamations d'ouverture au pouvoir collectif, nous voyons au XX<sup>ème</sup> siècle reflourir et s'épanouir, à droite et à gauche, à l'Est et à l'Ouest, dans les grandes entreprises comme dans les plus modestes, l'exercice réel du pouvoir personnel s'exerçant sur l'individu à tous les instants de sa vie privée, publique, professionnelle, familiale et même parallèle.

Le triomphe en a été récemment démontré par la taxation fiscale des profits illicite, non pas taxation accidentelle et répressive après sanction du délit et donc disparition de l'infraction, mais régulière et automatique pour des infractions juridiquement impossibles, mais quotidiennement réprimées. Qu'Ulla et Barbara nous pardonnent d'évoquer ici leur triste condition de citoyenne privées du droit au travail, mais astreintes au devoir fiscal.

## LIBERATION DE L'INDIVIDU OU RENFORCEMENT DU POUVOIR ?

De façon très significative, chaque tentative historique pour se libérer de l'assujettissement aboutit à renforcer la croissance du pouvoir. Les Français avaient cru faire la Révolution en 1789, ils ont été enrégimentés dans la conscription universelle, plus contraignante qu'aucune levée d'armes sous l'Ancien Régime, et qui devait permettre à Napoléon 1<sup>er</sup> de mobiliser l'ensemble des classes valides pour les faire décimer dans toute l'Europe.

Cette transformation des pouvoirs de l'Etat s'est accrue dans le sens du totalitarisme, sans que s'instaurerent les contrepoids chers à Montesquieu, susceptibles d'équilibrer les caprices de l'exécutif.

La concentration de l'autorité dans une seule main, l'extension de cette autorité à l'ensemble des activités, non seulement politiques mais aussi économiques et sociales du citoyen : voici une évolution à laquelle nous, contemporains, assistons impuissants.

En effet, où sont les contrepoids propres à équilibrer sinon les caprices d'un suzerain, du moins les empiètements d'une autorité qui, pour être de plus en plus collective, n'en est pas moins contraignante ?

Dans cette évolution où la marche vers la sécurité du plus grand nombre s'accompagne de la prise en charge de tous, les techniques, au lieu de concourir à la libération de l'individu, se mettent naturellement au service de

l'autorité suprême. Tant il est vrai que dans une société bureaucratique, quels qu'en soient les principes et les finalités annoncées, les superstructures techniques, loin de modifier l'organisation fondamentale, viennent la renforcer.

Lorsque Charlie Chaplin sortait de l'usine des « *Temps Modernes* » où durant toute la journée il serrait machinalement des boulons, sans doute restait-il conditionné par la répétition mécanique des gestes dictés par le comportement inhérent au travail à la chaîne. En revanche, les appels à l'ordre que lui adressait un garde-chiourme, observateur sévère de ses négligences par le truchement d'un écran de télévision permettant une surveillance permanente, ces injonctions-là étendues à toute la journée de travail restaient en tout cas limitées à celle-ci. Et au moment même où étaient tournés « *Les Temps Modernes* », l'influence syndicale croissante venait en contenir les excès. De même la taylorisation périmée reculait devant l'enrichissement des tâches apparu en 1940 et dont les développements timides depuis 35 ans permettent d'espérer la disparition progressive des mouvements répétitifs et le retour à un intérêt de l'homme pour un travail devenant à sa mesure.

Au moment où s'estompe cette sujétion malgré tout limitée à la journée de travail et avec l'espoir d'une réduction des horaires, c'est alors que la contrainte débordante le cadre professionnel et s'étend à l'ensemble des activités de tous par le moyen de l'ordinateur.

## L'ORDINATEUR AU POUVOIR

Deviennent en effet sujets de l'ordinateur :

- l'écolier astreint par ses notes médiocres à des filières de seconde zone ;
- le contribuable chassé sans répit ;
- le citoyen à qui sera rappelé bien des années plus tard telle initiative contraire au pouvoir du moment ;
- l'automobiliste responsable d'un accident qui paiera plus cher son assurance pendant bien des années ;
- le délinquant mineur dont les fiches de police garderont trace des méfaits ;
- le payeur négligent ou distrait qui, faute délictuelle ou inattention, émet un chèque sans provision ;
- l'assujetti à la Sécurité Sociale dont les demandes sont refoulées comme non conformes à la norme préétablie.

Nous évoquions tout à l'heure le contremaître qui rappelle brutalement à l'ordre Charlot « en train d'en griller une » caché derrière sa machine-outil. Mais cette semonce insistante peut maintenant survenir hors de l'usine et sous la surveillance d'un gardien inlassable qui

épie sans relâche tous les épisodes de notre existence passée et présente.

Dans une société devenue plus totalitaire, l'individu n'est plus soumis à réglementation pour les seuls actes de sa vie publique, mais reste observé dans chaque instant de son activité même la plus intime.

Ce ne sont pas les moyens rudimentaires du Cabinet noir de Louis XV qui auraient permis au souverain, abusivement dénommé le Bien Aimé, de contrôler tous gestes et Lauzun caché sous le lit de Louis XV apparaît comme un timide apprenti devant les plombiers du « *Canard* », mais il garde l'avantage de n'avoir pas été pris. Cette extension des pouvoirs d'inquisition s'est accompagnée du développement prodigieux des techniques d'information et de leur moyen l'ordinateur.

Très souvent, l'homme de la rue ou, ce qui revient au même, le journaliste de « *France-Soir* » attaquent l'ordinateur. Confusion fréquente entre la fin et le moyen ou erreur d'interprétation : tentation connue de rosser l'agent du fisc et de respecter le Ministre des Finances, dévotion du conscrit qui a pour bête noire l'adjudant et qui vénère le colonel.

Dans notre société déshumanisée, règne l'antropomorphisme. Les films de Walt Disney rythment les ébats des jeunes loutres sauvages sur l'air des sambas dansées par les cariocas de Rio. Nous sommes tous plus ou moins les disciples du Cargo Culte, à l'instar de ces indigènes du Pacifique qui révèrent « l'avion d'où est sorti l'homme blanc, nouvelle divinité ». Constatant quotidiennement l'emprise de l'ordinateur sur leur existence, nos contemporains sont tout prêts à célébrer le culte du supercalculateur.

## LE VERITABLE DETENTEUR DU POUVOIR ?

Et pourtant, ce tyran de l'homme, c'est aussi l'homme qui en fut l'artisan. Dans l'argument du ballet de « *Coppelia* », on voit un jeune homme préférer à sa fiancée l'automate construit par un magicien. Ne serions-nous pas victimes d'une illusion comparable ? Vieil égarement de l'humanité, regain de ce paganisme qui servit à illustrer la recherche du monothéisme. Dans certaines légendes talmudiques ne raconte-t-on pas semblablement la recherche d'Abraham et ses découvertes. Celui qui ne s'appelait encore qu'Abraham était fils d'un courtisan sumérien. Le père d'Abraham fabricant d'idoles, confia son échoppe à son fils avant de se rendre à la cour. A son retour, toutes les idoles étaient brisées. En guise de réponse, Abraham expliqua que les idoles s'étaient querellées. Comment cela se pouvait-il ? « Tu sais bien que c'est moi qui ai sculpté ces morceaux de bois ». « Si c'est toi qui leur a donné forme, répliqua alors le prophète, pourquoi les adores-tu ? »

La phrase d'Alain « Le pouvoir corrompt, le pouvoir absolu corrompt absolument » nous revient donc quotidiennement à l'esprit lorsque nous constatons l'emprise

de l'ordinateur sur notre vie.

Et cependant, on le rappelle volontiers, « l'ordinateur n'est qu'un mécanisme puissant et sophistiqué, certes, mais toujours asservi ».

Cette constatation appelle d'ailleurs une série de restrictions. D'où vient donc l'étrange vertu que nous attribuons aux ordinateurs ? Qui est responsable réellement des méfaits que nous imputons aux ordinateurs ?

## UN MULTIPLICATEUR DE PUISSANCE

Lorsque nos ancêtres ont cessé de marcher à quatre pattes pour devenir bipèdes, bien des choses ont changé.

Quand, dans ce siècle où nous vivons, les hommes ont commencé à rouler dans des voitures, les transformations qui en découlèrent ne sont pas toutes, encore maintenant, susceptibles d'être évaluées.

A plus forte raison, éprouvons-nous des difficultés à apprécier déjà les conséquences de la révolution informatique qui consiste à donner aux hommes les moyens d'assembler, de réunir, de comparer des données, de calculer des résultats. Cette innovation est d'autant plus considérable qu'elle ne multiplie pas la force physique de l'être humain comme le faisaient jusqu'à présent toutes les machines, mais qu'elle facilite immensément son travail intellectuel et étend démesurément le champ d'action de ses décisions.

L'effort physique herculéen n'est plus le fait des hommes physiquement les mieux doués, il appartient aux machines. Les « hommes forts » sont maintenant dépréciés dans le travail d'usine, car l'athlète le plus doué n'est pas doté de la même puissance qu'un marteau pilon. En ira-t-il de même pour le travail cérébral ?

La simple constatation des performances des machines permet déjà de dire que certaines opérations sont mieux accomplies par la machine que par l'homme : celles qui privilégient les facultés de vitesse, de sécurité des calculs, de raisonnement logique, de capacité de mémorisation.

De même qu'une machine-outil est une amplification de puissance physique, de même l'ordinateur est un amplificateur de puissance logique.

Nous sommes habitués aux prothèses physiques. Ne parlons pas des plus simples, tel le dentier. Un infirme devenu culde-jatte peut marcher grâce à des jambes artificielles. Et toutes les machines, jusqu'à présent, ont été des prothèses de ce genre, qui se substituaient aux muscles. Nous voici maintenant en présence d'une prothèse de type nouveau puisqu'elle se greffe en quelque sorte directement sur le cerveau humain en démultipliant non plus la force qui sert à soulever un poids, mais celle qui permet des prouesses logiques dont aucun d'entre nous n'est capable ; non seulement réciter l'équivalent de tout

l'annuaire des téléphones, mais en extraire aussitôt les individus sachant une langue étrangère et possédant leur permis de conduire depuis plus de cinq ans.

Mais ces possibilités restent soumises aux instructions conçues par le spécialiste de l'informatique. Celui-ci se laissera-t-il griser par le supplément de pouvoir dont il se trouve investi ? L'utilisateur sera-t-il le bénéficiaire ou la victime de cette informatisation ? C'est là tout le problème. Quand on songe à la supériorité que s'attribue l'employé parce qu'il est derrière son guichet, on peut appréhender les conséquences psychologiques de ce surcroît de pouvoir dont il dispose maintenant grâce à l'informatique.

La notion de quantum d'influence est importante. Personne n'a peur d'un berger landais : les échasses sont un jeu d'enfant et Philippe Bouvard invitera à son émission de variétés télévisées le recordman des échassiers. Le supplément de puissance qu'apportent les échasses reste, c'est vrai, commensurable avec les potentialités physiques normales. Au contraire, une fusée Polaris capable d'envoyer pour le projet Apollo un astronaute dans la lune modifie sa psychologie. Lorsqu'un coureur cycliste roule à 50 km/heure, ses déclarations restent dans le registre sportif de *L'Equipe* ; au contraire, un cosmonaute de retour sur le sol après un voyage de plusieurs semaines à 40 000 km/heure se prend pour un métaphysicien et déclare qu'il n'a pas rencontré Dieu.

La puissance même de la machine en a-t-elle changé la nature et d'un robot fait un surhomme ? Le canard de Vaucauson nous fait sourire ; les métiers de Jacquard en menaçant les Canuts appelaient leurs réactions hostiles et il nous arrive de nous rémemorer la vieille légende de Prague, celle du Golem qui détruit son créateur et la cité elle-même.

Or, le risque provoqué par un ordinateur est grand, car l'ordinateur est un multiplicateur de puissance. Joue donc la différence d'échelle qui, à un certain niveau, devient une différence de nature.

Quand nous disons que l'informatique est partout, au fond que voulons-nous dire ? pas autre chose que lorsque voulant évoquer la diffusion des automobiles, nous disons : l'automobile est partout. En réalité, nous savons bien que dans l'automobile pour la conduire, il y a l'automobiliste. De même en ce qui concerne l'ordinateur, si nous évoquons cette puissance généralisée, nous ne devons pas oublier que l'ordinateur est en réalité utilisé par l'homme, que le conducteur de l'ordinateur, c'est l'homme. Ceci ne veut pas dire que l'individu utilisant un ordinateur est identique à un individu dépourvu de machine. Chacun de nous a fait une remarque semblable à propos de l'automobiliste protégé dans sa coque métallique ; ce conducteur peut être d'une remarquable agressivité à l'encontre de ses semblables, refuser la priorité avec brutalité. Redevenu piéton, il ouvrira la porte à la personne qu'il laissera passer devant lui. Eh bien, il en va de même pour l'ordinateur. Cet instrument

va transformer le comportement de l'individu. Et l'alibi de l'ordinateur est vraiment une excuse trop simple, une explication trop rudimentaire ; en réalité, l'homme qui dispose d'un ordinateur n'est plus le même homme. Conscient de l'accroissement de sa puissance, il sera incité à en user d'une façon qui risque d'être oppressive. Et tout notre propos va être à la fois d'expliquer aux maîtres de l'ordinateur qu'ils ont entre les mains un outil merveilleux, susceptible d'être utilisé au profit de l'homme. Et dans le même temps, nous expliquerons aux utilisateurs de l'ordinateur que c'est la machine qui doit être asservie et non pas eux-mêmes. Par conséquent, nous ne devons pas nous laisser dominer par les maîtres de l'ordinateur, les informaticiens tentés d'étendre leur domaine de la machine aux hommes. Nous devons en nous désaliénant, désaliéner les informaticiens. Cette double libération repose d'abord sur une démythification de l'ordinateur, et c'est à elle que nous tenterons de procéder.

### **L'ORDINATEUR, EFFET ET CAUSE DES SYSTEMES CENTRALISES**

L'ordinateur n'est pas un élément isolé. On peut s'amuser à imaginer ce qu'aurait fait Louis XIV s'il avait disposé de l'électricité. On peut aussi se demander ce qui se serait passé si au XV<sup>ème</sup> siècle les Espagnols débarquant en Amérique du Sud avaient été accueillis par des Indiens armés de mitrailleuses. Seulement voilà, les Indiens avaient leurs arcs et leurs flèches et les Conquistadors commençaient à utiliser des mousquets, des fusils primitifs. Ceci n'est pas un hasard ; car il n'y a pas dans une civilisation la survenance inopinée d'outils subitement évolués, alors que l'environnement reste rudimentaire. Les Africains de la brousse vivent dans des paillettes, se déplacent à pied et pour communiquer entre eux utilisent le ram-ram plutôt que le téléphone avec télévision. Une invention ne se développe pas isolément des autres. De même l'ordinateur est le produit d'une civilisation évoluée et en même temps, contribue à modifier cette civilisation. Par conséquent, l'utilisation faite de l'ordinateur ne peut pas être indépendante des conditions de vie correspondant à la société d'où est issue cette machine.

Notre tentative de démythification de l'ordinateur demeurera inefficace tant que la société restera régie par les principes qui l'inspirent actuellement. Une informatique libératrice de la personne reste inconcevable tant que les structures de la société elles-mêmes ne contribuent pas à cette libération. Néanmoins, il est utile de montrer ce qui dans l'ordinateur peut constituer un élément de libération.

### **PRESENTATION DE MONSIEUR ALPHA, SUJET DE L'ORDINATEUR**

Prenons un citoyen type, un de nos contemporains, vivant dans un pays industriel, quel qu'en soit le régime politique. Appelons-le Monsieur Alpha et observons son comportement. Monsieur Alpha, c'est vous ou moi,

un ingénieur de Moscou ou un agriculteur de l'Ohio, il mange son tablier de sapeur à Lyon ou son rizotto à Naples, il boit de la bière à Hambourg, du thé à Liverpool ou de la sangria à Barcelone. C'est l'un des 10 ou 15 millions de chômeurs européens ou le riche propriétaire sud américain. Monsieur Alpha est entouré d'ordinateurs qui règlent sa vie quotidienne, même s'il ne soupçonne pas leur présence. Certes, l'ordinateur, on l'a vu, n'est pas une machine isolée. Nous ne devons pas être surpris que le boulier, machine à calculer des anciens, d'ailleurs utilisé dans les pays demeurés au stade pré-industriel, par exemple en Asie, soit maintenant remplacé par des instruments infiniment plus perfectionnés. En effet, dans tous les autres domaines techniques, le progrès est visible, tangible. La génération de nos grands-parents peut encore nous raconter qu'au début de ce siècle le phénomène qui a le plus changé le cours de leur vie quotidienne fut l'invention du bec Auer qui permettait de voir clair après la chute du soleil. A l'énoncé de ce rappel, on peut toucher du doigt l'ampleur de la révolution industrielle qui a remplacé la diligence des westerns par l'avion supersonique.

En regardant autour de lui, Monsieur Alpha constate que sa vie matérielle diffère totalement de celle de ses grands-parents et même de celle de son père. Tout ce progrès allant des premiers sauts de puce de l'avion d'Ader jusqu'à l'atterrissage des cosmonautes sur la Lune ; dernière performance que nous avons admirée, nous l'avions plusieurs fois rêvé en lisant Jules Verne, ou Tintin. Monsieur Alpha se rend bien compte que le monde a rétréci ; quand il regarde à la télévision un grand évènement sportif, des millions d'hommes le regardent en même temps que lui grâce à la Mondovision, qui permet à Monsieur Alpha d'être présent n'importe où, sur la terre, sous la mer ou dans les airs, en même temps que d'autres innombrables humains. Monsieur Alpha sait aussi qu'il ne lui faut pas beaucoup plus de temps en Concorde pour aller de Paris à New York que par le train pour se rendre de Lyon à Paris. Ainsi apparaît à Monsieur Alpha l'ineptie du nationalisme limité du XIX<sup>ème</sup> siècle, basé sur les structures géographiques, dont les distances et les temps de communication étaient sans commune mesure avec ceux que nous connaissons. Plus aucun problème technique, économique et même social ne peut être résolu dans le cadre des frontières nationales. Nos contemporains acquièrent peut-être une certaine ouverture aux problèmes mondiaux, mais ils ne se préoccupent encore guère du fossé qui sépare les pays en voie de développement et les autres. L'homme peut se déplacer plus vite avec moins d'efforts, exécuter de nombreux travaux naguère réputés impossibles. Mais il constate aussi qu'une simple addition exécutée avec les méthodes traditionnelles lui prend le même temps qu'à son père, même s'il met moins de temps que naguère à apprendre les règles des opérations élémentaires. Au Moyen Age, un étudiant en Sorbonne mettait une dizaine d'années pour savoir faire une division un peu compliquée. Cette révolution utilise de plus en plus d'énergie et nous savons que cette énergie nous devons la rechercher aujourd'hui sous des

formes de plus en plus diversifiées. Mais cette révolution n'a pas rendu Monsieur Alpha plus intelligent : il ne raisonne pas avec plus de pertinence que ses parents ou ses grands-parents, même s'il dispose maintenant de brouettes plus puissantes. Ce dont Monsieur Alpha ne s'aperçoit pas, c'est que cette révolution industrielle n'est qu'une première évolution spectaculaire certes, et que la presse illustre en signalant les records de vitesse qui se succèdent les uns aux autres. Mais cette première révolution industrielle a peut-être atteint ses limites propres. Elle est maintenant suivie d'une autre révolution, plus importante, moins spectaculaire, mais aussi plus subtile et plus envahissante, dont les conséquences transforment peu à peu la pensée elle-même et donc la vie la plus profonde. C'est au point que Monsieur Alpha ne parlera peut-être bientôt plus le même langage que son fils, qui à la veille d'entrer dans l'école primaire, étudie le calcul binaire en même temps que la grammaire structurale. Cette pensée dont Monsieur Alpha est si fier va être bouleversée ; et l'instrument de ce bouleversement c'est l'ordinateur.

## L'HOMME ET L'ORDINATEUR

Il existe une mythologie de l'ordinateur soigneusement entretenue par les écrivains de science fiction et par certains journalistes mal informés. On veut faire croire que l'ordinateur est doué d'un véritable cerveau électronique et que, conformément à la fable de l'apprenti-sorcier, l'ordinateur conduira les hommes et les conduira à leur perte (mélange de deux dangers : la nuit sur le Mont Chauve et Hans le joueur de flûte).

C'est la société soumise aux robots... La réalité, c'est que les ordinateurs constituent un danger d'une autre forme, d'ailleurs moins hypothétique sinon moins redoutable. Le véritable danger est que l'ordinateur soit conduit comme tout autre automate et avec les distractions inhérentes à celles de tout conducteur automobile.

Mais alors c'est la société qui risque d'être atteinte et au moins remise en cause.

Les techniques de l'ordinateur sont très avancées. Sauf une, primordiale, celle qui en régit l'emploi.

La technique, lorsqu'elle n'est pas utilisée pour l'homme, devient dirigée contre lui. Exemple des écoutes : quand les argousins de l'Ancien Régime tentaient d'écouter aux portes, on se protégeait contre eux par le fait même que l'espion devait se rapprocher de la porte. Les écoutes peuvent être pratiquées nous le savons, sans que l'espion, sauf maladresse tactique de sa part, soit même en mesure d'être dénoncé.

La technique de l'ordinateur peut aussi bien que les autres techniques concourir à attaquer la liberté individuelle, et ceci grâce à sa puissance même : capacité d'emmagasiner et possibilité de traiter ultra rapidement presque n'importe quelle information (chiffres, mots) pour ensuite aboutir à un résultat imprimé ou télévisé.

Serons-nous un jour complètement soumis aux ordinateurs ? Cette idée selon laquelle la gestion d'une entreprise, la politique d'un pays peuvent être entièrement conduites par des machines, est essentiellement fautive. Les calculateurs, quelles que soient leurs performances, sont actionnés par des hommes. Ne laissez pas les servants de l'ordinateur s'abriter derrière la toute puissance de celui-ci. Ce sont les hommes qui dirigent les tâches allouées à la machine et ils continueront toujours de le faire. Ce sont les hommes qui prennent les mauvaises décisions ; ce sont encore ceux qui sont à l'origine des erreurs dommageables susceptibles d'être commises par la machine. Mais les hommes, en aucun cas, ne peuvent être dirigés par la machine. De toutes les victimes de la machine, les informaticiens seraient les moins touchés, ils le savent bien. Ils savent bien, en effet, qu'un ordinateur ne dispose jamais d'un cerveau lui appartenant en propre, il n'a pas de volonté et sa philosophie il l'emprunte à l'homme. Il ne peut pas penser dans toute la profondeur impliquée par ce mot. On peut seulement lui inculper des instructions formalisées. A l'intérieur de lui-même est enregistré, par volonté de l'homme, le répertoire capable d'exécuter les instructions en provenance de l'homme : il ne se dépasse jamais. Si d'aventure, il refuse de répondre à un signal d'arrêt, la coupure du courant d'alimentation reste toujours possible. Les hommes, s'ils en ont le pouvoir et la volonté, le contrôlent et ne cessent pas de le contrôler.

## LES HOMMES DE L'ORDINATEUR

Les hommes de l'ordinateur ont depuis l'origine été portés à se considérer comme une phalange d'élite, dotée de talents et de mérites exceptionnels. Ce sentiment se constate particulièrement chez ceux qui furent à l'origine de l'informatique, mais s'atténue avec le temps.

Les informaticiens ont-ils pris conscience de leur responsabilité actuelle dans la société ? La question s'est posée en termes à peu près identiques aux ingénieurs du XIX<sup>ème</sup> siècle, aux atomistes américains de 1940 ; et elle se pose d'ores et déjà aux biologistes.

Il est certain que les informaticiens appartiennent à la pointe des techniciens avancés. De ce fait, ils peuvent influencer considérablement le cours des événements. Ils en ont même le devoir.

Comment peuvent-ils l'exercer ? D'abord directement dans leur activité, soit en choisissant des travaux particulièrement utiles, soit au contraire, en refusant ceux qui leur semblent nuisibles, en utilisant par exemple l'arme de la grève. Ils disposent positivement d'un autre moyen d'influence : la possibilité de transmettre les connaissances et les informations afin d'alerter et de convaincre l'opinion publique. Mais il reste beaucoup à faire dans ce domaine, tout un code de moralité informatique reste à établir pour examiner les conséquences de l'informatique sur l'ensemble des non-informaticiens.

Un ordinateur est une excellente machine pour per-



mettre de répondre à des questions. Mais préalablement, les réponses doivent avoir été fournies soit sous une forme explicite, soit en établissant le processus découlant des données de base pour aboutir à ce résultat qui constitue une réponse, soit au contraire en le dérivant des termes impliqués dans la question. Et c'est bien là que se situe le danger, car le recours à l'argument « l'ordinateur a calculé, l'ordinateur a décidé » est un paravent trop commode pour masquer tous les arbitraires. Et parce que l'ordinateur est un mécanisme lourd, complexe et encore lent, il oblige à l'arbitraire prémédité. Un système informatisé qui n'a prévu et n'accepte aucun contrôle de la part des assujettis, est au départ un système de dictature. La démocratie est née du pouvoir conquis par le peuple de voter l'impôt et d'en contrôler l'utilisation.

*La démocratie informatique est à naître.*

### ABBAYE DE THELEME OU GOULAG ?

Que de bouleversements techniques depuis le début du siècle ! Des contemporains encore vivants ont vu apparaître la radio, la télévision. En 1900, le téléphone bégayait, l'avion hoquetait, l'automobile toussotait. Les octogénaires actuels ont consenti un effort d'adaptation sans précédent : est notamment survenue, nouvelle dans l'histoire de l'humanité, la possibilité de joindre ses correspondants dans l'instant même. Le domaine de l'information s'est étendu aux dimensions de la planète. En 1895, lors de la bataille de Port Arthur, les populations perdaient de vue pendant plusieurs semaines la flotte russe de secours, dont une partie passait directement par Suez alors que l'autre entreprenait le tour de l'Afrique. Pareille incertitude se manifestait jusqu'au combat lui-même, quand les Japonais ignoraient si les Russes emprunteraient ou non le détroit de Tsushima qui leur fut fatal.

Aujourd'hui au contraire, l'information est immédiate ; des milliers de téléspectateurs ont assisté à l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy, à l'atterrissage des astronautes américains sur la lune, au moment même où ces événements avaient lieu. Cette simultanéité entre l'action et la vision renforce le sentiment d'appartenance communautaire des êtres humains, et leur fait dépasser le stade de la perception pour atteindre celui de l'action. Regarder ces scènes au moment où elles se déroulent, c'est plus que d'en être témoin, c'est déjà y participer.

Parmi les nouveaux venus, est apparu l'ordinateur de gestion ou industriel, doté de rapidité, d'un champ d'action et de moyens considérables. Au lieu de seulement s'appliquer à la vie physique des hommes, il commence à intervenir dans leur psychisme : en apportant un supplément de mémoire, de moyens intellectuels de classement, de comparaison, il modifie la connaissance de l'homme vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis d'autrui.

Tant que les instruments fruits de l'esprit humain accroissaient l'acuité visuelle ou auditive, donnant à

l'homme des bras plus longs et plus forts, des jambes plus rapides, ces outils ne mettaient pas en cause la personne elle-même. La raison de la crainte diffuse devant l'ordinateur est que ce ne sont plus les membres du corps qui sont démultipliés, mais le cerveau : nous avons déjà du mal à considérer le cœur un muscle comme les autres, a fortiori pour nous le cerveau est-il un organe à part.

La révolution de l'ordinateur correspond à une différence de nature. Alors que les étapes techniques donnaient des muscles, l'informatique, en relayant les moyens intellectuels, apporte un supplément de matière grise.

Cet apport inquiète autant que la réduction de l'homme à des réflexes mécaniques. On se souvient de ce chef comptable modèle dans une entreprise de la Loire qui, après trente ans de dévouement ponctuel dans la même entreprise, avait rejoint les contestataires en mai 1968. Ses employeurs, le calme revenu, avaient condamné leur employé à faire à longueur de temps des opérations élémentaires dénuées de justification et, de surcroît, en se servant d'un simple crayon, avec interdiction de recourir à la machine à calculer. Cette forme moderne d'asservissement fut justement condamnée par le juge du travail. Le châtiment infligé évoquait cette interjection lancée par un opposant à Salvador de Madariaga : « l'intelligence, je tire dessus. »

Le progrès technique en général apporte un développement des ressources physiques de l'homme. Mais celui-là n'est pas fondamentalement affecté par l'échec d'une machine à laquelle il ne s'identifie pas. Au contraire, le caractère de l'homme n'est plus du tout en rapport avec les pouvoirs nouveaux dont il est doté grâce à l'ordinateur.

De tout temps ont existé des tyranneaux de village. Dans son roman *Malevil*, Robert Merle reconstitue une véritable société primitive après une explosion atomique. On voit apparaître dans le village voisin un certain Fulbert qui préfigure les dictateurs, mais qui ne dispose heureusement d'aucune machine propre à accroître son potentiel maléfique.

L'ordinateur n'est d'ailleurs pas seulement multiplicateur de la force, c'est un outil tellement puissant qu'il requiert d'être dominé.

Certains produits dangereux de notre civilisation comportent des risques semblables. Par exemple, la bombe atomique pose, à l'échelle mondiale, le problème de la maîtrise de soi. L'éducation traditionnelle a toujours veillé, dans l'intérêt même de l'individu, à enseigner à celui-ci le contrôle de ses réactions, en lui apprenant tout jeune à ne pas se mettre en colère. Or, aujourd'hui, l'éducation traditionnelle est confrontée à un problème de toute autre envergure, dont l'espèce humaine n'avait pas l'habitude, sans que le caractère profond de l'homme ait changé.

Le « miracle grec » fut une révolution rationnelle rapide avec l'application de la mutation intellectuelle au progrès technique. Ici, nous nous trouvons en face d'un bouleversement de l'esprit humain, non plus dans son aspect logique, mais dans ses facultés d'action et de réaction - le pouvoir de l'individu à dominer le monde grâce aux instruments placés à sa portée.

L'ordinateur hypertrophie certains éléments d'expression du moi.

Mesurer les risques d'une civilisation des machines, Georges Bernanos et d'autres l'ont fait, sans sombrer pour autant dans les perspectives d'une apocalypse. Il est au contraire nécessaire de déboucher sur l'optimisme. A partir du moment où l'homme se dote d'une fonction supplémentaire, doit se créer un organe correspondant à cette nouvelle capacité- avec vraisemblablement un certain décalage.

Nous vivons actuellement cette période dangereuse où les hommes ne sont pas encore prêts à dominer les forces naissantes. Mais la psychologie nous montre que les hommes, en arrivant au pouvoir, connaissent une transformation de leur mentalité. Nous en restons pour l'instant à l'inquiétude. La génération actuelle sent à sa portée des outils prodigieux, mais ne sait pas encore comment les utiliser au mieux.

A douze ans, ne pas savoir conduire une automobile est parfaitement normal, la même incapacité à quarante ans, devient dangereuse.

Pour assimiler l'ordinateur et non pas être dévoré par lui, l'homme doit parvenir, même si cela prendra peut-être trois ou quatre générations, à s'adapter aux pouvoirs qui lui sont donnés.

Le progrès ne choisit pas ses voies. Un raisonnement délibéré n'est d'ailleurs pas toujours plus satisfaisant : Le projet Apollo a consacré des moyens énormes pour envoyer des astronautes sur la lune, alors que des centaines de millions d'hommes meurent de faim.

L'ordinateur n'a pas été voulu comme une étape d'un développement harmonieux de l'humanité. D'ailleurs, il n'a pas été consciemment voulu, car ses capacités d'utilisation étaient inconcevables pour ses créateurs. Il est le produit de la dynamique interne de l'autorité qui recherche spontanément l'accroissement de ses moyens de pouvoir. Comme la plupart des techniques sont nées des applications militaires, de même les radars, les supercalculateurs, ont d'abord été des machines de guerre. L'ordinateur reste marqué des conditions qui ont entouré sa naissance.

Sommes-nous à l'ère positiviste, c'est-à-dire à cette étape la plus achevée des âges de l'humanité, permettant, selon Auguste Comte, le triomphe de la raison ? Certainement pas : ne désespérons pourtant pas d'y parvenir un jour. Mais, l'abbaye de Thélème peut dégénérer en Goulag si l'on n'y prend garde : à vouloir faire le bon-

heur des hommes peut se substituer la contrainte pour la contrainte.

L'ordinateur reste encore souvent un admirable moyen de domination et d'abus ; tant que l'homme de la rue ne sera pas réconcilié avec l'ordinateur, nous vivrons toujours, non pas dans la démocratie mais dans un avatar de dictature.

On peut s'interroger sur la finalité des sociétés. Platon imaginait une république d'où les esclaves restaient exclus. Après plus de deux millénaires, le privilège des maîtres fut affirmé par Gobineau, puis repris par les systèmes totalitaires. Les serviteurs de toutes les sociétés n'ont jamais eu la domination des machines, alors que les maîtres disposaient de moyens hypertrophiés. L'épée était le privilège du chevalier, la noblesse chevauchait des montures caparaçonnées, alors que la piétaille était recrutée hors de l'aristocratie.

Mais le progrès traduit le passage de la puissance brute à la subtilité et les archers d'Azincourt, expression de l'avenir intelligent, ont triomphé du passé inerte.

L'ordinateur qui prétend asservir est peut-être déjà démodé, tout comme la chevalerie armée, casquée et lourde a fini par succomber en s'enlisant dans les marais.

L'ordinateur traditionnel rejette la singularité, attribut de la personne. Cet ordinateur là ne cultive pas l'exception. S'il ne semble pas possible de réconcilier l'homme avec les gros ordinateurs classiques, empêtrés dans des structures figées, les micro-ordinateurs, simples, accessibles, artisans de la délégation de pouvoirs, facteurs de décentralisation et de convivialité permettront peut-être, en restant à l'échelle humaine, d'adapter l'homme à ses nouveaux pouvoirs.

Faut-il dès lors avoir peur de l'ordinateur, en réalité de ses utilisateurs. ?

Non.

Pour mille et une raisons.

La première c'est qu'il n'y aura bientôt plus d'ordinateur : remplacé par le Mpu.

Cette raison pourrait dispenser de toutes les autres...

Mais si l'ordinateur disparaît, demeure l'informatique, toujours aussi redoutable tant qu'elle ne sera pas maîtrisée, c'est-à-dire assimilée. Le chevalier qui transperçait le dragon ne le tuait pas, puisque le dragon est en réalité le produit d'un phantasme personnel subconscient. A nous de dominer le dragon informatique en permettant à notre conscience d'évacuer nos complexes.

Denys BANSSILLON

*N.B. Le texte de Denys Baussillon est extrait de son ouvrage publié récemment aux « Editions L'Hermès » 31 rue Pasteur 69007 Lyon.*

# ETATS-UNIS - EUROPE : VERS UNE MISE EN TUTELLE POLITIQUE ?

par Yves LAULAN

*Les éléments principaux de cet article sont tirés de l'ouvrage d'Yves Laulan qui doit paraître cet automne aux Presses Universitaires de France : « Visa pour un Désastre » ; ce texte ne manquera pas de susciter interrogations et contestations, nous le versionons au dossier des rapports Europe-USA comme une incitation à la réflexion et au débat.*

**L'**élection de Jimmy CARTER à la Présidence, quelles que soient les désillusions qui ont suivi, marque un tournant décisif pour les États-Unis, moins en raison de la personnalité du nouveau Président que de ce qu'il symbolise.

Avec l'arrivée au pouvoir de la nouvelle équipe démocrate issue des profondeurs du Sud, la page est définitivement tournée sur près de 15 années qui comptent sans doute parmi les plus marquantes de l'histoire américaine.

## L'AMERIQUE AUTOUR DE LA BANNIERE ETOILEE

Pour l'observateur étranger, la société américaine semble être en meilleure santé qu'à aucun autre moment depuis l'assassinat de John KENNEDY. Cela ne signifie pas que tous les défauts et imperfections de la société américaine mis en lumière après la disparition prématurée de John KENNEDY se soient miraculeusement effacés. Mais le mouvement de contestation du système

américain que cette prise de conscience avait provoqué dans une fraction importante du public américain, est largement retombé.

De fait, au cours de cette période, la société américaine et ses institutions ont fait preuve d'une singulière capacité à encaisser une série de chocs particulièrement accusés. En effet, en un peu plus d'une décennie, les États-Unis ont été les témoins d'une seconde libération des noirs sur le plan politique et social, de l'assassinat de personnalités aussi prestigieuses que les deux frères KENNEDY ou Martin Luther KING, sans oublier l'interminable guerre du Viet Nam où près de 60.000 hommes sont morts et d'où quelques 300.000 autres sont revenus blessés ou mutilés à vie.

Sur le plan politique, cette période a vu le Président JOHNSON s'enfermer dans une succession d'erreurs de jugement au point d'être contraint à ne pas rechercher un nouveau mandat. A cela a succédé le scandale du Watergate, puis la perspective d'application de la procédure d'Impeachment, pour la première fois depuis plus d'un siècle, suivie de la démission forcée du Vice Prési-

dent SPIRO AGNEW, puis du Président NIXON.

Par la suite, le public a été le témoin d'un fantastique étalage de linge sale où l'on a vu des institutions aussi prestigieuses que le F.B.I. et surtout la C.I.A. tomber sous le coup de très graves accusations d'incompétence, mais aussi d'atteinte aux droits de l'homme, sans compter la crise des municipalités et la quasi faillite de New York, la plus grave récession des 30 dernières années avec des taux de chômage et d'inflation rarement atteints, sans oublier la rébellion des Campus, la révolution sexuelle et la révolte féministe.

Quelle société n'aurait pas succombé aux assauts d'une vague qui semblait menacer d'engloutir tout ce qui était ordre établi, hiérarchie institutionnelle et valeurs traditionnelles ?

Or, que constate-t-on aujourd'hui ?

La Constitution a tenu bon. Les étudiants rebelles ont repris sagement le chemin des Campus verdoyants et, comme le note plaisamment M. BERGER, « si les jeunes cadres continuent à faire l'amour dans des positions que Saint-Thomas d'Aquin aurait réprouvées il semble bien que leur insertion dans la société technologique s'opère sans trop de mal ».

S'agit-il comme le pensent certains, d'un retour à la normale, c'est-à-dire d'un retour du balancier vers le conservatisme foncier de la société américaine ? Au contraire, s'agit-il de l'acceptation par la classe moyenne américaine d'un certain nombre de valeurs réformistes jusqu'ici rejetées, par exemple l'égalité des chances pour les noirs et pour les femmes, l'extension des programmes sociaux comme le Medicare ou le développement des pouvoirs de l'Etat ?

Quelle qu'en soit l'interprétation sociologique, le public américain, dans sa grande majorité, semble avoir fait un choix, qui est de mettre un terme à la rébellion sociale latente qui avait marqué les dernières années, ou même de différer les réformes qui seraient susceptibles d'attiser les divisions, notamment dans le domaine des droits civils. Le public américain semble avoir accédé à un nouveau réalisme fortement teinté, il est vrai, de scepticisme. C'est le renoncement à la conviction, illustrée au plus haut point par le Sénateur HUMPHERY, que n'importe quel programme aussi ambitieux qu'il soit, pouvait, à condition d'y consacrer suffisamment de ressources, régler n'importe quel problème social. Il semble que ce genre de croyance soit définitivement enterré avec les échecs du Welfare.

De même, dans le domaine extérieur, après les illusions de détente, c'est avec un œil neuf et réaliste que les Américains recherchent la possibilité d'établir de nouveaux rapports de force avec les Soviétiques et, au-delà, avec le reste du monde. Peut-être faut-il attribuer à cette confiance en soi retrouvée la sérénité, voire le détachement, marqués pour un temps par les responsables amé-

ricains dans leurs rapports avec l'Europe. Cette attitude contraste particulièrement avec l'agressivité de l'Amérique inquiète et menacée du début des années 1970.

La caractéristique de l'humeur du public américain aujourd'hui est une diminution des anticipations collectives. Le public a bien pris conscience de ce que l'on ne pouvait tout attendre de la contestation, tout espérer des réformes. C'est dans ces nouvelles dispositions d'esprit que les électeurs ont écouté les rituelles propositions de la précédente campagne électorale où l'accent était d'ailleurs beaucoup moins mis sur les programmes que sur la promesse d'un certain ordre moral.

Ce que le public attendait par dessus tout de ses dirigeants était une nouvelle probité intellectuelle et morale, le respect des lois et des mœurs, la réhabilitation de la notion de bien public et de la responsabilité du citoyen. C'est parce qu'il semblait le mieux incarner ces vertus que M. CARTER a gagné, de justesse d'ailleurs, contre M. FORD dont la personnalité était également respectable.

Que s'est-il donc passé dans la conscience du public américain au cours de ces années turbulentes ? Qu'est-il advenu de cette révolution culturelle annoncée par les chantres de la contre-culture au profit des noirs ou des jeunes ?

Cette révolution se caractérisait par le rejet de ce que Max WEBER appelait l'éthique protestante, la discipline sociale, la foi dans le progrès, la recherche de la promotion sociale par l'effort individuel.

Il semble que, contrairement au schéma marxiste qui prévoit le remplacement obligatoire d'une classe par une autre, selon un processus très américain, cette turbulence sociale s'est essentiellement traduite par une accélération de la mobilité des individus et par une amélioration de leurs possibilités de promotion au sein de la société américaine traditionnelle. En d'autres termes, le refus du « système » par les héritiers des classes favorisées a essentiellement eu pour résultat de libérer des postes au sommet de la pyramide, postes qui ont été occupés, en nombre croissant, par les individus les plus doués recrutés parmi les catégories plus modestes, par exemple, employés et travailleurs manuels.

Ce n'est donc nullement à une désagrégation de la société technologique qu'a abouti la révolution culturelle des années 60, mais, au contraire, à son renforcement à l'issue de cette crise, grâce à une circulation améliorée des élites, selon l'expression de PARETO.

Les fils des privilégiés de Madison Avenue se sont faits fabricants de sandales ou agriculteurs marginaux dans les collines de la Nouvelle Angleterre ou de la Californie, cependant que les enfants d'immigrés italiens ou portoricains sont devenus à leur place cadres supérieurs et hauts fonctionnaires ou encore chercheurs, Wall Street recrute désormais aussi volontiers à For-

dham ou Wichita State qu'à Harvard ou Yale.

En fin de compte, en dépit de ses manifestations brutales parfois spectaculaires, les Etats-Unis sont sortis fortifiés de cette crise d'identité. Cela semble vérifié au niveau du public mais beaucoup moins en ce qui concerne l'actuelle équipe des responsables.

L'Europe, loin d'émerger de la crise d'identité qu'elle traverse depuis plus de 20 ans, semble, à certains égards, s'enliser de plus en plus profondément dans ses incertitudes.

## LE MAL EUROPEEN

Les jugements sur l'Europe varient du grave au pire et les experts s'empressent de porter un pronostic plus que réservé sur l'état du malade (1).

En fait, que s'est-il passé ? L'Europe, comme les Etats-Unis, a été atteinte par le grand courant de contestation et de remise en cause de l'ordre établi qui a traversé le monde occidental sous des formes diverses : écologie, gauchisme, contestation estudiantine, libération sexuelle, féminisme, etc...

En Europe, le mal est peut-être plus profond dans la mesure où il ne concerne pas essentiellement, comme c'est largement le cas aux Etats-Unis, une seule ou un petit nombre des catégories sociales, les jeunes par exemple, les étudiants, les universités. Il affecte, en effet, à des degrés et sous des formes différentes, pratiquement toutes les catégories sociales.

Plus grave, le mal est également durable. Il apparaît bien que les Etats-Unis se sont remis de leur « malaise d'être » en moins d'une décennie, comme l'adolescent évacue en quelques jours une maladie de jeunesse.

En Europe, s'il s'agit d'un cycle passager, il faut constater qu'il est de longue période. Après tout, cela fait près d'un quart de siècle que l'Italie glisse de crise en crise dans le désordre, avec un Mai 68 permanent, 20 ans que l'Angleterre des syndicats assiste à la lente érosion de son appareil productif, plusieurs années qu'en Allemagne, avec la bande à BAADER une minorité radicale s'attaque férocement à la société et aux pouvoirs établis.

La nature du mal en outre est très différente. Les étudiants américains ont contesté le système largement en raison de la conscription et de la guerre du Vietnam. Une fois le conflit terminé, ils ont repris sagement le chemin des Campus. En Europe, au contraire c'est la société dans son ensemble et ses structures qui sont souvent mises en cause.

Le problème européen tire peut-être sa nature particulière de la confluence d'un certain nombre de défauts ou de travers qui étaient jusqu'à présent, semble-t-il, cantonnés dans certains pays et qui tendent aujourd'hui

à essaimer de proche en proche, de pays à pays, comme un phénomène de contamination collective. C'est en Italie, par exemple, la traditionnelle absence de respect pour les institutions, l'Etat, la police ou la justice. En Angleterre la lente érosion des motivations propres à la civilisation industrielle. En France, le renforcement d'un patriotisme corporatif qui touche, au-delà des syndicats, toutes les classes sociales au détriment du consensus social.

A cet égard, l'affaiblissement de la volonté d'être européenne au niveau du grand public a quelque chose de frappant. La lassitude, voire l'agacement, gagne peu à peu toutes les couches sociales devant la lenteur d'un dessein européen qui s'enlise dans le détail et la technicité.

Ce n'est pas simplement au niveau du grand public, mais aussi de l'intelligentsia que se situe l'érosion de la conscience européenne. L'intelligentsia européenne, même dans ses éléments les plus jeunes et donc, en principe, les moins entravés par les préjugés, fait preuve tout à la fois d'une désarmante bonne volonté tout en restant étrangement prisonnière de ses dogmes.

Si l'on devait caractériser l'Europe d'un mot, c'est celui de contradiction qui se présente à l'esprit. L'Europe c'est la disparité par excellence, c'est-à-dire la contradiction. L'Europe est parcourue par des forces et des mouvements contraires qui s'annulent, au niveau des technocrates, au niveau des politiques, des idéologues ou de la culture. Certes, l'Europe tire une certaine bonne conscience de sa disparité et de sa volonté d'être différente. Mais le prix à payer est lourd : l'impuissance et par-dessus tout la conscience de l'être.

Il existe une fierté d'être russe, même pour un rebelle comme SOLJENITSYNE. Le citoyen soviétique compense la grisaille d'une existence morose par la conscience d'appartenir à une des plus grandes puissances mondiales. Il y a une fierté américaine même pour le leader noir qui est fier d'être citoyen américain, comme Saint Paul le dissident ne manquait pas une occasion de mettre en avant sa qualité de citoyen romain.

L'Européen d'aujourd'hui ne peut se targuer d'aucun grand dessein, d'aucune échappée d'envergure sur le monde ou l'avenir qui s'entrouvre. Il lui reste à se draper, comme l'ont fait les nationalistes français, dans les pages d'une gloire passée ou dans les fantasmes d'une indépendance largement fictive. (2)

L'Européen sait bien, au fond de lui-même, qu'il compte pour peu de chose et que son destin est en fait déterminé ailleurs qu'en Europe. C'est la réalisation aigüe de ce non être qui engendre le désespoir, lequel, dans l'atmosphère de libéralisme et de laxisme caractéristiques d'une société avancée, libère la violence. Au fond d'elle-même, l'Europe souffre profondément d'un manque de considération de la part du monde extérieur.

Certes, il est trop facile d'opposer une Amérique enfin forte et sage et une Europe divisée dans ses doutes. Ceci étant, il est de fait que les difficultés économiques et politiques de l'Europe semblent de plus en plus autoriser un certain transfert des responsabilités politiques au profit des Etats-Unis qui s'affirment de façon croissante comme le tuteur ou le mentor des Européens redevenus mineurs.

## L'ONCLE SAM EST TOUJOURS LA

Comme le fait remarquer M. STEEL dans un article pénétrant ( 3 ), l'Alliance Atlantique était construite sur une réalité et se perpétue sur une illusion.

La réalité était que les Etats-Unis ne pouvaient accepter que l'Europe de l'Ouest tombe sous la domination soviétique et qu'à l'inverse, les Européens souhaitaient bénéficier de la protection américaine. L'illusion était de croire que cette Alliance pouvait conduire, à terme, à une entreprise entre partenaires égaux ayant des intérêts identiques.

Avec le temps, l'illusion s'est dissipée, mais la réalité demeure.

L'Europe ne s'est pas unifiée et, de ce fait, elle n'est pas devenue une puissance. Il en résulte que ses relations avec les Etats-Unis ne sont pas d'égal à égal, mais de protégé à protecteur.

Parler d'une Alliance dans un tel contexte est peut-être même un euphémisme. C'est d'ailleurs ce que remarquait déjà M. Walter LIPMANN au début de l'OTAN, en soulignant qu'entre une puissance globale et une puissance régionale, des relations sur un pied d'égalité sont impossibles. Quelques 25 ans après, ce sont presque exactement les mêmes termes que M. Kissinger a repris pour opposer en 1975 la compétence mondiale de la puissance américaine à la vocation régionale de l'Europe.

Pour les Etats-Unis, l'Alliance Atlantique a été un succès remarquable dans la mesure où l'endigement du communisme s'est convenablement effectué, dans la mesure aussi où, sur le plan économique, l'Europe s'est révélée un partenaire particulièrement intéressant, cependant que l'Alliance avec l'Europe confirmait les Etats-Unis dans le sens de leur mission mondiale.

Les choses ont quelque peu changé avec la doctrine de KISSINGER. L'ennemi, selon KISSINGER, n'était plus le communisme international, mais l'instabilité politique. Dans cette optique, l'Union Soviétique demeurait un adversaire, mais devenait également complice dans l'effort pour maintenir un statu quo propice aux intérêts des deux super puissances.

Dès lors, dans le contexte de la détente avec la Russie et d'une semi-alliance avec la Chine, l'importance mili-

taire et politique des alliés européens pour la sécurité américaine s'est fortement réduite. Avec le nouvel axe Washington-Moscou, les Alliés européens étaient relégués à un rôle de second rang, ainsi qu'on a pu le voir en 1973, lorsque soviétiques et américains se sont mis d'accord sur la limitation de principe, de recours aux armements nucléaires sans qu'une voix européenne soit appelée à se mêler à ce dialogue.

Dans une telle Alliance, le rôle de l'Europe est triple. Il est de maintenir l'ordre établi sur le plan interne, de fournir des débouchés pour les produits américains et des placements sûrs pour les investissements en dollars ( 4 ). C'est ailleurs que se font les décisions relatives à la guerre et à la paix.

Pour ceux qui auraient été tentés de l'oublier, le Président NIXON a maintes fois rappelé clairement cette vérité de base notamment en avertissant les Européens qu'il ne pouvait y avoir en même temps « une coopération sur le plan de la sécurité et confrontation ou hostilité sur le plan économique et politique ».

Le paradoxe structurel des rapports entre alliés européens et américains au sein de l'Alliance Atlantique peut s'énoncer ainsi. Les Etats-Unis se sont, en principe engagés à soutenir la création d'une Europe indépendante. Mais celle-ci ne peut se construire que par opposition à l'hégémonie américaine. Washington s'est donc efforcé de contrarier ce mouvement vers l'indépendance chaque fois qu'elle pouvait devenir possible.

M. KISSINGER devenu Secrétaire d'Etat, déclarait sévèrement en 1973 : « Nous ne pouvons être indifférents à la tendance qui tend à justifier l'identité européenne en favorisant sa séparation des Etats-Unis ».

Dès lors, tout ce qu'on peut dire de l'OTAN est qu'elle n'est ni une prison, comme on l'a parfois avancé à tort, ni davantage une entreprise entre partenaires. Elle n'existe que comme symbole de la volonté européenne d'abdiquer ses responsabilités...

Les Etats-Unis n'en appellent jamais davantage à l'unité européenne que lorsqu'ils sont convaincus qu'elle est illusoire et ne représente donc plus une menace. Il semble bien que ce soit, en effet, le cas aujourd'hui avec la mise sous tutelle américaine d'une partie de l'Europe.

L'Europe s'est jusqu'ici conduite en enfant mineur et a été en conséquence traitée comme tel !...

Qu'on s'en réjouisse ou qu'on s'en indigne, les Etats-Unis interviennent par exemple de plus en plus ouvertement dans les affaires intérieures des pays européens menacés d'une participation communiste. Aussi louables qu'en soient les intentions, le fait est là.

Parler d'asservissement politique est inexact. Le terme est très excessif. Il s'agit plutôt d'une mise en

tutelle discrète et même parfois détachée, comme une mère suit du coin de l'œil les ébats de ses enfants turbulents. Du côté européen, les velléités de révolte, voire d'affrontements, manifestées avec plus ou moins de vigueur appartiennent également au passé. Il y a donc en quelque sorte consentement des deux parties.

Ce changement d'attitude tient à plusieurs facteurs. Changement d'équipe d'abord : l'ineffable M. KISSINGER n'est plus là pour jouer la scène des frères ennemis avec M. Michel JOBERT.

Par ailleurs, la crise économique est passée par là.

L'éclatante prospérité américaine contraste trop avec les incertitudes économiques de l'Europe pour justifier une acrimonie persistante. En outre, les principaux objectifs du litige ont été atteints : les taux de change flottants sont acceptés et entrés dans les mœurs. Comme une vieille liaison qu'on régularise par le mariage, les États-Unis ont institutionnalisé leur droit à battre monnaie mondiale et à lui donner cours forcé aux taux qu'ils choisissent unilatéralement.

Il y a surtout la prise de conscience plus claire de la menace soviétique. Aussi aveugles qu'elles soient, les opinions publiques, un peu partout en Europe, se sont réveillées de leur torpeur et ont pris conscience de l'écrasante et inquiétante supériorité militaire soviétique, cependant que les épisodes de l'Angola puis de l'Éthiopie portaient, par la télévision, dans tous les foyers,

l'image de la menace venue de l'Est.

Enfin, avec SOLJENITSYNE, les intellectuels français ont enfin découvert, 30 ans après « J'ai choisi la liberté » de KRAVTCHENKO et 25 ans après la mort de STALINE, qu'il y avait des « Goulags » en Union Soviétique. Ce pays n'est décidément pas celui des libérés.

En outre, les incertitudes politiques dans certains pays font que le temps des frondes anti-américaines semble révolu, puisqu'aussi bien la présence de troupes américaines sur le sol européen pourrait apparaître, dans certaines circonstances, à vrai dire exceptionnelles, un recours.

A trente ans de distance, l'Europe se retrouve donc dans une situation qui n'est pas sans similitudes avec celle de 1947...

Yves LAULAN

(1) M. Benoist « Pavane pour une Europe Défunte. Ed. Denoël » Raymond Aron « Plaidoyer pour l'Europe Décadente. Ed. R. Laffont, 1977 ».

(2) Ainsi, R. Aron termine-t-il son plaidoyer européen par une citation désenchantée d'E. Burke : « Le temps des économistes et des ordinateurs est venu et la gloire de l'Europe est éteinte à jamais ».

(3) M. Renald Steel, « The Abdication of Europe », *The New Republic*, 1<sup>er</sup> Mai 1976.

(4) En 1976, le total des investissements américains en Europe s'élevait à 50 milliards de dollars.

# FIDELITE A LA LANGUE FRANÇAISE

par Jean-Marie DOMENACH

*Notre ami Jean-Marie Domenach, ancien directeur de la revue « Esprit », publie un « Ce que je crois » aux Editions Bernard Grasset, ouvrage qui sortira en Septembre prochain. Dans le passage que nous présentons, Jean-Marie Domenach défend la langue française attaquée et contestée par les nationalistes régionaux qui revendiquent contre l'idée de la France la réalité des « ethnies ».*

**E**n 1790, il n'y avait pas mieux à faire pour un Breton que de se vouloir français. Est-il vrai qu'en 1978, il n'y a pas mieux à faire pour un Français que de se vouloir Breton, Basque ou « Occitan » ? Partout, dans le monde, les nationalités bafouées, les peuples normalisés, revendiquent leur droit et leur histoire contre des États qui, au nom de l'idéologie nationale ou simplement de leur position de force, écrasent les minoritaires, les nomades, les divergents. Qu'il s'agisse des Amazoniens, des Tibétains, des Touaregs et des Bédouins de Palestine, comme hier des Juifs et des Gitans d'Europe, partout, sous tous les régimes et sous tous les prétextes, la même force inexorable est au travail. La moitié des langues encore vivantes en 1950 se sont éteintes dans ces dernières vingt-cinq années. Il meurt à peu près deux langues chaque mois. Avec chacune disparaît une façon de voir et de vivre. Car la civilisation ne massacre pas seulement les animaux sauvages, elle détruit les cultures, et la mort entropique que prophétise Lévi-Strauss dans son funèbre final de *l'Homme nu* nous enveloppe doucement...

... Oui Lafont, Rouquette et Person, je déteste ce qui vous indigne. Comme vous, je ne supporte pas que l'on dépossède les peuples, et je sais ce qui se perd avec une langue. Je connais suffisamment de provençal et de Provençaux pour faire la différence entre le parler vrai d'un homme du Midi et ce parler français vulgaire, dégénéré, qu'il a appris dans les casernes et les bistrots. Tout ce qu'il est possible de faire pour restaurer, restituer et enseigner les langues régionales, il faut le faire. Mais cessez de jouer à l'insurrection nationale ; assez de confondre, sous le mot de colonialisme, la condition des « Occitans » avec celle des Kurdes, la condition des Bretons avec celle des Québécois ; cessez de découper ce pays en tranches ethniques et linguistiques arbitraires. Alors que, dans le monde, tant de nationalités sont réduites en esclavage, déportées, menacées d'extinction, alors que les Arméniens, après avoir perdu un million cinq cent mille hommes dans le premier génocide du siècle, atten-

dent toujours de retrouver leur patrie, il est excessif d'appeler Corses et Bretons à se révolter contre le colonialisme français. Spoliés, oui, ils l'ont été de leur culture propre, et souvent — ce qui rend la chose encore plus pénible, — avec leur propre consentement. L'action conjugée du chemin de fer, de l'industrialisation et de l'instruction obligatoire a achevé l'œuvre de la monarchie et de la Révolution, et constitué, sous la République, l'unité française. Cette unité n'a pas systématiquement défavorisé les régions excentriques, — il suffit de comparer la situation de la Provence aujourd'hui avec la description qu'en donnait Michelet dans son *Tableau de la France*, il y a cent cinquante ans. Ce qui est vrai, c'est que l'unité française s'est retournée contre les Français, Parisiens y compris. A peine promu citoyen, le Français a été transformé en sujet par une administration centralisée, dont le principe est d'ôter à chacun le maximum d'initiative et de responsabilité. Ce qui est vrai, c'est que ce pays, dans son ensemble, a plus souffert que les autres de l'agression industrielle parce qu'il était plus rural que les autres, car nulle autre terre, en Europe, n'a été aussi modelée par l'homme. Lorsque, regagnant la France en avion, j'aperçois la mycose de banlieues et les champs remembrés pour les tracteurs, je songe à l'arrivée de Lindbergh en 1927 : il avait atteint la côte normande après trente heures de vol, il pouvait s'autoriser à manger ; il déchira l'enveloppe du sandwich et allait le jeter pardessus bord lorsqu'il se dit : mon premier geste en France ne sera pas de salir ce beau jardin... Depuis, les Français se sont chargés de salir la France. C'est eux, et pas les Américains, qui ont construit des tours d'habitations sur les bords de Loire. Nous sommes les colonisateurs de nous-mêmes ; et les plus « colonisés », c'est encore l'« ethnie dominante », cette foule des banlieues parisiennes qui, cinq matins par semaine, s'engouffre dans les couloirs du métro. Ceux-là ne connaissent pas leurs conseillers municipaux et ils ne parlent pas à leurs voisins. Ils suivent les lois d'une gravitation qui leur échappe. Ils ne sauront jamais, à moins qu'une guerre ne les envoie à la campagne, comment changent les cou-



leurs de l'automne. Leur univers mental se rapproche progressivement de celui de la télévision. Parmi toutes les cultures qu'a détruites en France ce qu'on appelle encore le progrès, n'oublions pas la parisienne, inventive, ironique, puissamment métaphorique.

Lorsque je retourne aux lieux de mon enfance et que des quais transformés en autoroute, je regarde le Rhône, notre grand torrent devenu une vache à électricité, et la Croix-Rousse défigurée, je me redis la phrase de Montalembert : « Le véritable exil n'est pas d'être arraché à son pays ; c'est d'y vivre et de n'y plus rien trouver de ce qui le faisait aimer ». Mais en même temps ces mots me consolent parce qu'ils signifient qu'il y a plus de cent vingt ans, un autre, déjà, avait éprouvé la même tristesse ; il est vrai qu'il souffrait davantage d'un régime déshonorant, mais provisoire, que de ce massacre des paysages, des cultures, des repères humains, qui n'en était alors qu'à son commencement et qui nous fait un monde illisible, où l'on cherche à conjurer l'angoisse dans des hystéries tapageuses et des communions éphémères. Quand la nostalgie devient trop forte, j'ouvre le Littré, et la langue resurgit, portant la race des origines, la mémoire et la sagesse du peuple, le labeur des doctes, — autre paysage indéfiniment travaillé lui aussi, terriblement menacé lui aussi, mais qu'un petit effort suffit à ranimer de part en part, comme un orchestre qui s'ébroue. Je n'ai jamais compris pourquoi les enseignants, qui l'ont en garde, n'usent pas de cette richesse inouïe : en faisant réfléchir un jeune Français sur sa langue, on pourrait l'ouvrir dans toutes les directions : vers l'intellection des signes, l'articulation des codes, la poésie des symboles, le jeu œcuménique de la traduction, aussi bien que vers le plus concret de son histoire et de sa vie quotidienne. Au lieu de quoi, on appauvrit le vocabulaire, la syntaxe et la morphologie, et l'on proscriit les exercices de mémoire, sous prétexte que l'apprentissage de la langue est fatigant, alors que le Japon, où l'on compte quatre alphabets, dont l'un de deux mille cinq cent caractères, est le pays du monde où l'on trouve le moins d'illétrés. Rien d'étonnant à ce que le roi du Maroc ait récemment demandé à la France de bien vou-

loir désormais lui envoyer, pour enseigner le français, des coopérants sachant parler leur langue. J'ai lu naguère, dans *le Nouvel Observateur*, la lettre d'un couple d'enseignants qui écrivaient qu'il leur était bien égal qu'on parle ou non français dans cinquante ans... Ainsi, de bons esprits servent-ils l'impérialisme qu'ils dénoncent dans l'abstrait : la gauche gauchiste trouve indécent qu'un Français tienne à sa patrie, à sa culture, à sa langue. Le patriotisme, c'est bon pour les Africains et les Asiatiques. Chez les Russes, c'est déjà suspect ; en France, ça passe pour du gâtisme : les esprits avancés doivent avoir le patriotisme des autres.

Quand je vais parler en Afrique ou en Asie, je sens qu'à travers certains mots que je prononce passe une inspiration qui a secoué l'Europe et qui remue des gens que la dictature du cru, capitaliste ou socialiste, arrête à la porte de la recherche et de la discussion. A travers ce que je dis et la manière dont je le dis, des esprits se raccordent à la liberté sans frontières. Je cite Descartes ou Pascal, Voltaire ou Diderot, Hugo, Sartre, Camus, Beckett et Ionesco ; il ne s'agit pas de la France, mais de l'homme, tel qu'il a été questionné en France, et ceux qui m'écoutent savent bien qu'il s'agit d'eux. J'ai assez voyagé pour être vacciné contre le plus grotesque des défauts français : le mépris de l'appartenance nationale et l'extase devant tout ce qui domine la France. Je n'oublie pas que la langue française a été la langue du colonisateur dans un certain nombre de pays où les langues dites vernaculaires se disputent maintenant la domination et où il arrive que l'usage du français soit la garantie provisoire de la liberté linguistique. Le français n'est pas innocent ; mais parmi les grandes langues de communication internationale, laquelle, peut prétendre n'avoir nui à personne ? Ni l'anglais certes, ni l'arabe. Simple-ment, c'est à travers ma langue, qui a porté aux quatre coins du monde des idées de révolte et d'émancipation, c'est à travers cette « espèce sainte » pour parler comme Saint-John Perse, que j'ai communiqué à l'universel. Je ne la renierai pas.

Jean-Marie DOMENACH

# LES IDEES ET LA VIE

## de Nietzsche à Platon deux pensées politiques

par Etienne BORNE

### A GRANDE PHILOSOPHIE GRANDE POLITIQUE

Quelques modernes prétendent avoir découvert que « tout est politique ». Mais Platon le savait déjà et dès ses origines, la philosophie occidentale a eu le sentiment qu'elle n'était pas incapable de défaire à force d'exigences la cité humaine et de la refaire selon les normes et les valeurs d'une plus haute sagesse. Et un tel propos fait corps avec l'ambition philosophique elle-même — comme en témoigne « la République » de Platon dans laquelle la conversion de l'homme à l'esprit et la réforme révolutionnaire de l'Etat font un seul et même programme de pensée et d'action. Et, pour reprendre le parallèle développé dans la première partie (1) du présent essai, Nietzsche lui aussi était possédé par l'« érôs » de la politique. Sa « volonté de puissance » n'atteint sa plus rougeoyante intensité que lorsque, politique, elle s'exerce de l'homme sur l'homme. Et le surhomme tel que le prophétise Zarathoustra ne peut porter la condition humaine au-delà de ses propres limites qu'en étant aussi conducteur de peuples et faiseur d'histoire.

Que la philosophie soit politique et qu'il y ait une politique philosophique, ces deux maximes, qui font deux propositions convertibles appartiendraient aussi

bien à Platon et à Nietzsche.

Comment ne pas faire mémoire du grand texte provocateur, au V<sup>e</sup> livre de « la République » (473 c, d) ? « Il n'y aura pas de trêve aux maux dont souffrent les Etats et aussi bien aux misères du genre humain à moins que les philosophes ne deviennent rois dans les Etats ou que ceux qu'on nomme rois et princes ne deviennent philosophes en toute authenticité et rigueur. Car à tout autre régime que celui des philosophes--rois ou des rois-philosophes, il est impossible d'assurer le bonheur tant de la vie privée que de la vie publique ». En d'autres termes, un philosophe qui ne serait pas apte à gouverner un Etat ne serait pas un véritable philosophe et un homme d'Etat qui n'aurait pas vocation de philosophe ne serait pas un véritable homme d'Etat.

Un tel paradoxe ne pourra provoquer tant dans le monde de Platon que dans les quelque vingt-cinq siècles écoulés depuis son énoncé, et c'est l'auteur de La République qui le dit lui-même avec un merveilleux humour, qu'un formidable éclat de rire « comme serait le rire d'une vague sur la mer qui éclate et s'écroule ». Quelle dérision idéaliste que d'espérer voir un jour réunis dans une même tête, selon les mots même de Platon « pouvoir politique et philosophie » ? Car rien ne paraît mieux établi dans l'histoire concrète des hommes ou pour mieux dire dans les mentalités communes que la séparation de

la philosophie et de la politique. Familier des idées et amant de la contemplation, le philosophe ne pourrait que la trahir ou la pervertir en aventurant sa philosophie dans les combats douteux et malsains de la politique. Et l'homme d'Etat ne gouverne avec efficacité qu'en tenant à bonne distance, car elles sont bien de nulle part, les utopies philosophiques d'une société parfaite mais incapable de fonctionner. Tels sont les lieux communs sans cesse ressassés que la sagesse dite des nations oppose siècle après siècle à l'irritant paradoxe platonicien.

Et pourtant c'est l'ambition platonicienne, dans toute sa démesure, que reprend Nietzsche puisqu'il attend d'une politique à venir, somptueusement dominatrice, l'expérience enfin décisive d'une pensée qui n'est encore chez lui qu'à l'état de pressentiment et de désir. Le futur que prophétise Nietzsche est semblable à l'idéal dont le Platon de « la République » est le visionnaire. La politique et la philosophie y sont enfin une seule et même chose. Et la similitude est frappante et stimulante entre le philosophe-roi de Platon et cette « caste dominante » annoncée par Nietzsche (notamment « Par delà le bien et le mal » § 257) et à laquelle il promet la maîtrise de la terre dans la mesure où d'une manière jusqu'à elle inouïe, elle aura « élevé en dignité le type humain ».

« Une grande politique », l'expression est de Nietzsche, mais elle vaut également pour Platon, telle doit être l'épreuve pour l'un comme pour l'autre d'une grande philosophie. On a vu dans la première partie de cet essai combien les deux philosophies étaient contraires l'une à l'autre, puisque Nietzsche n'a jamais vu dans le platonisme qu'un nihilisme poétiquement travesti et cette polémique dévastatrice des idées et des valeurs de toute une culture vaut aussi contre le christianisme « ce platonisme à l'usage du peuple » ; et on avait essayé de montrer pourquoi un platonisme réinventé, et comme revitalisé par la puissante agressivité nietzschéenne, ne serait pas incapable de « déconstruire », comme on dit aujourd'hui, le fulgurant discours nietzschéen et de redécouvrir dans la transcendance du Bien, frénétiquement refusée par Nietzsche, le principe d'une philosophie à la fois puissamment critique et métaphysiquement créatrice. Il est donc inévitable que les deux « grandes politiques » soient en situation d'antagonisme l'une par rapport à l'autre puisqu'elles sont la face pratique de deux philosophies incompatibles et qui ne peuvent s'affirmer que par dénonciation réciproque. Et il est au surplus prévisible que du choc entre deux politiques on pourrait tirer des conclusions, touchant l'une et l'autre des deux philosophies. La politique nietzschéenne ne peut être que bouleversante et fascinante comme la pensée dont elle est l'expression la plus délibérément scandaleuse. Et cette fois encore, on va essayer d'exorciser, dans la fidélité à l'esprit de Platon, les dangereux prestiges d'une grande pensée dont la virulence atteint à son comble lorsqu'elle devient une grande politique.

## DANS PLATON UN ANTI-SOCRATE NIETZSCHEEN

Alain, qui n'aimait pas Nietzsche, soutenait que Pla-

ton dans son « Gorgias » en inventant le personnage de Calliclès, fougueux contestataire de Socrate, avait avec plus de deux millénaires d'avance fait surgir tous les thèmes nietzschéens dans leur audace la plus crue. La question posée dans le dialogue, et qui est de savoir s'il vaut mieux subir l'injustice que la commettre se situe à la jonction du philosophique et du politique ; la réponse de Socrate et donc de Platon : ne jamais faire le mal, choisir plutôt de le subir, est de celles qui, supposant un absolu de la conscience morale, devaient susciter la fureur de Nietzsche et dans le « Gorgias », elle provoque l'empoiement de Calliclès, dont les raisons et le style évoquent irrésistiblement Nietzsche. Rencontre qui n'est pas de hasard et qui ferait douter de la modernité de la pensée nietzschéenne.

Que l'homme ne vive pleinement que dans la violence de son désir le plus profond, la thèse devait être nietzschéenne et Platon la met avant l'heure dans la bouche de son Calliclès. « Si l'homme sans désirs était heureux, il faudrait dire heureux les pierres et les morts ». Qui ne reconnaîtrait dans ce trait la griffe du meilleur Nietzsche révélé dans la vivacité provocante de la forme comme du fond ? Or, c'est Platon qui fait proférer à son Calliclès la dure et étincelante maxime dans la polémique qui l'oppose à Socrate. Et il est significatif que, dessinant la figure d'un contestataire de son maître, Platon ait du même coup inventé un assez prodigieux crayon de Nietzsche, qui de son côté devait se complaire dans le personnage de l'anti-Socrate.

Calliclès est la figure même de la subversion, lui que ne sauraient intimider les légalités et les légitimités dont il a percé les secrets, car le droit n'est jamais que d'un habillage qui à la fois dissimule et rend efficaces les relations de force, surtout si cette force est celle de la conjuration enfin victorieuse des faibles contre les forts. Qu'une société ne puisse être juste que par référence à une idée universelle de justice, principe fondateur de ce qu'on peut commencer à appeler une politique platonicienne et c'est ce principe que, comme le fera plus tard Nietzsche, Calliclès s'efforce de déraciner. On a vu que le dessein le plus constant et le plus profond de la subversion nietzschéenne était de faire éclater la notion d'une vérité morale universelle imposant son autorité à tous les hommes indépendamment des situations et des physiologies. Universalité de la justice, revendication d'égalité entre les hommes seront pour Nietzsche le propre de ce qu'il appellera la morale des esclaves qui ont inventé ces sortes de valeurs pour enfin l'emporter en lui donnant mauvaise conscience sur une aristocratie appelée à exercer sa puissance à la tête des multitudes humaines, ces masses qui ne sont en fin de compte que troupeaux voués à être dominés et manipulés par une élite d'hommes supérieurs, lesquels ne peuvent être vaincus que s'ils se dévirilisent en s'abandonnant à l'idéologie adverse. La cité égalitaire du droit et de la loi, et l'héritage conjugué de la raison hellénique et du sentiment chrétien n'a pas peu contribué à la promouvoir dans l'histoire des hommes, Nietzsche la considérera comme la revanche longuement et sournoisement médi-

tée des esclaves-nés, contre les maîtres-nés, « la vengeance sublime » des faibles contre les forts qui ont eu finalement raison de la force en la faisant douter de son droit, qui est pourtant l'authentique droit de nature.

« *Modelés à façon, les meilleurs et les plus forts d'entre nous, pris en mains dès l'enfance sont, tels des lions, réduits en servitude par nos incantations et nos sortilèges, apprenant de nous que le devoir est l'égalité, que c'est cela qui est beau et qui est juste ! Mais que vienne à paraître, j'imagine, un homme ayant le naturel qu'il faut, voilà par lui tout cela secoué, mis en pièces : il s'échappe, il foule aux pieds nos formules, nos sorcelleries, nos incantations et ces lois qui toutes sans exception, sont contraires à la nature ; notre esclave s'est insurgé et s'est révélé maître. C'est à cet instant que respalendit la justice selon la nature...* » (Gorgias 483 à 484 c. Pléiade, traduction Robin I, p. 427).

Toutes les prémisses philosophiques de la politique nietzschéenne sont contenues dans ce texte. Bien plus, et au-delà même de Nietzsche, ce sont les formes les plus acérées de la contestation contemporaine contre l'« établissement », l'ordre social, l'Etat en tant que force de répression qui se trouvent préfigurées par cette page de feu. Tout y est : dénonciation de l'idéologie dominante, génératrice de conformisme moral et intellectuel et qui met les individus devenus interchangeables en état d'aliénation, c'est-à-dire, pour parler clair, d'esclavage ; mise en question d'une sacralisation équivoque faite de sortilèges, d'incantations, de sorcellerie par laquelle les pouvoirs établis empruntent à quelque mystère de religion ou de morale le surcroît imaginaire de puissance qui leur est indispensable pour maintenir les peuples dans l'obéissance à force de crainte révérentielle ; apologie d'une liberté sauvage qui se conquiert elle-même en brisant d'un coup le carcan des censures et des interdictions dans la souveraine indépendance du désir.

La passion de l'emporter qui est le propre de Calliclès mais aussi de Thrasymaque son doublet du 1<sup>er</sup> livre de « la République » est en première analyse l'analogue de cette volonté de puissance dont Nietzsche fera la caractéristique de l'homme supérieur. La politique nietzschéenne est aristocratique. Les individus plus précieux que la masse, telle est sa maxime majeure sans cesse reprise. L'être universel est injustifiable a répété inlassablement le plus antifinaliste des penseurs, et cependant, parce que nul n'échappe à la catégorie du sens, présente en toute pensée, Nietzsche a cherché dans l'apparition d'un type supérieur, qu'il appelle le surhomme la seule justification possible de l'existence humaine. Car seuls des hommes supérieurs maîtrisant la masse peuvent créer une civilisation supérieure. Cet aristocrate, en dehors duquel il ne saurait y avoir de grande politique, Nietzsche le décrira comme, contradictoirement, doué du goût le plus délicat, surabondant de mépris pour toutes les vulgarités et frénétiquement possédé des instincts les plus violents. « *La caste aristocratique a toujours été à l'origine la caste des barbares* » (Par delà le bien et le mal § 257). Et cette barbarie originelle, même sublimée est toujours présente chez l'homme véritablement supérieur, immanquablement déchiré entre les extrêmes ; à prétendre extirper radicalement cet enracinement en barbarie, comme y pousseraient les ascétismes dits de sagesse ou de sainteté, on ruinerait complètement le type humain supérieur qui ne peut être que « la synthèse

#### Friedrich Nietzsche par Olde

Or le Calliclès du « Gorgias » tient exactement sur ce point le langage que parlera Nietzsche, au point que la page éclatante du grand discours de Calliclès contre Socrate, et dont on a donné plus haut un bref et virulent échantillon, ne peut pas ne pas apparaître au lecteur d'aujourd'hui, ordre temporel inversé, autrement que comme un pastiche étonnamment réussi de Nietzsche au point qu'il en devient indiscernable du modèle à venir. A la justice égalitaire et légaliste de Socrate, Calliclès oppose une conception faut-il dire révolutionnaire ou réactionnaire de la justice, qui se réfère non plus à quelque alibi idéaliste mais au cynisme de la nature et à la dureté impitoyable du réel. Justice que déforme et tente de contredire la justice artificielle et menteuse de la loi, obstinée à réduire les meilleurs au niveau du troupeau. Il faut citer ici intégralement au moins le plus haut sommet de ce texte plus nietzschéen qu'il n'est permis.

de l'inhumain et du surhumain ». Le Calliclès du Gorgias qui donne dans le grand style en même temps que dans la férocité peut donc passer aisément pour un héros selon le cœur de Nietzsche. Et lui qui aspire à la domination sans contrainte sur les autres ne dessine-t-il pas d'avance la figure de ce « *philosophe nouveau* » attendue par Nietzsche et « *en relations avec une classe de maîtres dont il représentera la forme la plus spiritualisée* » (« Volonté de puissance II, IV § 485 ). Si Calliclès a de la haine pour la philosophie, qu'il ne supporte que comme exercice d'adolescent captivé par les jeux du langage, c'est que Socrate, marginal éternel, incapable de se faire dans la cité une place honorée et honorable, plus familier de l'« Idée » qu'habile à se défendre et à entreprendre, est le type même du philosophe jouant sa vie sur la philosophie et la perdant à coup sûr. Et n'est-ce pas au total l'anti-philosophie de Calliclès qui depuis Nietzsche est devenue aujourd'hui pour beaucoup la seule pensée qui vaille ?

### PORTEE ET LIMITES D'UNE REFUTATION

Puisque Platon oppose à la pensée politique de Calliclès ou de Thrasymaque un refus argumenté, est-il possible de dire que le débat politique entre Platon et Nietzsche se trouve déjà noué et dénoué explicitement dans l'œuvre même de Platon ? Et, d'un mot, que Nietzsche et la réfutation de Nietzsche sont prophétiquement inscrits en toutes lettres dans le « Gorgias » ou « la République ».

La réfutation des thèses de Calliclès se poursuit en deux temps. Soutenue d'abord par une critique du désir. S'il n'y a de bonheur que par l'exaspération et la satisfaction des désirs, parmi lesquels l'un des plus impérieux est le désir de l'emporter sur autrui, il suffira de remarquer que l'insatiabilité est la loi de tout désir pour conclure que l'homme qui met toute son humanité dans le désir se trompe fondamentalement, puisque condamné à désirer toujours plus qu'il n'a, il est voué à une insatisfaction éternelle. Ceux des modernes qui avec Freud et Lacan découvrent dans la frustration et le manque la fatale vérité du désir devraient être les derniers à reprocher à cette mise en question du désir son apparence d'édifiante banalité. Deuxième aspect de la réfutation de Calliclès, l'autorité à conquérir sur autrui est un marché de dupes si son triomphe est payé d'une dissolution de l'autorité que l'homme est appelé à exercer sur lui-même. Car comment cultiver la démesure des passions, et notamment la passion du pouvoir sans faire prédominer au-dedans de soi la part désirante et inférieure de l'être, qui alors prend le commandement, et réduire en esclavage la partie supérieure, esprit ou raison, faite pour commander ? L'esclave qui se révolte pour devenir maître n'atteint son but qu'en se rendant dérisoirement esclave de lui-même. Le nietzschéen à venir ne pourrait donc parler de volonté de puissance là où se trouvent tranchées les racines ou empoisonnées les sources de la puissance authentique, qui est de soi sur soi.

Une telle réfutation apparaîtra à un nietzschéen moderne à la fois trop courte et trop longue, comme un

tir mal réglé, ne prouvant pas assez ou prouvant trop. Pas assez, car le Calliclès ou le Thrasymaque de Platon sont présentés très insidieusement comme mus par un furieux appétit de jouissance. Ils professent une philosophie plate selon laquelle le réel n'est que dans la sensation et la valeur que dans le plaisir. Il n'est alors que trop facile de démontrer qu'une vie dissolue entraîne la dissolution de la personnalité et qu'une existence humaine sans normes se résout en cauchemar inconsistant. Or la passion qui anime le surhomme de Nietzsche, « *philosophe nouveau* », appelé à la maîtrise de la terre ne saurait se confondre avec un vulgaire égoïsme ou l'un de ces bas désirs que Platon situe au niveau du ventre. L'orgueil d'être maître, la joie exaltante de faire fléchir la volonté adverse n'ont rien de commun avec la satisfaction d'un banal besoin physiologique ou la recherche mondaine du plaisir dans ce que le poète spiritualiste appellera « la fête servile » ; s'il entre en des sentiments de cette plus rare sorte une surabondance irrationnelle de vitalité, c'est, pour parler comme Platon, à la hauteur de la poitrine et du « thumos », du cœur et du courage qu'il convient de les hausser. En somme, la réfutation platonicienne ôte à la violence de Calliclès tout ce qu'elle respire de noblesse, et elle méconnaît complètement ce qu'il peut entrer de grandeur dans une folle et vaste ambition politique car on ne saurait assimiler la passion de César qui préfère être le premier dans une bourgade obscure que le second dans Rome à l'envie de se gratter quand on a la gale, comparaison dont use Socrate et bien désobligeante pour un héros nietzschéen. Et c'est dans la mesure où Calliclès serait déjà un crayon de Nietzsche qu'il ne pourrait pas être vraiment atteint par la polémique trop bien-pensante de Socrate.

Corollairement, dénier à Calliclès la maîtrise de soi dans la sérénité et lui prédire une vie de dissipation sans consistance c'est mettre la flèche à côté de la cible, peut-être déjà en ce qui concerne Calliclès, réduit à une caricature de lui-même, et certainement en ce qui concerne l'homme supérieur selon Nietzsche. L'idéal d'un être unifié, en accord avec lui-même, respectueux des limites établies, est récusé par Nietzsche qui ne veut voir dans cette sagesse exsangue qu'une débilité penchant vers l'uniformité de la matière et de la mort. Le héros nietzschéen, capable aussi bien de cruauté débridée que de générosité inouïe, est riche de ses propres contradictions qui font de sa vie intérieure un orage continué, et s'il est sans pitié pour les autres, il pratique envers lui-même la plus assidue dureté, étant à la fois pour lui-même l'enclume et le marteau dans une forge de titan. Quoi de plus éloigné de l'impudence à jouir et de l'abandon à la pente que cette passion d'un demi-dieu qui se crée par la souffrance ?

Ainsi, Calliclès, tel qu'en lui-même le change la pensée nietzschéenne, échappe à la trop courte réfutation du Socrate platonicien. Cette même réfutation ne devient irrésistiblement convaincante qu'à partir du moment où elle fait appel à l'arme absolue d'une métaphysique religieuse. Mais alors, disait-on, elle risque de trop prouver. C'est en effet au nom d'une mystique de l'âme que Cal-

liclès, et par surcroît le modèle héroïque célébré par Nietzsche, seront valablement réfutés. Le désir d'avoir, de posséder toujours plus, ou même d'être plus dans la vaine gloire de l'importance politique et de l'enflure passionnelle sont à chaque fois un même mal qui enlaidit l'âme ou plus proprement le péché qui cause la perte de l'homme en ce monde d'abord et aussi dans l'autre puisque comme il est conté ou révélé à la fin du « Gorgias » les juges d'enfer font comparaître les âmes nues, dévêtues des apparences corporelles et mondaines, et dès lors les sentences de jugement dernier sont d'une justice parfaite et donc sans appel puisqu'elles sont aussi celles que la conscience pécheresse a prononcées en même temps contre elle-même une fois libérée de toutes possibilités d'auto-illusion. On comprend que Nietzsche ait pu se persuader que toute la mystique chrétienne était déjà dans Platon ; car c'est par le christianisme à venir que Calliclès se trouve cette fois valablement réfuté. La poursuite du plaisir charnel et la passion du pouvoir, la « libido sentiendi » et la « libido dominandi » relèvent d'une même convoitise fondamentale dont, pour son salut, l'homme doit être purifié. La parole souveraine à la fois contre Calliclès et le maître de la terre selon Nietzsche est alors évangélique : « *Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ?* ».

La force imparable de cette réfutation fait du même coup sa faiblesse. Car Socrate ne l'emporte sur Calliclès que par recours à une métaphysique de l'intériorité et à une ontologie de l'éternel que devait confirmer le judéo-christianisme. Ce ne sont plus alors les politiques mais les philosophies qui entrent en collision. Socrate fait observer à Calliclès que son propos de subversion qui prétend se réclamer de la seule nature est en contradiction avec l'ordre qui règne dans le monde et qui ne peut avoir pour fondement que ce principe ordonnateur de l'autre côté des choses devant lequel les âmes sont nues, pour reprendre l'intuition inspirée par une grâce préchrétienne et qui a traversé les siècles. Mais il suffira à Nietzsche de faire exploser l'univers finalisé des grecs ou des chrétiens et de lui substituer un monde qui est à lui-même son principe et dans lequel jaillit une effervescence vitale insensée, pour arracher aux foudres métaphysiques de Platon un Calliclès qui pourra alors ravir le dernier mot à Socrate et proclamer qu'en triomphant des sagesse spiritualistes par la poétique et la politique de l'héroïsme, il a lui aussi, lui d'abord, l'univers avec lui, un univers d'innocence et de cruauté, dont nul n'est responsable et qui ne justifiant rien peut tout justifier, les bas délires comme les plus folles sublimités.

La réfutation socratique de Calliclès aboutit donc à un face-à-face antagoniste de Platon et de Nietzsche qui nous est maintenant familier et on serait tenté de conclure à une opération nulle si de ce débat ne se dégageaient deux conceptions de l'homme qui s'affrontent encore aujourd'hui et qui sont l'une comme l'autre de grande conséquence dans l'ordre politique.

Platon a découvert que la spécificité et la dignité humaines tenaient tout entières dans cette relation que

chaque homme entretient avec lui-même et dont il est à la fois le principe et le terme. Dès lors, le rapport à autrui et au monde, comparé à cette essentielle relation devient second sans être secondaire. Non pas que chaque homme soit enfermé dans une intimité close, car, en doctrine platonicienne, l'homme ne pouvant juger de soi et de toutes choses que par référence à des normes et des valeurs, nommées Idées, et en fin de compte à cette norme des normes et à cette valeur des valeurs qu'est l'Idée du Bien, sa relation à soi ne va jamais sans une référence à une transcendance qui met le devoir-être au-dessus et en mesure ultime de la positivité naturelle ou sociale, comme le normant est au-dessus du normé dont il est la règle. D'où une nécessaire conséquence dans l'ordre de la pensée politique : la politique telle qu'elle se pratique n'a pas en elle-même sa propre mesure, et c'est la communauté idéale, telle qu'elle doit être, et par exemple la République des philosophes-rois, qui est le modèle de justice que doit imiter pour être humainement habitable et raisonnablement avouable, toute communauté humaine. Son congé est ainsi donné à tout prétendu réalisme politique ; et pour quiconque a appris de Platon ou plus tard de l'Évangile que l'exigence de justice ne dépend pas de contingences temporelles et culturelles, mais qu'elle a ses racines dans le ciel, il n'y aura pas de plus authentique réalisme politique qu'une politique de l'Idée.

C'est d'une autre conception de l'homme que se réclame Calliclès et Nietzsche, et, entre l'un et l'autre, il ne faut pas oublier le relais de la célèbre parabole hégélienne : le rapport maître-esclave cette fois est essentiellement un rapport extérieur d'homme à homme et non pas un rapport du meilleur et du plus lumineux sur la part basse et nocturne de son être d'où il suivrait que le suprême esclavage est dans la défaite de soi par soi et la prédominance en soi du pire. A cette morale de l'intériorité, on opposera maintenant que le rapport maître-esclave n'est que de situation et qu'un homme est tout entier maître ou tout entier esclave selon qu'il est, dans la société, dominant ou dominé. C'est la peur du maître qui du dehors tient l'esclave en sagesse. Comme le signifie au deuxième livre de la « République » la fable de l'anneau de Gygès dont Platon s'oblige à dévisager l'immoraliste morale. Possédant par le moyen de l'anneau qui rend invisible le pouvoir d'échapper à toute sanction et de se rendre ainsi maître de tous les maîtres, l'honnête berger lydien fait une irrésistible carrière politique, tue le roi, épouse la reine et devient le plus furieux et le plus glorieux des tyrans. Ainsi Platon, dans sa libéralité veut que le diable ne manque ni d'art ni d'esprit et il offre à l'implacable adversaire les verges d'airain dont Nietzsche fouettera Socrate : qui en effet à moins d'être paralysé par une honteuse timidité renverrait à l'abîme d'où il est sorti l'anneau qui permet d'accéder à la suprême puissance ? et surtout s'il sait que l'homme n'accède à un type humain supérieur que par un surcroît de pouvoir sur les autres hommes ? La politique a alors la simplicité d'un mythe tragique. Qui est maître doit s'efforcer de rester maître en écartant la nauséabonde tentation égalitaire de l'idéalisme platonicien et chré-

rien ; qui est esclave est condamné à une existence honteuse et crépusculaire à moins que comme Calliclès il ne se révolte contre tous les interdits et devienne à son tour le maître de son maître en se prouvant à lui-même qu'il est digne de ce sommet puisqu'il y devient maître d'une plus haute maîtrise.

Politique de l'Idée ou politique de la Puissance. Elles peuvent être mêlées l'une à l'autre dans les combats douteux de l'histoire et dans les idéologies des partis, des classes ou des nations. Mais là est la ligne de partage entre les esprits et parmi tant de choix falsifiés d'inconscience ou de fatalité la seule alternative qui vaille. Primauté à l'Idée ou primauté à la Puissance. Et il se pourrait qu'à partir de l'Idée on trouve les sources cachées de la vraie puissance. Alors que si on joue le jeu de la seule puissance on manque irrémédiablement l'Idée.

### « CONTRE NOUS DE LA TYRANNIE... »

La politique a ses maladies, et peut-être un mal qui lui est propre comme sa plus proche tentation. Dans l'ordre politique plus encore que partout ailleurs, le mal est plus directement et plus aisément identifiable que le bien. Et nous devons à notre repérage du mal et à notre combat contre le mal, qui s'appelle ici injustice et oppression, tout ce que nous pouvons connaître et pressentir du bien. Nous pouvons alors comprendre en quel sens — thèse platonicienne majeure — il y a une primauté de l'Idée de bien, puisque sans cette Idée du bien qui participe à l'intériorité de l'âme, nous ne pourrions savoir qu'il y a un mal et même le nommer. Mais sans le défi et l'agression du mal qui la réveillent en fanfare l'Idée du bien pourrait rester ensevelie dans nos consciences endormies.

Les maux, politiques ou non, sont innombrables et comportent des degrés divers de malice. Mais il peut y avoir une certaine extrémité du mal, telle qu'en son ordre on ne saurait en rencontrer et en concevoir de plus grande. Et depuis, « la République », et notamment les livres VIII et IX, il n'est plus permis d'ignorer que l'ultime mal en politique, la dernière limite de la dégénérescence et de la régression de l'Etat, s'appelle la tyrannie. Platon a découvert la réalité de l'âme, vérité d'or, mais aussi cette vérité de fer, à savoir que la tyrannie, toujours possible et menaçante au terme d'une dialectique de chute est pour l'âme comme pour les Etats le plus grand des malheurs et la plus sombre des déchéances. Vérités inentamables au temps qui passe et que sont en train de découvrir ceux qu'on appelle « les nouveaux philosophes », la nouveauté n'étant jamais aussi éblouissante que lorsqu'elle réitère la plus vénérable tradition, et, ce qui ajoute à son charme, lorsqu'on fait puérilement balbutier une vérité de toujours pour donner l'illusion qu'elle est née de ce matin.

« L'enfance d'un chef », titre bien connu d'une nouvelle de Sartre. Le Calliclès de Platon ou l'oraison et la veillée d'armes de l'apprenti-tyran qui a déjà vendu son âme à son destin. Rien en Calliclès d'un mannequin

fabriqué et d'un faire-valoir. Platon l'a comblé de tous les dons, l'a favorisé d'une éloquence somptueusement autoritaire, et il l'a représenté sortant de sa jeunesse avec tant d'avidité et d'élan qu'il est certain que dans la carrière qui s'ouvre devant lui le héros sauvage brisera tous les obstacles et ne s'arrêtera pas avant d'être parvenu au sommet et d'avoir confondu sa volonté de puissance avec l'Etat.

Le pouvoir absolu entre les mains d'un homme d'absolu démesure, définition platonicienne de la tyrannie et qui pourrait bien désigner une essence puisque telle que Platon l'a décrite en a déterminé la notion et éclairé la genèse, elle est reconnaissable et identifiable de siècle en siècle.

La tyrannie selon Platon met parallèlement l'Etat tyrannique et l'âme du tyran dans la plus piteuse extrémité dont l'un et l'autre sont susceptibles. Dans une tyrannie, le tyran ne peut régner que par la terreur et tous sont esclaves, mais le plus esclave de tous les esclaves est encore le tyran lui-même puisqu'il est rendu esclave du pire qui est en lui et esclave de lui-même qui est le pire des hommes. L'une des régressions capitales du XX<sup>e</sup> siècle a été, comme l'a montré récemment dans cette revue notre ami Dominique Kergall, la surabondance des tyrannies. Un marxiste ne peut trouver dans le marxisme qui manque d'une théorie de l'Etat, de quoi expliquer Staline alors que le peut cette « République » où il entre plus de savoir humain que dans « le Capital ». Et le dissident d'aujourd'hui qui se dresse contre le tyran moderne spontanément, pour le défier, réinvente le langage, la philosophie politique et jusqu'à l'humour de Platon, tel Paul Goma écrivant à Nicolas Ceaucescu, maître tyrannique de l'Etat roumain : « il n'y a dans ce pays que votre Excellence et moi qui n'ayons pas peur de la Sécurité ( c'est-à-dire de la police d'Etat ) » Platon aurait seulement plutôt dit, avec une vaillance égale et une rigueur plus impitoyable dans l'analyse, que le tyran croit avoir exorcisé sa peur à force de vigilance policière mais que cet effet d'imagination n'empêche pas qu'il soit terrorisé et obsédé au dedans par la peur des oppositions et des contradictions auxquelles il est interdit d'exister et dont on dirait en langage moderne qu'elle est l'obsession fantasmatique du tyran antique comme du dictateur moderne. L'Etat tyrannique est l'Etat du mensonge et de l'illusion puisque le tyran impose à tous une inversion des valeurs qui travestit le mal en bien mais aussi l'Etat de la peur où la peur de chacun multipliée par la peur de tous va à l'infini, faisant de la terreur le lien même de la communauté ; et il se pourrait qu'il n'y en ait pas de plus difficile à rompre.

A comparer les textes platoniciens et nietzschéens, il apparaît que ce tyran et cette tyrannie, que l'auteur de « la République » précipite dans le dernier cercle de son enfer, sont au contraire haussés au pinacle par le philosophe de « la volonté de puissance ». Car c'est du côté de ces hommes d'aventure et de risque que Platon a tenté de disqualifier à jamais par l'infamante étiquette que se trouverait l'avenir de l'homme. En maints passages,

Nietzsche a évoqué la figure de « celui qui sait commander, celui dont la nature a fait un « maître »... qui arrive comme la destinée, sans cause, sans raison, sans égard, sans prétexte... avec la rapidité de l'éclair, trop terribles, trop soudains, trop convainquants, trop « autres » pour être même un objet de haine... » ainsi surgissent les Calliclès et les Thrasymaque dans les dialogues de Platon et on ne sait pas, d'abord, ni d'où ils viennent ni où ils vont. « ...Artistes les plus involontaires et les plus inconscients qui soient, poursuit Nietzsche, ... ils ne savent pas, ces organisateurs de naissance ce que c'est que la faute, la responsabilité, la déférence : en eux règne cet effrayant égoïsme de l'artiste au regard d'airain et qui se sait justifié d'avance dans son œuvre, en toute éternité... » (« Généalogie de la morale » § 17 ). Tels sont selon Nietzsche les prédestinés à une tyrannie qui est une tyrannie d'artistes, auxquels l'humanité a du dans le passé ses plus hauts moments. Nietzsche évoque pour se consoler en imagination de la médiocrité contemporain, et avec la complaisance d'un grand amateur d'art, les Césars marmoréens qui firent la Rome impériale, les princes italiens de la Renaissance, inventeurs de tout un art de vivre, et qui n'étaient si machiavéliens en politique que par un suprême raffinement du goût ; ou enfin ce Napoléon, objet de sa constante admiration, dans lequel il a vu selon la formule déjà citée un exemplaire « synthèse de l'inhumain et du surhumain », qui a fait rentrer sous terre le monstre révolutionnaire, fruit pourri de la décadence chrétienne, pour faire revivre, plus insolentes que jadis dans leur insolite résurgence, les puissantes vertus du paganisme romain. Et Nietzsche compte sur l'apparition de tels hommes dans le futur pour « mettre fin à cet effroyable domination de l'absurde et du hasard qui a jusqu'à présent porté le nom d'histoire » ( Par delà le bien et le mal § 203 ).

Nietzsche a annoncé « une succession de siècles belliqueux sans précédents » (« Gai savoir » § 362 ) et la guerre parce qu'elle ne va pas sans la subversion de toutes les normes, crée un climat favorable pour l'avènement de tyrans selon le cœur de Nietzsche. Mais cet événement n'est pas assuré et le plus grand risque pour l'avenir de l'homme serait que ces sortes de surhommes viennent à manquer ou dégénèrent. Aussi Nietzsche compte-t-il sur de grandes entreprises collectives de discipline et de sélection pour que les meilleurs puissent enfin se dégager de la masse et lui imposer leur loi et leurs valeurs. Pour Nietzsche comme pour Platon, et ils pourraient paraître l'un et l'autre superbement élitistes, seule la plus sévère et la plus étudiée des éducations, avec impitoyable rejet des tièdes et des timides, pourra au terme donner la stature qui convient à ceux que Platon appelait les gardiens de l'Etat comme à ceux en lesquels Nietzsche voit les futurs maîtres de la terre. Education puisque dans les deux cas il ne s'agit pas seulement d'apprendre les techniques du commandement et les mœurs de l'autorité, mais surtout et premièrement d'acquérir ou de conquérir des vertus ou des puissances qui sont de l'ordre de l'esprit, capables de faire naître un autre homme dans l'homme, et qui ne sera digne de commander à autrui qu'à partir d'une vision de l'univers et d'une conception du monde qui justifieront

rationnellement selon Platon ou conforteront esthétiquement selon Nietzsche une rare excellence. Mais l'identité du genre commun, l'éducation, ne fait que mieux ressortir la contradiction des différences spécifiques. Chefs ici et là parce que philosophes, mais philosophes de deux philosophies dont il fallait dire et redire, car là est le centre et le nœud, que l'une ne peut s'affirmer qu'en poursuivant la mort de l'autre.

Regardons encore une fois les grandes ombres démesurées se profiler sur les horizons de l'apocalypse nietzschéenne, « cette sorte nouvelle de philosophes et de chefs, dont l'image fera pâlir et se recroqueviller tout ce que la terre a jamais vu d'esprits secrets, redoutables et bienveillants » ( Par delà le bien et le mal § 203 ) ou encore « cette race de futurs maîtres de la terre, aristocratie nouvelle inouïe qui se donnera une législation très rigoureuse et dans laquelle des philosophes despotiques et des tyrans artistes imposeront leur volonté pour des milliers d'années ». Vol. de Puis. II, IV § 308 ) Platonisme exactement inversé. Ces « philosophes despotiques » et ces « tyrans artistes » ne veulent rien savoir d'une loi éternelle du juste et de l'injuste qui imposerait une limite à leur passion qu'ils appellent vertu créatrice. Si leur justice est tenue pour suprême injustice dans les multitudes d'humiliés et d'offensés qu'ils humiliaient et offensent par leur existence même, ils en tireraient plutôt orgueil et gloire. Que des prédicateurs d'église ou de carrefour ne viennent pas leur prêcher le respect de l'homme dans l'homme, ce n'est pas avec cette méprisable digue de papier qu'on arrêtera le déferlement d'un Océan qui ne reconnaît plus la mesure d'aucune rive, car rien ni personne n'empêchera cette « race d'hommes supérieurs par la volonté, le savoir, la richesse, l'influence de faire de l'Europe démocratique leur instrument le plus docile et le plus souple, de prendre en main les destinées de la terre et de travailler en « artistes » cette matière : « l'homme ». ( Vol. de Puis. II, IV, § 308 ). En somme, des dieux traitant en objet manipulables au plaisir de l'artiste les pâles et innombrables humanités, la grande politique de Nietzsche ne déguise pas pharisiennement ses intentions. Faisant entrer quelques élus dans la danse des dieux et des héros qui éblouit et terrifie l'ordinaire des mortels, elle hausse à la hauteur d'une trop limpide mythologie païenne son apologie d'un absolu de tyrannie.

Au point où nous sommes parvenus, comment empêcher de conclure au moins provisoirement que deux grandes philosophies, au fond de pure spéculation, ont dans leurs théories de la tyrannie annoncé les totalitarismes du XX<sup>e</sup> siècle, Platon pour les condamner, Nietzsche pour les exalter ? Calliclès est un jeune fasciste. L'explication dans « la République » ( VIII<sup>e</sup> livre ) de la manière dont le futur tyran use de la dégénérescence d'une démocratie pour établir d'abord sournoisement puis à visage découvert, l'absolu de son pouvoir éclaire étonnamment la genèse des dictatures modernes. Et Nietzsche à son tour n'a-t-il pas fait de son œuvre le miroir magique dans lequel apparaissent les vives images des tyrannies imminentes ? Un Mussolini, un Hitler, un Staline auraient pu se reconnaître dans ces



tyrans artistes traitant leurs peuples comme limon à modeler et à animer, matière brute pour un gigantesque dessein. Et dans les partis uniques des régimes totalitaires, il est facile de reconnaître cette aristocratie politique dont Nietzsche, dans l'ardeur de son désir, pressent la proche venue et à laquelle il attribue le double et exclusif pouvoir de penser et d'agir pour tous dans une société régénérée. Si bien que de cette grande politique dont on cherchait le secret dans Platon et dans Nietzsche, on ne retient finalement comme convaincante, c'est-à-dire politiquement réelles et trop esthétiquement réussies quelques figures saisissantes de la tyrannie exécrée d'un côté, idolâtrée de l'autre. Cette tyrannie contre laquelle s'émeuvent les armes, les idées, et les hymnes de révolutions démocratiques. « Contre nous, de la tyrannie... ».

## **AMBIGUITES NIETZSCHENNES, ENIGMES PLATONIENNES**

On n'a pas prétendu traiter véritablement du tout de la politique platonicienne. La pensée de Platon en ce domaine a certainement connu des phases diverses et il faudrait pour rendre vraiment compte de ces variations et évolutions, retenir les incidences sur elle tant de l'histoire d'Athènes, que des expériences proprement politiques de Platon qui a cherché non sans catastrophe de changer tels tyrans siciliens en princes-philosophes. A chaque dialogue, Platon remet sur le métier sa philosophie et avec elle sa politique. Il y a donc plusieurs politiques platoniciennes et il n'était pas question d'élucider ici ce pluralisme intérieur à la pensée de Platon. On s'est contenté de faire référence à un temps fort de cette pensée politique, dans le « Gorgias » et dans « la République ».

Or du « Gorgias » à « la République », l'immense espérance soulevée par la vive réfutation des Calliclès et la vision d'une cité du soleil retombe vite en interrogations et perplexités. Subir l'injustice vaut mieux que la commettre. Mais l'alternative est piégée, car elle exclut implicitement la troisième voie qui serait comme dira plus tard Pascal de faire que ce qui est juste soit fort afin d'ôter à l'injustice ses armes et ses chances. Et s'il faut attendre les juges d'enfer pour remettre les choses en place de l'autre côté du monde, n'est-ce pas abandonner ce monde-ci à la violence injuste ? « La République » développera la grande fresque d'une cité dans laquelle serait impossible le scandale du procès et de la mort de Socrate. Mais cette société reste à l'état de parole belle et de référence idéale. Le philosophe-roi n'existera jamais, alors que la tyrannie est une constante possibilité peut-être une fatalité des communautés humaines. Platon ne sait que trop bien comment une cité entre en tyrannie, mais ne dit jamais comment elle pourrait en sortir. De dégénérescence en dégénérescence, de régression en régression, elle glisse de plus en plus bas sur la pente fatale et au fond de l'entonnoir la Bête est tapie qui n'a qu'à attendre son heure. Le Socrate de Platon comme le Christ des évangiles presse l'homme de sauver son âme et ils lui indiquent la voie de la résistance au monde,

mais ne lui donnent pas les moyens de changer le monde. Ainsi, il n'y aurait pas plus de politique socratique ou platonicienne qu'il n'y a de politique chrétienne.

### **Buste de Platon**

On redoute l'échec de la politique platonicienne dès lors qu'on s'aperçoit, on l'a dit plus haut, que Platon parle d'une manière plus convaincante du tyran et de son antiphilosophie que du philosophe-roi. Mais on ne pouvait conter cette vaste et somptueuse mythologie qu'est la pensée politique de Nietzsche sans annoncer du même coup la faillite de « la grande politique », sans se convaincre qu'étaient inévitables le crépuscule des dieux et l'écroulement du Walhala. La grande politique nietzschéenne est tragique. L'insoluble de la contradiction est partout, entre les maîtres et les esclaves, et plus encore dans la conscience des maîtres où l'arc tendu à l'extrême est appelé à se rompre en un ultime délire, car ces notions mêmes de « philosophe despote » ou de « tyran délire », sont des contradictions qui ne peuvent être que de plus en plus insupportables et finalement suicidaires pour qui prend le risque désespéré de les vivre jusqu'au bout. Qui se sert du tragique pour exalter sa propre vie dans un ciel mythique périra par le tragique. Il suffit pour en être persuadé de lire Nietzsche comme il veut être lu.

L'expérience historique des premières décennies de ce siècle a montré ce que pouvait être, devenue réalité, l'horreur du mythe nietzschéen. On a dit, on dira que fascisme et nazisme ne furent que la caricature d'une grande pensée dont ils se réclamaient abusivement et odieusement. Le dernier cadeau qu'Hitler fit à Mussolini peu avant la fin de leurs règnes complices ne fut-il pas une édition des œuvres complètes de Nietzsche ? Et il est vrai qu'il y avait là une sorte d'insulte au génie nietzschéen. Car tout indique que s'il l'avait connu, Nietzsche eût rejeté avec dégoût le totalitarisme brun ou noir non pas à cause de l'ouragan de flammes et de sang qu'ils ont déchainé sur l'Europe, car Nietzsche n'avait guère d'objections contre les grands crimes et les vastes dévastations pourvu qu'ils soient la condition nécessaire pour l'émergence d'un homme nouveau, mais il aurait été pris d'un insurmontable dégoût devant la bassesse et la vulgarité des dictateurs modernes, il aurait senti quelque odeur de troupeau chez un Mussolini ou un Hitler qui représentent exactement le contraire d'une élévation du type humain. Nietzsche n'a-t-il pas dit que le plus grand malheur qui puisse survenir à l'humanité future serait que manquent les hommes supérieurs ou que plus tristement qu'étant apparu, ils dégénèrent. Du « despote philosophe » ou du « tyran artiste », les Mussolini, Hitler, Staline ne seraient alors en stricte doctrine nietzschéenne que des formes avortées, la dérision du surhomme à la manière dont pour parler comme Nietzsche, le singe est la dérision de l'homme.

Il reste cependant que tout s'est passé comme si Nietzsche avait aplani les chemins pour la montée des totalitarismes. Et principalement en prenant pour cible d'une polémique forcenée la tradition judéo-chrétienne et l'humanisme des droits de l'homme, dont il a montré en les enveloppant de la même haine métaphysique à quelle profondeur se situait leur parenté. De ce côté est en effet l'obstacle majeur à l'avènement de ces paganismes politiques que sont les totalitarismes ou mieux l'autre terme de l'alternative, qui, s'il était ruiné, ferait du totalitarisme le destin de l'humanité. Le totalitarisme est un mal toujours menaçant et la séduction nietzschéenne tant elle est de grand style est encore capable de désarmer les résistances au culte du chef, à l'ivresse révolutionnaire, à la proscription des attardés, des malvenus et des mal-croyants. L'œuvre de Nietzsche abonde en textes racistes (« la grande brute blonde », matière dont est fait, exquisement travaillée, délicatement sublimée le « tyran artiste »), antisémites (le peuple juif est le peuple de la haine, haine de la vie, haine de ce monde et l'agent virulent, car le christianisme est un judaïsme à peine renouvelé, de la décadence et de la corruption de l'Occident). Ces textes ont été occultés par les lectures délibérément aveugles de nos petits nietzschéens qui, avant l'heureuse réaction de quelques « nouveaux philosophes », faisaient de Nietzsche l'apôtre d'une subversion anarchiste dont il avait absolument horreur, et qui raturèrent de l'œuvre tout ce qui, trop visiblement, incline vers ce qu'il faut bien appeler pour faire court et commode l'extrême-droite. Certes Nietzsche s'en est aussi pris au racisme et à l'antisémi-

tisme, lorsqu'ils étaient vulgaires, relevaient de la trivialité politique et ne se situaient pas à un assez haut niveau de polémique philosophique. Nietzsche aussi, de plus en plus, œuvre après œuvre, détestait les Allemands et le pangermanisme. Il avait de l'Europe à venir dont la nouvelle caste des maîtres devait faire la dominatrice de la terre une certaine idée qui excluait les nationalismes. D'où, s'il est permis de tenter de répondre à une fausse question, on peut conclure que Nietzsche eût été face à l'hitlérisme et à sa basse façon d'être antisémite et raciste, nationaliste et socialiste, un dissident et un opposant. Un grand penseur est-il responsable des faux sens et des dégradations dont sa pensée engagée dans l'histoire des hommes peut être l'objet ? La question vraie ou fausse est à la mode : elle se pose pour Rousseau et la terreur jacobine, pour Marx et le Goulag. Elle ne peut pas ne pas se poser pour Nietzsche et le fascisme.

En ce qui concerne le penseur en tant qu'homme, nous avons le regard trop brouillé par les apparences corporelles et mondaines pour juger sainement et il faut attendre l'intègre sentence des juges d'enfer, pour parler comme Platon. Quant à la pensée elle-même, on ne peut conclure qu'à une ambiguïté difficile à trancher : il n'est pas de philosophie qui ne coure le risque d'être travestie et détournée à des fins séculières suspectes, et plus la pensée est haute plus le risque est grand et pressant. Dans le cas de Nietzsche, on peut se demander si la dégradation historiquement constatée ne serait pas une fatalité. Lorsqu'à force d'art on prête tant de noblesse et de style à la fureur de vire et à la passion de vaincre et de dominer, on s'expose à ne nourrir qu'un mythe dont le contenu contradictoire reste masqué tant qu'il se tient dans l'irréel de la beauté, mais que fait éclater le passage de l'idéal au réel ; alors le despotisme est sans philosophie, la tyrannie sans art et sans style. Toute sublimité comme étrangère s'enfuit. Il ne reste du rêve héroïque qu'une sorte d'enflure et d'insolence qui en est la contre-façon et qui font la férocité plus féroce sans la rendre moins prosaïque. Fatalité que Socrate avait annoncée à Calliclès qui se croyait homme de cœur et de courage.

Il ne s'ensuit pas que Platon l'ait emporté définitivement sur Nietzsche. Une opinion en train de vite courir les traiterait l'un et l'autre de « maîtres penseurs » comme dit Glucksmann qui, parce qu'ils ont dans leur tête autoritaire une idée préemptoire de l'homme, du monde et corollairement de la société parfaite qui rend enfin sensible aux yeux leur idéalisme ou leur idéologie, ne peuvent engendrer, toutes les maîtrises étant forcément complices, que des Etats liberticides et impitoyables aux dissidences. Le philosophe-roi du rêve platonicien, le tyran artiste des fantasmes nietzschéens seraient au fond un seul et même maître, castrant les énergies, étranglant les spontanités, proscrivant les différences suivant la logique de tout pouvoir d'Etat. Les prétentions délirantes, « chasser l'absurde et le hasard de l'histoire humaine », comme disait Nietzsche, construire la cité intégralement rationnelle ou chaque homme trouve sa fonction et où chaque fonction trouve son homme, comme l'entreprendra Platon dans sa « République »,

ont pour immanquable résultat l'oppression des hommes par le système, l'art du tyran nietzschéen ne se réalisant que dans une aristocratie esclavagiste, et la raison platonicienne si elle fait passer sa sagesse à l'acte et à l'histoire devenant infaillible raison d'État.

Sans aller jusqu'aux « Lois », crépuscule d'une pensée qui revenue des grandes espérances se perd dans l'autoritarisme et la minutieuse réglementation ou feint d'en jouer le jeu, « la République » paraît singulièrement vulnérable aux allégations de totalitarisme, surtout dans ses grands paradoxes, ordinairement retenus comme caractéristiques de ce qu'on appelle l'utopie platonicienne, l'abolition de la famille, la communauté des femmes et des enfants, la rigoureuse répartition des activités selon les tempéraments et les aptitudes avec au sommet le gouvernement des meilleurs, illuminés par une sagesse dont la lumière descend du ciel des Idées. Société d'où sont bannis l'irrationnel et le secret des rapports privés et privatifs, où l'appropriation individuelle d'un bien serait le commencement de la décadence et où chacun est à tous et au tout dans la parfaite transparence des relations publiques. Si une telle communauté est vraiment la cité de la raison, n'y a-t-il pas en fin de compte une « tyrannie du Logos » si bien que le tyran le plus tyrannique serait dans « la République » le philosophe-roi qui ordonne les hommes et les choses à partir de l'autorité souveraine de l'Idée de Bien. Le texte reste le même, traduit en deux langues, idéaliste, chez Platon, matérialiste, dans le communisme contemporain ; les Staline ou les Mao édifiant un ordre impérial où chacun est à sa place, au nom du marxisme-léninisme et d'une rationalité scientifique à laquelle aucune objection n'est opposable tels seraient lorsqu'ils prennent figure historique les philosophes-rois de ce siècle.

Chercher le vrai Platon dans une lecture totalitaire de la célèbre utopie littéralement interprétée, c'est méconnaître les innombrables ressources de dialectique, de poésie, et d'humour dont surabonde le génie platonicien. L'insaisissable Platon multiplie les avancées hardies et les dérobadés subtiles, cachant un potentiel de raison dans le clair obscur de ses mythes, et mettant bien du mythique dans de raides constructions d'apparence logique. Il n'est pas aisé de surprendre le secret d'une pensée qui oppose tant d'ironie aux trop sérieuses convictions et tant de certitudes sacrées aux scepticismes et aux laxismes. Si bien que en son fond la politique de Platon reste énigmatique. Mais ces sortes d'énigmes donnent beaucoup à penser.

Pour Platon et qui le lui contesterait ? nous avons, claire et distincte, l'Idée d'une société juste. Idée qui participant au Bien, est en même temps, pour parler un langage moderne, valeur et impératif catégorique. La République des fins de Kant — qui mettait si haut l'utopie platonicienne, communauté de reconnaissance de l'homme par l'homme, sans servitude, ni exploitation appartient au même univers de raison idéale. Mais tout se passe ensuite comme si cette Idée, sans laquelle nous serions incapables de dénoncer l'injustice ou l'oppres-

sion non seulement ne pouvait se réaliser que dans de décevantes et précaires approximations, mais même ne pouvait être imaginée sans se traduire par des utopies à la fois plaisantes et provocantes, telle la société où l'intégralement rationnel, en se faisant représentation sensible, aboutit à l'absurde par le triomphe de la seule raison. Telle serait œuvre d'ironie, l'utopie de « la République » bien faite tant elle est somptueusement humoristique pour appeler le rire énorme de la mer.

L'énigme de Platon tient en ceci que pour lui une politique philosophique est nécessaire, dans les deux sens logique et moral du mot. Le monde va de travers et chacun de nous devrait être le Socrate chargé de le remettre droit. Mais le héros désigné d'ailleurs est le martyr de l'entreprise. Le soupçon surgit alors que le nécessaire pourra n'être pas possible et la pensée politique platonicienne qui occupait l'extrême de l'espérance se trouve rejetée au fond du pessimisme si la tyrannie en vertu des lois regressives d'une histoire décadente est appelée à avoir le dernier mot. Le problème de la raison politique serait-il antinomique, et les deux issues : changer l'homme d'abord, et l'homme juste fera la société juste, ou bien changer premièrement la société et la société juste fera l'homme juste se révèlent finalement aussi impraticables l'une que l'autre. Il faudrait une réciprocité parfaite entre ceci et cela, l'homme de vérité et la cité de lumière se conditionnant l'un et l'autre. D'où l'utopique ou idéale République dont l'auteur feint de croire que les inévitables dissonances font une harmonie, extérieur et intérieur, privé et public, disciplines de l'État et rigueur de la justice. L'ironique beauté d'un grand art avoue et dissimule une ultime anxiété. On en revient au même et énigmatique cercle du nécessaire qui ne peut s'incarner qu'en paraissant se démentir lui-même et en suscitant des difficultés proches de l'impossible. On ne sait plus que dire et cependant tout est dit. Car cette situation dramatique pourrait être le vrai de l'homme, partagé entre l'Idée et le réel historique et mondain. L'injuste mort de Socrate, préfiguration de la mort de Jésus, inviterait à désespérer de l'histoire et du monde comme ils vont, si l'histoire et le monde étaient la seule vérité du monde et de l'histoire. Le dernier mot de la politique nietzschéenne était, dans une ambiguïté esthétique, la tragédie finale d'une apocalypse d'enfer. Mort de Dieu. Mort de l'homme. Mort du héros. La nécessité morale et métaphysique d'une Justice liée à l'Idée du Bien, et se manifestant dans les équivoques et les incertitudes du temps permet de justifier un « tu dois, donc tu peux » même si cette possibilité est toujours combattue et contredite, pourvu que l'Idée soit le sur-réel et le Bien l'absolu de Dieu. En politique aussi l'antithèse et l'antidote du tragique nietzschéen peuvent être cherchés et trouvés dans le témoignage dramatique du Socrate de Platon. Ici encore de Nietzsche à Platon, le chemin est bon.

Etienne BORNE

(1) La première partie de cet essai « De Nietzsche à Platon » a paru dans le numéro 159-160 de France Forum Nov. Déc. 1977, p. 46 à 53.

# LA FEMME ET L'AMOUR CHEZ BAUDELAIRE

par Françoise BARGUILLET

*Après avoir étudié dans un précédent article l'image vénéneuse de la femme, telle qu'elle surgit dans l'esprit de Charles Baudelaire sur un fonds de remords et de dégoût, Françoise Barguillet examine maintenant comment le poète, assoiffé de pureté et de beauté, demande à la femme un double salut, moral et esthétique. Après « la femme, maléfique incarnation et reine des péchés », c'est « la femme victorieuse et féconde en rachats » et « la femme, reine des grâces ».*

## I. L'AUBE SPIRITUELLE : LA FEMME, « REINE VICTORIEUSE ET FECONDE EN RACHATS » (1)

Dès que les rapports charnels sont exclus, toute idée de Mal disparaît de l'amour. Le Dieu du Bien n'agit pas par contact direct, mais par des « *émanations enchantées* » (Réversibilité) qui s'échappent de la femme vertueuse. Toutes ses vertus sont magnifiées par la distance ; l'admiration s'exerce mieux à n'être pas confrontée avec la réalité physique. Lorsque Madame Sabatier, ayant reconnu en Baudelaire l'auteur des poèmes anonymes,

crut bon de s'offrir à lui pour que l'apparent vœu d'union à l'idole soit exaucé, Baudelaire lui rétorque avec amertume et regrets : « *Il y a quelques jours, tu étais une divinité, ce qui est si commode, ce qui est si beau, si inviolable. Te voilà femme maintenant.* » Il entre dans le rôle de la divinité (de la vraie, de l'authentique divinité) de ne pas se prostituer à notre échelle humaine, sous peine de patiner son éblouissante dorure. (2)

Au portrait de la « *reine des péchés* », se superpose le portrait antithétique de la femme, ange de bonté, « *reine victorieuse et féconde en rachats* » : mais les deux figures de femmes s'appellent avant de s'exclure. L'une justifie le

recours à l'autre, puisque « *ce qui rend la maîtresse plus chère, c'est la débauche avec d'autres femmes* ». (p. 522) Le poète, lassé, désabusé par l'ivresse charnelle, éprouve le besoin de croire à un salut par la pureté. Cette croyance s'ancre dans la certitude et le besoin d'avoir connu et perdu une pureté première. Mais il faut qu'il soit d'abord allé jusqu'au bout du désespoir et du remords pour que ce besoin s'impose

« *Quand chez les débauchés l'aube blanche et vermeille  
Entre en société de l'Idéal rongeur,  
Des Cieux Spirituels l'inaccessible azur,  
Pour l'homme terrassé qui rêve encore et souffre,  
S'aure et s'enfonce avec l'attrance du gouffre.* »

(L'Aube Spirituelle)

La « sorcière » et « l'Ange » se succèdent comme la nuit et l'aube. Leur point commun consiste en ce que l'homme leur voue une entière obéissance : de la même façon que Baudelaire s'avouait possédé par les femmes mauvaises, il reconnaît là aussi sa soumission parfaite :

« *Tout mon être obéit à ce vivant flambeau* » (Le Flambeau Vivant)

Un second point les réunit : auprès de l'une comme de l'autre, le poète cherche l'oubli : oublié par la fuite dans les plaisirs, oublié par la contemplation des vertus, c'est-à-dire par la recherche d'une identification avec une gaieté insouciant qui lui fait tant défaut. C'est pourquoi la femme ne doit pas s'en départir, sous peine de rompre son charme primordial, sous peine de déchirer ce voile mensonger que son rire jette sur la triste vie :

« *Laissez, laissez mon cœur s'enivrer d'un mensonge,  
Plonger dans vos beaux yeux comme dans un beau songe,  
Et sommeiller longtemps à l'ombre de vos beaux cils.* »

(Semper Eadem)

Hormis ces deux points, tout les sépare.

La Mégère Libertine trafique de sa chair. Chez Madame Sabatier, la chair est spiritualisée :

« *Sa chair spirituelle a le parfum des Anges* ». (Que dirastu, ce soir...)

Son corps ne constitue pas une enveloppe hétérogène drapée autour de son âme : il est lui-même traversé, irradié par l'âme. Il n'a aucune densité opaque, il n'a même aucune existence. Aucun poème ne nous fournit une description physique de Madame Sabatier. La notation la plus précise se résume à ce vers très bref :

« *Ton souvenir plus clair, plus rose et plus charmant.* »

(L'Aube Spirituelle)

Chez Balzac ou chez Maupassant, on se plairait à imaginer ici une femme en charmant négligé, rose silhouette ondoyant dans un peignoir vaporeux. Mais Madame Sabatier n'use pas de ces appas. D'après Baudelaire, (p. 1187) le rose révèle « *une idée d'extase dans la frivolité* ». Qualifier ainsi la femme fait allusion à cette admiration extatique qu'elle provoque : une admiration que n'entache aucune pesanteur charnelle. Le poète ne parle ni de figure ni de silhouette, mais, à plusieurs reprises, de « *souvenir* » (3) : or qu'est-ce que le souvenir sinon un sillage impalpable laissé par la fuite des êtres ? Ce ne sont pas des traits précis qui sont évoqués là, mais une impression de pureté, détachée du contexte de la chair : la trace d'un pur esprit.

Les charmes de son corps ne sont donc pas détaillés : la femme n'est pas montrée dans l'exercice de sa séduction : ici, nul jeu de jambes, nulle promesse de baisers (4), nul parfum : ses vertus lui suffisent pour l'auréoler d'un surplus d'être sans qu'elle ait recours à ces artifices.

Les seuls éléments qui soient mis chez elle en relief sont les yeux : « *ces Yeux pleins de lumières* ». (Le Flambeau Vivant) Ils représentent en effet « *les soupiraux de l'âme* » comme l'exprimait Baudelaire à propos de Jeanne Duval (Sed non Satiata). Ils ne sont pas loués pour eux-mêmes, pour leur ligne, leur couleur ou leur intensité, mais pour leur regard, pour ce qu'ils apprennent de l'âme.

Si les yeux de la « sorcière alléchante » laissent filtrer des regards de feu ou de glace, si en eux des ombres menaçantes suggéraient le mystère et la trahison, aiguillaient les incertitudes de la jalousie, ceux de Madame Sabatier ne reflètent que lumière et clarté. L'image précieuse des « feux » du regard reparait, mais derrière eux, ce ne sont pas les flammes troubles de l'Enfer qui s'agitent : ces feux sont « *diamantés* ». L'adjectif neutralise le nom et lui ôte sa grâce dansante, trop proche des séductions félines. Le nom acquiert ainsi une pureté minérale, absolument transparente, sans aucun mélange d'ombres. (Le Flambeau Vivant)

« *Elle éblouit comme l'Aurore* » (Tout entière) : la lumière que distillent les yeux prend sa source dans l'âme rayonnant de pureté et d'innocence. Qu'est-ce que l'aurore sinon un pétilllement neuf, vierge de toute souillure ? L'âme de la femme ne dissimule aucun repli, aucune zone trouble qui pourrait alimenter le soupçon. Au contraire, ici, tout est connu : la femme ne peut inquiéter.

La clarté de ses yeux est surnaturelle, « *mystique* » (Le Flambeau Vivant). La femme est une incarnation de l'Idéal (5) assimilé au soleil :

« *Ton fantôme est pareil,*

*Ame resplendissante, à l'immortel soleil.* » (L'Aube Spirituelle)

Cet éclat acquiert une telle intensité qu'il se déverse sur les êtres qui l'approchent, les attirant dans une lumière sésaphique :

« *Et son œil nous revêt d'un habit de clarté.* » (Que dirastu...)

Puisque la femme est innocente, puisqu'en elle ne se dissimule aucune ombre, elle se montre incapable de trahir, de commettre et d'inspirer le Mal. Si Jeanne Duval se révélait « sorcière » au service de Satan, Madame Sabatier figure le Bien. Le cycle des poèmes qui lui est consacré adopte un ton religieux, mystique : l'un des titres — *Réversibilité* — est emprunté au dogme chrétien, de même que celui d'un autre poème placé hors du cycle de la Présidente, mais qui invoque de la même façon une divinité bienfaisante — *De profundis clamavi* — : une femme sans doute d'après le titre initial : *La Béatrix*.

reux » dans les Litanies de la Vierge, la femme, elle aussi, sait bercer, soulager, rasséréner :

« ... *En Elle, tout est dictame,*

*Et console comme la Nuit.* » (Tout entière)

La nuit dont il s'agit ici ne ressemble pas à celle des « stupides orgies » (*L'Aube Spirituelle*) : c'est celle que le poète attend dans le poème *Recueillement* ; non pas un « néant vaste et noir » (*Harmonie du Soir*), mais une douceur complice qui accueille les confidences et permet d'oublier les rigueurs de la vie. Telle la femme.

Enfin, comme son divin modèle, elle peut jouer le rôle d'intercesseur pour que l'homme soit sauvé, rachetant sa vilénie par l'exemple d'une vie sans tache (*Réversibilité*). « *La reine féconde en rachat* » introduit ainsi l'espérance là où régnait le désespoir.

La femme est même semblable au Dieu Vivant qu'on adore dans un ostensorio où éclate sa majesté.

« *Ton souvenir en moi luit comme un ostensorio.* » (*Harmonie du Soir*)

Toute la nature semble se disposer autour d'elle comme en un service religieux, reconnaissant par là sa divinisation : la fleur se fait « *encensoir* », et le couchant étend ses rouges draperies comme en un « *reposoir* ».

La femme est donc bonne et douce : « *Ange plein de bonté* », (*Réversibilité*) elle ignore le fiel, la haine et la vengeance, à la différence de sa démoniaque sœur. De plus, lorsqu'elle montre le chemin du Bien, elle ne s'impose pas avec un despotisme féroce : elle use simplement d'une bienveillante autorité (*Que diras-tu*), sans chercher à humilier ni à contraindre. La cruauté lui est étrangère.

Tandis que la femme, suppôt de Satan, se livre avec frénésie à ses instincts inassouvis et laisse la violence obscurcir son esprit dans les emportements de l'amour, de la haine et de la cruauté, la femme pure manifeste toujours une égale lucidité : lucide, elle l'est au sens étymologique, puisqu'elle est lumière. Elle l'est aussi dans la mesure où, procédant du Bien, incarnant le Bien, elle invite à suivre une voie claire où elle-même s'engage hardiment, sûre de l'issue. Elle sait d'où elle vient ; elle sait où elle va.

Bonne, douce, certaine d'avoir pris le bon chemin, elle respire la joie, et la joie reflète son équilibre.

« *Ange plein de bonheur, de joie et de lumières* » (*Réversibilité*) elle aime à rire et son rire traduit son aisance dans la vie. Elle ne connaît ni le regret qui consume l'être par de vains désirs, ni le remords qui le ronge avec la certitude de la damnation, ni la honte que donne l'attristance vers le péché : jamais elle ne traverse de périodes spleenétiques, jamais elle n'atteint l'ennui, la satiété, le dégoût qui naissent de l'impossible conciliation entre l'infini de nos désirs et le fini du réel. La pratique du Bien suffit pour connaître le bonheur, indépendamment des résultats : qu'elle soit simplement gaie d'une façon superficielle ou plus profondément heureuse, la femme montre qu'elle est comblée à la différence de l'autre démons, tenaillée par une sourde rage, toujours inassou-

Mme Sabatier, amie de Baudelaire  
dessin attribué à Barye

Le « regard divin » de la femme assure :

« *Je suis l'Ange gardien, la Muse et la Madone.* » (Que diras-tu...)

Ange a naturellement perdu ici toute nuance de plate galanterie : son sens fort lui est restitué : Madame Sabatier possède tous les attributs de l'ange : en elle, aucune opacité charnelle, en elle tout est lumière.

Elle est aussi assimilée à la Vierge Marie à cause de sa pureté qui est en premier lieu chasteté, ses rapports avec le poète la supposant (dans l'esprit de Baudelaire). Il qualifie la femme à la manière des chrétiens qualifiant la Vierge, dans une formulation qui fait songer aux ex-votos :

« *A la très belle, à la très-bonne, à la très-chère* » (Que diras-tu...)

De même que la Madone, la femme protège contre le péché ; elle montre l'exemple du Bien en traçant un lumineux sillon à travers notre vie :

« *Ils marchent devant moi, ces Yeux pleins de lumières,  
Me sauvant de tout piège et de tout péché grave.* » (Le Flambeau Vivant) (6)

De même que Marie est dite « consolatrice des malheu-

vic, qui la pousse sans cesse vers de nouveaux machiavélismes sans qu'à la fin elle puisse se détendre.

Si les amours avec la femme-Satan conduisent à la violence, au désir du crime — et ce désir n'est-il pas déjà un crime ? —, à une représentation du désir dans les termes où l'on parlerait de la mort, si ces amours flétrissent et avilissent, engendrant découragement et désespoir, la « très-bonne » invite au contraire à une vie heureuse : elle « refleurit » ce qui avait été « flétri » (Que diras-tu...) Elle s'oppose aux images de mort pour stimuler son compagnon vers un nouveau départ :

« Ils célèbrent la Mort, vous chantez le Réveil ;

*Vous marchez en chantant le réveil de mon âme. »* (Le Flambeau Vivant).

Elle rajeunit cet être que la débauche avait prématurément vieillie : elle lui rend un dynamisme qui s'était usé : elle lui montre l'Espérance au bout de la route. Les poèmes consacrés à Madame Sabatier se ressemblent tous par un même rythme allègre, très nettement cadencé, qui semble scander une marche ascensionnelle. Car il s'agit bien d'ascension : la femme est pour l'homme une Aube Spirituelle : elle lui a apporté un renouveau de l'esprit, une stimulation vers le Bien, l'espoir d'un recommencement par un nouvel élan vers la Pureté.

La femme peut-elle demeurer « reine victorieuse des péchés » ?

Les avances de Madame Sabatier révèlent au poète qu'elle n'a guère senti le rôle divin qui lui était assigné, surtout qu'elle n'a pas compris l'exigence fondamentale de chasteté, condition de son existence comme incarnation du Bien. Le mythe s'écroule ; l'idole devient femme.

Mais précisément le démenti, infligé par la réalité aux vœux de Baudelaire, montre que le poète avait bâti là un mythe. A la femme réelle, il substituait une femme rêvée : de la même façon que la « reine des péchés », condensait en elle toutes les propensions du Mal éparses en lui-même, Madame Sabatier incarne un idéal où Baudelaire n'a rien mis d'elle, et où il s'est mis lui-même, ( — même si ce n'est pas lui tel qu'il est, mais tel qu'il se rêve — ) : « *Du culte de soi-même dans l'amour du point de vue de la santé, de la noblesse spirituelle et de l'éloquence.* » (p. 1257) Comme dans les plaisirs charnels, Baudelaire cherchait l'oubli de soi, ici dans la contemplation du Bien : mais ce désir du Bien git d'abord en lui : il a besoin de noblesse spirituelle comme il a besoin de santé : il plaque ces deux besoins avec éloquence sur une figure sans se soucier de ce qu'elle est. De même que les plaisirs ramenaient le poète à lui-même en le ramenant au désespoir de vivre, la contemplation du Bien à travers la femme le rappelle tragiquement à la solitude, lorsque celle-là, perçant le masque dont il l'avait revêtue, réapparaît avec ses exigences sexuelles. L'union devient coupable, et si la femme ne peut plus représenter l'Idéal, c'est qu'elle ne l'a jamais représenté en réalité. Baudelaire reste seul devant un masque vide, déserté par la

femme qui a retrouvé son véritable personnage. (7)

D'un côté, l'amour conduit au désespoir.

De l'autre, il engendre la désillusion.

Ni la volupté dionysiaque ni la vénération spiritualisée ne sont des formes de plénitude. Aussi est-ce à une contemplation apollinienne de la Beauté à travers le corps réel de la femme que Baudelaire demande le secret du ravissement.

## II - LA CONTEMPLATION APOLLINIENNE DE LA BEAUTE : LA FEMME, « REINE DES GRACES » (8)

Dans le temps où il croit déceler l'empreinte du Mal ou du Bien à travers la femme, Baudelaire se contente parfois d'en chercher le retentissement sur l'apparence : il s'attache alors à la grâce de sa compagne :

« *Qu'importe ta bêtise ou ton indifférence ?*

*Masque ou décor, salut ! J'adore ta beauté »* (L'Amour du Mensonge)

Et peu importe alors qu'à ses côtés s'agite une inquiétante succube : le Mal est balayé par le souffle purificateur de la Beauté,

« *sublime don*

*Qui de toute infamie arrache le pardon.* » (Allégorie)

La femme trouve ici un salut esthétique, et le poète connaît enfin le calme après avoir mis entre elle et lui la distance propice à une apollinienne contemplation. Malgré le déploiement de sa coquetterie, elle ne réussira pas à ébranler l'âme de l'esthète lointain

« *du rocher de cristal*

*Où, calme et solitaire, elle s'était assise.* » (Les Bijoux)

Parce qu'il se refuse à porter sur elle un jugement moral, parce qu'il étouffe en lui la montée du désir, la sérénité lui est enfin accordée : son âme s'ouvre à la révélation de la Beauté cependant que son esprit s'apprête à la sertir de sa poésie.

La femme lui apparaît si fort habitée par la Beauté qu'il n'hésite pas à affirmer qu'en séduisant,

« *Elle use insolemment d'un pouvoir emprunté,* » (Tu mettrais...) comme si, laissant parler sa vénusté, elle laissait parler en elle ce qui ne lui appartient pas légitimement, ce qu'elle ne contrôle pas véritablement.

D'ailleurs, l'identification entre femme et Beauté s'avère telle que les caractéristiques de l'une s'appliquent à l'autre.

Comme la beauté dont Baudelaire donne cette description :

« *Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris.* » (La Beauté), — description qu'il précise dans Le Confiteur de l'artiste : « *L'étude du beau est un duel où l'artiste crie de frayeur avant d'être vaincu* » —, la femme aime à se faire lointaine, imperméable, difficile à déchiffrer telle une énigme changeante qui se plaît à déconcerter celui qui croit l'avoir trouvée :

« *On dirait ton regard d'une vapeur couvert ;*

*Ton œil mystérieux (est-il bleu, gris ou vert ?)  
Alternativement tendre, rêveur, cruel,  
Réfléchit... » (Ciel brouillé)*

Comme la beauté qui épuise les nerfs de celui qui essaie de la cerner dans une tension de tout l'être — « *Mes nerfs trop tendus ne donnent plus que des vibrations criardes et douloureuses* » (Confiteur de l'artiste) —, la contemplation de la femme provoque une douleur aigüe qui va jusqu'à écorcher l'esprit par l'exaspération des nerfs,

« *Quand, agités d'un mal inconnu qui les tord,  
Les nerfs trop éveillés raillent l'esprit qui dort.* » (Ciel brouillé)

Enfin, comme la beauté, la femme fascine le poète. Impossible de se soustraire à l'une comme à l'autre :

« *Car j'ai, pour fasciner ces dociles amants,  
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles.* » (La Beauté) prétend la Beauté. A quoi répondent ces paroles de Baudelaire, subjugué par la femme qui lui semble à tel point incarner la Beauté qu'il l'invoque comme si c'était la Beauté :

« *O Beauté ! Dur fléau des âmes, tu le veux !  
Avec tes yeux de feu, brillants comme des fêtes...* » (Causerie)

C'est surtout le regard qui séduit : « *Ces subtiles mirettes... ! Elles attirent, elles subjuguent, elles dévorent le regard de celui qui les contemple. Je les ai souvent étudiées, ces étoiles noires qui commandent la curiosité et l'admiration.* » (La Chambre Double) Car c'est entre les regards que passe ce courant, ce fluide qui annihile la volonté du poète, en la soumettant tout entière à la femme : il s'oublie à tel point qu'il en perd toute retenue :

« *Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,  
Dans son œil...* » (A une passante)

On imagine un regard insistant, comme rivé à la passante par un pouvoir surnaturel (9). C'est bien là l'œuvre de la Beauté qui dompte irrésistiblement tous ceux qui, éblouis, la contemplent, jusqu'au Destin dont les Anciens disaient pourtant qu'il n'était soumis à personne et que les dieux lui obéissaient :

« *Le Destin charmé suit tes jupons comme un chien.* » (Hymne à la Beauté)

Ainsi, d'une part, à travers la femme, le poète pressent une Beauté supérieure qui lui évoque les splendeurs situées par-delà le tombeau : « *J'ai connu une certaine Bénédicta... dont les yeux répandaient le désir de la beauté, de la gloire et de tout ce qui fait croire à l'immortalité.* » (Laquelle est la vraie ?). La Beauté de la passante lui est une preuve qu'il la reverra dans l'éternité : la Beauté en effet appartient au monde éternel des valeurs absolues.

D'autre part, il ne peut évoquer la Beauté que sous une forme féminine, l'assimilant dans un premier temps à une statue, puis à une femme vivante.

La beauté hérite ainsi de la dualité féminine : deux types se dessinent : une Beauté liée au Bien et une Beauté du Mal.

La Beauté, rayonnante de Bonté, s'avère difficile à décrire : elle est même irréductible à toute analyse :

« *Et l'harmonie est trop exquise  
Qui gouverne tout son beau corps,  
Pour que l'impuissante analyse*

*En note les nombreux accords.* » (Tout entière) (10)

Nous avons remarqué que l'amour spiritualisé de Baudelaire pour Madame Sabatier exigeait une disparition physique de celle-ci, le seul trait physique auquel il accordait son attention étant les yeux : d'eux, s'échappe cette lumière que tous les poèmes désignent comme un thème dominant. L'analyse est donc doublement impossible : d'une part, parce que toute description physique, privilégiant les formes, donc la chair de la femme, lui est interdite ; d'autre part, parce que la femme est comme absorbée dans sa propre lumière : or, la lumière ne s'analyse pas, puisqu'elle forme un tout indivisible, puisqu'elle résiste à tout approfondissement en opposant une surface éblouissante, puisqu'elle dissout toute velléité de compréhension en un aveuglement de tout l'esprit.

Pour que l'analyse s'exerce, et avec celle-ci la description, il faut bien plutôt les profondeurs de l'ombre, les dédales d'une conscience obscure dont la pensée discursive se plaira à suivre le cheminement. Ainsi, la Beauté liée au Mal offre-t-elle un tableau beaucoup plus riche et plus complet parce que le Mal est plus complexe que le Bien. C'est d'ailleurs à ce type-là que se rallie la préférence de Baudelaire, malgré tous les efforts de sa nature pour se libérer du péché : « *Une tête séduisante et belle, une tête de femme, veux-je dire, c'est une tête qui fait rêver à la fois de volupté et de tristesse ; qui comporte une idée de mélancolie, de lassitude, même de satiété, — soit une idée contraire, c'est-à-dire une ardeur, un désir de vivre, associé avec une amertume refluant, comme venant de privation ou de désespérance.* » (p. 1255) Et il ajoute que, selon lui, le type le plus parfait de Beauté virile serait « *Satan, à la manière de Milton* », car, dit-il, « *je ne conçois guère de type de Beauté où il n'y ait du malheur.* » Rien de moins semblable à la beauté grecque dont la sérénité extérieure, l'élégante harmonie traduisent l'équilibre interne.

D'une part, Baudelaire recherche l'irrégularité dans les sentiments qui se contrarient, et, comme un reflet de cette irrégularité dans les traits physiques, s'opposant ainsi au canon grec qui exalte la symétrie et le sens mathématiquement exact des proportions : « *Ce qui n'est pas légèrement difforme a l'air insensible ; d'où il suit que l'irrégularité, c'est-à-dire l'inattendu, la surprise, l'étonnement est une partie essentielle et la caractéristique de la Beauté.* » (p. 1254) Ce type, Baudelaire le trouve à travers la jeunesse, lorsqu'à celle-ci s'allie la maturité dans un « *cou large et rond* », des « *épaules grasses* », une « *gorge pointue qui s'avance* » (Le Beau Navire), ou bien à travers les formes plus sèches du déclin : « *le fruit d'automne aux saveurs souveraines* » (L'Amour du Mensonge). Il manifeste ainsi un goût pour les beautés inachevées ou décrépites, donc irrégulières. Une telle théorie à laquelle s'ajoutent « *la soif de l'inconnu et le goût de l'horrible* » (p.



472) le conduit à tirer une jouissance paradoxale de la laideur. Mais, comme tout paradoxe chez lui, ce n'est qu'une pointe lancée par un esprit curieux et blasé, soucieux de dandysme, sans qu'il constitue une ligne de force de sa pensée (11) : c'est d'abord à la Beauté que vont ses hommages.

poète :

« Sois belle ! et sois triste ! Les pleurs  
Ajoutent un charme au visage...  
Quand ton cœur dans l'horreur se noie ;  
Quand sur ton présent se déploie  
Le nuage affreux du passé...  
Quand, malgré ma main qui te berce,  
Ton angoisse trop lourde perce  
Comme un râle d'agonisant,  
J'aspire, volupté divine,  
Tous les sanglots de ta poitrine,  
Et crois que ton cœur s'illumine  
Des perles que versent tes yeux. » ( Madrigal Triste )

Alors en effet le poète peut se mirer dans sa propre angoisse comme dans sa propre correspondance par une mise en scène dont il n'est pas dupe, puisqu'il sait que ces larmes ne signifient rien de très profond pour la femme. En dépit de ses efforts pour s'oublier, Baudelaire revient toujours à lui-même dans la contemplation de la Beauté. Une splendeur trop sereine devient un trop insolent défi à l'horreur de la vie : aussi préfère-t-il qu'elle soit pimentée par la tristesse et l'accablement — d'où son attirance pour la majesté des veuves (*Le Cygne, les Veuves*) et pour ces âmes souffrantes, abandonnées que sont les petites vieilles —, ou bien qu'elle soit colorée par le remords, l'ennui, la satiété, le dégoût. Ces sentiments contribuent parfois à aiguïser la volupté dans le Mal ; la Beauté ne se contente plus d'être voilée par l'affliction : elle devient vraiment satanique.

Sur les traits des femmes avec qui Baudelaire cherche la volupté, il projette donc ses angoisses, ses tortures morales, croyant authentiquement les y déchiffrer, et nous présente ainsi trois types de Beauté que Théophile Gautier définissait ainsi : « Femmes de plâtre, femmes d'ébène, femmes de marbre. »

\* \*  
\*

« Un spectre fait de grâce et de splendeur »  
peinture de G. Moreau

D'autre part, Baudelaire aime découvrir dans la beauté de la femme une secrète tristesse, conséquence du déséquilibre intérieur, à l'inverse de la sérénité grecque. Non que la femme doive devenir pensive et s'abîmer dans une réflexion trop semblable à celle de son amant. Selon le poète, nous l'avons dit, la femme, a priori, est sotte et ne réfléchit guère. D'ailleurs, loin de détruire la beauté, « la bêtise en est souvent l'ornement », (p. 473) puisqu'elle empêche prosaïquement les rides, en évitant un surcroît de souci. Il suffit à Baudelaire que la tristesse soit toute superficielle, même si elle ne s'ancre pas profondément dans la psychologie de sa compagne : il suffit qu'elle vienne d'une simple fatigue « qui joue la mélancolie » (p. 1187) ; même, il suffit qu'elle soit de pure commande et que les larmes répondent au seul vœu du

Les femmes de plaisir peuvent être revêtues d'une beauté tragique, traduction du tragique de leur existence tissée d'ennui, de lassitude et d'écoeurement. Cet inconsolable désespoir s'exprime dans la peinture qu'en fait Baudelaire, par une fixité blême, telle que la refléterait un masque de plâtre : il nous montre :

« Dans des fauteuils fanés, des courtisanes vieilles,  
Pâles, le sourcil peint, l'œil câlin et fatal...  
Autour des verts tapis, des visages sans lèvres,  
Des lèvres sans couleurs, des mâchoires sans dents... »

( Le jeu )

Dans ces figures, tout ce qui rappelle la vie se retire : celle-ci s'est concentrée dans la couleur agressive des tapis de jeu. Au contraire, en décrivant les visages, Baudelaire emploie une triple expression négative pour mieux leur dénier toute vitalité : ils ont perdu leurs lèvres (ou, du moins, celles-ci sont effacées, confondues avec le teint livide), c'est-à-dire leur parole et aussi l'incarnat qui témoigne de la santé ; leurs dents semblent ne plus exister comme s'ils étaient précocement vieillies,

comme s'ils étaient déjà morts. Il n'est qu'une touche pour rappeler une apparence de vie : les sourcils, et, les prolongeant, le regard. Mais les sourcils sont peints comme sur un masque inanimé et le regard ne suppose aucune chaleur : ce sont plutôt là des minauderies qui n'engagent pas profondément.

Ici, c'est la passion du jeu qui a surtout détourné leur énergie vitale, d'où la violence accrue de la couleur du tapis vers lequel convergent tous les regards, tous les espoirs, tous les destins. Mais à cette passion, ne se mêle-t-il pas l'ennui de ces soirées devenues machinales joint à l'écoeurement d'une vie de débauche dont on a épuisé toutes les délices ? Au petit matin, que reste-t-il à ces femmes sinon un épuisement stupide et le désespoir de vivre :

« *Les femmes de plaisir, la paupière livide,  
Bouche ouverte, dormaient de leur sommeil stupide* »  
(Crépuscule du matin).

Pour éclairer ces beautés décolorées, vidées de toute espérance, la claire lumière du jour serait trop brutale : d'ailleurs, elles profitent de ce moment pour se reposer et se dérober aux regards. Baudelaire les montre à la lueur de rares quinquets (*Le Jeu*), lumière artificielle répondant à l'artifice de leur vie, dont la faible clarté correspond à l'absence de chaleur authentique en elles, à ce vide qui a remplacé toute joyeuse énergie. Ou bien, le poète les présente sous les reflets d'un feu d'artifice sulfureux qui traduit l'atmosphère vénéneuse où elles baignent : « *Sur un fond d'une lumière infernale ou sur un fond d'aurore boréale, rouge, orangé, sulfureux, rose, quelquefois violet, sur ces fonds magiques imitant diversement les feux de Bengale, s'enlève l'image variée de la Beauté interlope.* » (p. 1187) Image variée certes, où chacune des femmes est un pétale bien individualisé des fleurs du Mal, mais de ce bouquet s'exhale le même parfum lourd de sensualité et le même vertige qui invitent à la volupté dans le Mal.

La beauté satanique est cependant plus particulièrement incarnée par Jeanne Duval. Le masque de plâtre reflète trop de dégoût de soi : au contraire, la beauté satanique flambe de pétulance et s'affirme avec violence : Baudelaire nous la décrit à travers le visage d'ébène de la mulâtresse dont il a volontairement foncé le teint pour lui donner l'inquiétante densité du bois noir. Cette beauté, dont Manet nous a laissé un portrait qui nous permet de mieux l'identifier, répond aux canons que le poète oppose à la perfection grecque : irrégularité de sa personne par le teint bistré de sa peau ; irrégularité de sa ligne par une disproportion entre des hanches trop larges et un maigre buste : « *les hanches de l'Antiopé* » unies au « *buste d'un imberbe* ». (Les Bijoux) Surtout, Jeanne possédait pour séduire le poète le charme d'une démonsse maléfique :

« *Sorcière au flanc d'ébène, enfant des noirs mimuits...* »  
(Sed non satiata)

Lorsqu'elle est emportée par une frénésie exubérante, la correspondance s'accroît entre sa peau brune et ses

yeux ardents qui évoquent au moraliste les flammes de l'Enfer, cependant que l'esthète se plaît à noter le reflet du feu sur la peau de sa maîtresse :

« *Comme le foyer seul illuminait la chambre,  
Chaque fois qu'il poussait un flamboyant soupir,  
Il inondait de sang cette peau couleur d'ambre.* » (Les Bijoux)

Sang-ambre ; flamme-nuit ; rouge et noir ; flamme des yeux que reprend ici la flamme du foyer, silhouette noire qui glisse sur le fond noir de la nuit : ainsi nous apparaît cette Beauté aux appétits furieux, enveloppée de ténèbres inquiétantes et pourtant incandescente,

« *C'est Elle ! Noire et pourtant lumineuse...* » (Les Ténèbres) — incandescente comme la foudre qui éclate, qui s'impose et qui détruit.

A l'inverse de cette Beauté qui s'affirme pour mieux déchirer sa proie, il existe dans cette galerie de portraits amoureux un autre type : la Beauté de la femme de marbre : froide, indifférente, insensible. Sans doute, cette attitude recèle-t-elle de la cruauté. Mais l'éloignement dont la femme témoigne rehausse infiniment sa grâce. Plus elle s'écarte, plus elle excite chez le poète l'envie de la déchiffrer ; plus elle met de distance entre elle et lui, plus elle le fascine. D'autre part, Baudelaire se sent particulièrement attiré parce que la femme n'est plus redoutable moralement : elle ne cherche pas à aviver le désir, elle se drape dans une indifférence dédaigneuse. Elle suscite donc la curiosité et invite à la contemplation sereine, détachée de toute sensualité. Voilà pourquoi Baudelaire peut affirmer, paradoxalement au premier abord :

« *Je t'aime, d'autant plus, belle, que tu me suis.* » (Je t'adore à l'égal)

La femme insensible et fuyante est assimilée à une statue de marbre, tout-à-fait semblable en cela à l'altière image que Baudelaire se fait de la Beauté :

« *Je suis belle, ô mortels, comme un rêve de pierre...*

*Je hais le mouvement qui déplace les lignes* » (La Beauté)

De la statue, elle a la glaciale absence ; elle a aussi l'impeccable courbure de la ligne :

« *Agile et noble, avec sa jambe de statue...* » (A une passante)

La femme-toute entière semble coulée dans le moule d'une sculpture :

« *Statue aux yeux de jais, grand ange au front d'airain.* »  
(Je te donne ces vers)

Sa peau fait songer au « granit » (Allégorie). Sa beauté impassible respandit comme la pierre et le métal. Pour l'Ange, l'incarnation du Bien, le poète parlait aussi d'une beauté indéchiffrable et resplendissante, mais la raison de son imperméabilité devait être cherchée dans son rayonnement : un rayonnement si insoutenable qu'il empêchait l'analyse. Ici, la femme respandit, mais elle ne rayonne pas. Son éclat est glacé, comme figé dans une inhumaine splendeur. Même les yeux qui sont ce qu'il y a de plus mobile et de plus animé dans une créature n'échappent pas à cette pétrification : « *Ses yeux polis sont faits de minéraux charmants* » (Avec ses vêtements)

« *Tes yeux...*

*Sont deux bijoux froids où se mêle*

*L'or avec le fer.* » (Le serpent qui danse)

Baudelaire rapproche volontairement des mots qui se heurtent : « minéraux charmants » : toute la grâce légère de l'adjectif est neutralisée par les syllabes froides du nom aux consonances presque scientifiques. De même, aux chatoyantes syllabes du mot « bijoux » s'oppose l'adjectif « froide », comme l'or s'oppose au fer : ses précieuses promesses aux mille reflets se brisent sur la dureté sèche et sans chaleur du mot « fer ». La femme est ainsi dépourvue de tout rayonnement et de toute profondeur : elle est réduite à une pure surface sans tain. L'analyse achoppe contre cette froideur qui ne se prolonge vers rien (12). Une telle beauté est certes majestueuse, mais elle manque de souplesse et de grâce : en effet, le désir ne l'habite pas plus qu'elle ne le suscite. Elle poursuit son chemin, étrangère à la loi et la vie.

Pourtant, Baudelaire se montre aussi sensible à la grâce séduisante de la femme : il s'intéresse à ses poses langoureusement dictées par la science de la séduction. Surtout, il prête attention à sa démarche qui devient, sous l'aiguillon de la coquetterie, une danse savante en rythmes et en figures :

*« Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large,*

*Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large,*

*Chargé de toile, et va roulant*

*Suivant un rythme doux et paresseux et lent.* » (Le Beau Navire)

Le poète nous donne ici l'illusion par le jeu des coupes et l'intrusion d'un octosyllabe isolé au milieu de trois alexandrins, d'un mouvement capricieux, tantôt ample et majestueux, tantôt plus onduleux avec une alternance de reprise et d'abandon. La grâce de la femme est un composé de noblesse (geste large, assuré, qui, pour nous, a la beauté des choses enfuies : on imagine ces amples crinolines dont les arceaux se gonflent sous le souffle des vents) et de molle douceur : le rythme du dernier vers, par le renforcement de la liaison « et », répétée entre chaque adjectif, suggère la souple continuité de la démarche : le vers semble danser sur lui-même avec une imperceptible variation entre les mots, traduisant l'insensible progression de la promenade : glissement sans heurt, flexible ondulation qui prennent plaisir à être admirés et ralentissent l'arabesque des pas comme dans un ralenti de cinéma pour que le regard puisse mieux les suivre, extatiquement. La femme ressemble à une carène qui se laisse bercer par les vagues, tantôt au creux, tantôt à la crête, mais toujours portée par le même élément avec une grâce câline et coquette.

La féminité, pour Baudelaire, consiste précisément en une ligne arabesque, tandis que le mâle se résume par la ligne droite : « *Les fleurs, c'est la promenade de votre fantaisie autour de votre volonté* » dit-il en expliquant le symbole du thyrses, « *c'est l'élément féminin exécutant autour du mâle ses prestigieuses pirouettes* » (Le Thyrses) A la tension masculine, repliée sur elle-même ou jaillissant comme une ligne acérée, la femme oppose un « *charmant nonchalant* » (Remords posthume), une apparence d'abandon qui joue d'autant mieux à s'abandonner

qu'elle se sait admirée.

Mais au moment où Baudelaire est sur le point de se laisser envoûter par la grâce féminine, où le désir, prompt à s'insinuer, aiguïlé par une démarche dansante qui pourrait en être une figuration ou, du moins, une préfiguration symbolique (13), va affleurer en lui, le poète glace soudain un attrait devenu trop fort : sur la belle indolence, passe comme un éclair froid : brusque assimilation de la femme à un éléphant (jeune, il est vrai : *Le serpent qui danse*), à un singe (*Le cadre*), ou à un serpent (*Le serpent qui danse ; Avec ses vêtements ondoyants...*). Ailleurs, il projette sur elle une fixité d'outre-tombe :

*« Un spectre fait de grâce et de splendeur »* (Les Ténèbres) surgit devant nous avec « *Sa rêveuse allure orientale* ». L'aisance voluptueuse de l'apparition, dont les poses font songer aux mélancoliques sultanes enfermées dans les séraïls, est violemment contrariée par la froideur du mot : « spectre ». Son charme trop humain est délibérément plongé par Baudelaire dans l'au-delà du tombeau. (14)

Ainsi, que la femme se présente d'elle-même lointaine, ou que le poète la roidisse pour conjurer le désir, sa Beauté est pétrifiée. Baudelaire neutralise ce qui en elle est trop vivant pour n'en retenir que la perfection de l'œuvre d'art. Souvent, elle suscite l'image de la statue ; le poète, de surcroît, s'applique parfois à la décrire comme un sujet de tableau : ainsi dans le poème *Les Bijoux* où il semble vouloir rivaliser avec les odalisques d'Ingres et de Delacroix. Ici, nulle pétrification de la grâce : simplement, Baudelaire ne prête aucune attention à la grâce en action. Il se montre seulement sensible au miroitement de la lumière sur les bijoux, aux jeux de l'ombre et du feu. La femme se réduit à une chatoyante surface :

*« Lumière et couleur,*

*Explosion de chaleur*

*Dans ma noire Sibérie.* » (Chanson d'après-midi)

Sa chair n'a pas pour rôle de susciter le désir, mais de refléter des couleurs ou d'offrir aux yeux de l'esthète sa transparence nacrée. Entre la femme et lui, le poète établit la distance qui sépare l'esthète de ce qu'il contemple : de la même façon que les pommes de Cézanne ne donnent pas envie d'être croquées, la femme est écartée, protégée du désir par une aura esthétique. Elle est devenue objet d'art, Vestale intouchable gardienne du temple de la Beauté, idole inaccessible (si ce n'est au yeux).

Pour qu'elle ressemble davantage à l'idole religieuse, Baudelaire exige qu'elle soit parée : fardée et couverte de bijoux : « *La femme accomplit une espèce de devoir en s'appliquant à paraître magique et surnaturelle ; il faut qu'elle étonne, qu'elle charme ; idole, elle doit se dorner pour être adorée.* » (15) (p. 1183) Il lui faut en effet s'éloigner de la nature, de sa nature terrestre, les fards et les bijoux révélant chez elle une noblesse première, une tentative d'échapper au réel pour trouver une perfection plus grande. « *La mode doit être considérée comme un symptôme du goût de l'idéal surnageant dans le cerveau humain au-des-*

*sus de tout ce que la vie naturelle y accumule de grossier, de terrestre et d'immonde, comme une déformation sublime de la nature... un effort nouveau plus ou moins heureux vers le beau, une approximation quelconque d'un idéal dont le désir titille sans cesse l'esprit humain non satisfait.* » (p. 1183).

Baudelaire, esthète, ne se satisfait pas de la femme nue : encore faut-il qu'elle garde ses bijoux sonores (16). Et il considère comme faisant partie d'elle toutes ses toilettes : loin de se définir seulement par les lignes de son corps, elle consiste plutôt « *en une harmonie générale non seulement dans son allure et le mouvement de ses membres, mais aussi dans les mousselines, les gazes, les vastes et chatoyantes nuées d'étoffe dont elle s'enveloppe, et qui sont comme les attributs et le piédestal de sa divinité ; dans le métal et le minéral qui serpentent autour de son cou, qui ajoutent leurs étincelles au feu de ses regards, ou qui jacent doucement à ses oreilles.* » (p. 1181) En cela, nous retrouvons, appliqués aux femmes, les goûts du dandy, et la prédilection que manifestait précocement le jeune Baudelaire pour les toilettes luxueuses de sa mère : « *Je confondais l'odeur de la fourrure avec l'odeur de la femme... Enfin, j'aimais ma mère pour son élégance.* » (p. 1259) La femme ne se conçoit pas sans le « *mundus muliebris* » : luxe et élégance réunis. (17)

Que Baudelaire voie en la femme une incarnation de la Beauté — liée au Bien ou liée au Mal —, une œuvre d'art (par les lignes, les formes, les couleurs) ou une idole lointaine, vestige vivant d'un Idéal perdu, elle réussit chaque fois à masquer l'horreur de la vie réelle pendant le temps que dure cette contemplation apollinienne sereine et détachée. Elle rend :

« *L'univers moins hideux et les instants moins lourds.* » (Hymne à la Beauté)

Mais Baudelaire n'est pas dupe : de la même façon que la statue florentine dissimule derrière sa belle apparence une autre face qu'inondent les pleurs, la contemplation est suivie de retombées (encore plus amères) dans le réel. La femme, un instant transfigurée, revient à sa vulgarité première. Et même au cœur de la contemplation, atteint-il le bonheur ? « *La beauté est surtout la promesse du bonheur* » (p. 472) La femme offre la possibilité de considérer la Beauté, mais pas plus que Baudelaire ne possède la femme, il ne possède la Beauté.

\* \*  
\*

Alors, pour essayer de se l'approprier, pour perpétuer cet éclair fugitif, l'esthète, devenant poète, s'applique à fixer la Beauté dans sa poésie. La beauté de la femme suscite son inspiration : sans elle, une grande partie de sa poésie n'existerait pas. A la contemplation, succède, comme une suite logique, la création.

La femme est nécessaire à la formation de l'artiste : « *L'homme qui dès le commencement a été longtemps bercé dans la molle atmosphère de la femme... y a contracté une délicatesse d'épiderme et une distinction d'accent, une espèce*

*d'androgynéité, sans lesquelles le génie le plus âpre et le plus viril reste relativement à la perfection dans l'art un être incomplet.* » (Paradis Artificiels : passage cité par P. Pia p. 36).

Nous n'avons cessé de préciser que la femme chez Baudelaire n'était qu'une projection de lui-même et qu'il ne se montrait pas attentif à sa réalité autonome. Pourtant, le poète reste conscient de la différence qui existe entre l'homme et la femme : c'est précisément cette irréductible différence qui l'empêche de communiquer. Mais il sent aussi qu'elle peut l'enrichir. Cette différence qu'il ne saurait circonscrire en profondeur (la femme est d'ailleurs par définition dépourvue de profondeur) réside en partie dans une manière d'être : l'« *éternelle Vénus* » manie la nuance avec dextérité quand elle se farde, et, tout en ressemblant à la nature, elle excelle aussi à la dissimuler sous l'artifice des raffinements.

Nuances, raffinements, n'est-ce pas là une première image de l'art ? Quand la femme travestit la nature par les fards et les bijoux, n'indique-t-elle pas la démarche de la poésie qui est parure, fard, travestissement du langage naturel ? Enfin, dans sa molle et capricieuse démarche, dans ses abandons entremêlés de reprises, ne révèle-t-elle pas les charmes de la fantaisie ? Et la fantaisie se retrouve dans la création alliée à la volonté : « *Ligne droite et ligne arabesque, intention et expression, rigidité de la volonté, sinuosité du verbe, unité du but, variété des moyens.* » (Le Thyrsé) En incarnant la fantaisie, elle incarne aussi l'une des composantes de la création : expression, sinuosité du verbe, variété des moyens.

De plus, elle suscite l'œuvre : « *la fée aux yeux de velours* » est d'abord « *rythme* » (Hymne à la Beauté), c'est-à-dire ébranlement, mise en mouvement, puis développement. Elle éveille chez le poète un monde d'images qui échappent à la laideur esthétique, car la femme, incarnant la Beauté, ne peut suggérer que de belles visions. Et quand bien même il commettrait des fautes, celles-ci seraient rectifiées, tant il est vrai que la femme est une Muse dont les yeux

« *Conduisent mes pas dans la route du Beau.* » (Le Flambeau Vivant)

Par le miracle de la Beauté entrevue à travers la femme, l'artiste est porté à son comble : son esprit se meut avec plus d'agilité : c'est par elle que « *les poètes composent leurs plus délicats bijoux.* » (p. 1181) Et le galant tireur, malgré sa misogynie, est obligé de convenir que c'est « *à sa chère, délicieuse et exécrable femme, à cette mystérieuse femme qu'il doit tant de plaisirs, tant de douleurs, et peut-être aussi une grande partie de son génie.* » (Le galant tireur). Malgré les tortures qu'elle inflige, elle inspire le poète, elle lui suggère des correspondances hardies avec la nature puisqu'elle est « *un miroitement de toutes les grâces de la nature condensées en un seul être.* » (p. 1181) Elle le renvoie à cette même nature qu'il dédaignait naguère, lui permettant d'unir la sensualité de l'amour à celle des images naturelles. Non seulement, elle lui laisse entr'apercevoir des splendeurs situées par-delà le tom-

beau, merveilleux échos d'un Idéal perdu se pressant dans cette « *gourde*

« *Où je hume à longs traits le vin du souvenir.* » (La Chevelure) mais surtout elle l'ouvre aux spectacles de la terre :

« *Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues*

« *Vous me rendez l'azur du ciel immense et rond.* » (La Chevelure)

Le père est sauvé, guéri (18), rendu à une inspiration dont il désespérait, arraché au désespoir de vivre par la foi en une poésie dans laquelle il a mis tout son cœur et toute sa tendresse (lettre à Ancelle citée p. 10 par P. Pia). Il ne lui reste qu'à lutter avec une Beauté qu'il extrait cette fois de ses profondeurs : elle ne lui échappera pas, il en est conscient, elle résistera bien plus que la beauté éphémère de la femme à l'usure du temps, enchâssée dans une poésie lancée à travers les siècles futurs, tel un

« *Vaisseau favorisé par un grand Aquilon.* » (Je te donne ces vers)

Ainsi la femme connaîtra l'immortalité :

« *J'ai gardé la forme et l'essence divine*

« *De mes amours décomposées.* » (Une Charogne)

En lui restituant la place de choix qu'elle mérite dans sa poésie, puisqu'elle en est l'inspiratrice, Baudelaire, sous une apparente misogynie, lui accorde un hommage hyperbolique. Ce n'est ni par le plaisir physique, ni par la vénération éblouie mais par la création artistique prolongeant la contemplation que l'amant satisfait le mieux aux exigences de l'Amour.

Françoise BARGUILLET

**N.B.** Les numéros des pages correspondent aux Œuvres complètes de Baudelaire, La Pléiade - Gallimard, édition de 1961.

(1) **A une Madone**

(2) Baudelaire manifeste ici moins d'originalité : il se rapproche d'une partie des Romantiques dans sa conception de la femme : non pas de ceux qui ont fait d'elle la compagne de leur vie, l'inspiratrice intelligente et sensible, mais de ceux qui l'imaginaient à la manière de René : sylphide bleutée, vague fantôme sur lequel ils projetaient un idéal : Nerval avoue dans *Sylvie* avoir été de ceux-là : « L'homme matériel aspirait au bouquet de roses qui devait le régénérer par les mains de la belle Isis ; la déesse éternellement jeune et pure nous apparaissait dans les nuits, et nous faisait honte de nos heures du jour perdues... Nous étions ivres de poésie et d'amour. Amour, hélas ! des formes vagues, des teintes roses et bleues, des fantômes métaphysiques ! Vue de près, la femme réelle révoltait notre ingénuité ; il fallait qu'elle apparût reine ou déesse, et surtout n'en pas approcher. » (p. 532. Œuvres de Nerval au Club français du livre - 1968).

(3) « *Ton souvenir en moi luit comme un ostensor* » (Harmonie du soir)

(4) Une seule allusion à la bouche : « *bouche au rire enfantin* » (Semper Eadam). La bouche n'évoque pas des baisers lascifs, mais le rire de l'innocence.

(5) D'où l'emploi surabondant de majuscules à propos de Madame Sabatier, qui marque l'idéalisation de la femme.

(6) A tel point que Baudelaire écrit à Madame Sabatier : « Vous êtes plus qu'une image rêvée, vous êtes ma superstition. Quand je fais quelque grosse sottise, je me dis : « Mon Dieu ! si elle savait ! » Quand je fais quelque chose de bien, je me dis : « Voilà quelque chose qui me rapproche d'elle. » (P. Pia p. 56). Quand bien même la femme n'indiquerait pas clairement ce qu'il faut faire, il suffit que le poète prenne constamment son image comme juge selon les critères du Bien, l'idolâtrie consistant à attribuer à l'image les mêmes réactions que la femme : approbation ou mécontentement, et la superstition leur conférant un caractère d'automatisme assuré. L'attachement mystique que le poète voue à la femme se colore en effet d'idolâtrie et de superstition.

(7) Ce qu'exprime la « parabole » : **Laquelle est la vraie ?** Baudelaire a du mal à renoncer à la figure idéale malgré les démentis infligés par la réalité à tel point qu'il doute si cette figure idéale n'est pas plus vraie que la réalité vulgaire.

(8) **Une Charogne**

(9) De la contemplation de la Beauté, le poète tire une jouissance esthétique qui dépasse de beaucoup les plaisirs physiques : autre trace en lui de la prédominance du cérébral sur le physique.

(10) Tout ce que Baudelaire trouve à dire pour nous parler de sa beauté n'est qu'une expression très vague, aussi peu dense que la chair de Madame Sabatier : « Ange plein de Beauté »... (Réversibilité)

(11) Encore que l'on puisse expliquer cette jouissance de la laideur par une autre raison, plus révélatrice de sa personnalité morale que ce simple goût du paradoxe : une femme laide, humiliée par sa laideur ne peut ni chercher, ni parvenir à humilier son amant par une insupportable domination. La dépendance s'établit plutôt dans l'ordre inverse.

(12) Aucune signification possible dans ce regard « où rien ne se révèle De doux ni d'amer » (Le serpent qui danse)

(13) Ne retrouve-t-on pas en effet le rythme de la marche coquette dans cette description du Désir :

« *Ta robe, ce sera mon Désir frémissant*

« *Onduleux, mon Désir qui monte et descend.* » (A une Madone).

Certes, il y a plus de tension que d'abandon ici, mais une même agile ondulation caractérise le Désir et la marche.

(14) Le poète est si conscient de l'importance de cette pétrification qu'il annonce à sa mère, à travers *Les Fleurs du Mal* : « une beauté sinistre et froide » (P. Pia p. 8)

(15) Dans *Bénédiction*, la femme du poète reprend ce thème sur le monde ironique car elle ne comprend rien au prestige magique qui lui est conféré.

(16) Quand Baudelaire imagine la Beauté, elle porte bijoux et breloques : il n'est pas sensible au prix des bijoux : les colifichets lui suffisent. Mais ceux-ci sont indispensables pour que la beauté ressorte avec éclat, jouant le rôle d'un cadre qui met en valeur une peinture :

« *Comme un beau cadre ajoute à la peinture,*

« *Je ne sais quoi d'étrange et d'enchanté*

« *En l'isolant de l'immense nature,*

« *Ainsi bijoux, meubles, métaux, dorures,*

« *S'adaptait juste à sa rare beauté.* » (Le cadre)

(17) Baudelaire prête à la femme qui s'habille une recherche voluptueuse, projection de la volupté qu'éveillent en lui les linges féminins : il parle d'eux avec un plaisir sensuel qui montre à quel point ceux-ci l'émeuvent : autant qu'une présence féminine :

« ... Elle noyait

« *Sa nudité voluptueusement*

« *Dans les baisers du satin et du linge.* » (Le Cadre)

(18) « *Mon âme, par toi guérie,*

« *Par toi, lumière et couleurs.* » (Chanson d'après-midi).

# LA VIE LITTÉRAIRE

par Philippe SENART

*Robert Sabatier : Les enfants de l'été — Michel Déon : Mes Arches de Noé — Jean D'Ormesson : Le vagabond qui passe sous une ombrelle trouée — François Sentein : Minutes d'un libertin — Gabriel Matzneff : Les Passions schismatiques*

**M** Robert Sabatier s'écriait naguère dans un de ses romans parisiens où le rêve et la réalité se mélangeaient dans une brume opaque au fond d'impasses populistes : « De l'air ! De l'air ! » et il évoquait le pays natal, sa grand-mère, les loups errant la nuit à travers la bruyère. Je lui conseillais de « prendre le train pour Langeac », puis l'autocar cahotant qui l'amènerait à Saulgues, En Auvergne. M'a-t-il entendu ? Après avoir publié avec le succès que l'on sait les souvenirs d'un petit garçon né rue Labat à Montmartre et qui ressemblait au petit Bastide de Jules Romains, il est retourné au pays et il a écrit ces merveilleuses « *Noisettes Sauvages* » (1) où les murmures de l'enfance enfouis sous la mousse ressurgissent en innombrables ruisselets cascading le long de murs en pierres sèches pour aller baigner des prairies fleuries.

Aujourd'hui M. Robert Sabatier a quitté la Margeride ; il s'est établi en Provence au pied du Mont Ventoux dans une vieille maison qu'il a relevée de ses ruines et il découvre un pays où il peut respirer aussi largement qu'en plein Massif central. *Les enfants de l'été* est le roman de cette découverte et de cette amitié que M. Sabatier a nouée immédiatement avec la Provence (2). « Quel beau pays, dit Siffrein, en embrassant du regard la plaine s'étalant du Ventoux aux Monts du Vaucluse ». Derrière le santonnier Siffrein, se profile le personnage qu'on nomme l'Ecrivain et qui n'est autre que M. Sabatier lui-même. On le reconnaît à son goût du bonheur, des jardins, des confitures, de toutes les choses simples et bonnes. On le reconnaît aussi à la douceur de sa voix et au léger sourire qui éclaire son visage rond. *Les enfants de l'été* est un livre parfumé, gourmand, mélodieux, bienveillant. C'est un livre où l'on est heureux d'entrer et d'où l'on ne voudrait jamais sortir. On s'y sent bien...

Est-ce un roman ? Il faut le lire plutôt comme un

almanach plein de conseils, de secrets, de recettes. C'est l'ami de tous les jours. Il est comme la nature même, dont M. Sabatier dit qu'elle est « un livre miraculeux dont toutes les pages sont surprenantes ». Pourtant, dans ce livre, aucune surprise. On l'ouvre, chaque fois, à la page qu'on attendait. M. Sabatier écrit : « Je me mêle aux choses. J'apprends la vérité. Je commence à connaître les hommes ». Il nous instruit en s'instruisant.

Mais qui veut-il instruire ? Il s'adresse dans *Les Enfants de l'Été* « à tous les enfants âgés de quatre à soixante cinq ans ». L'éventail est large. Une petite fille et un petit garçon vagabondent la nuit en rêvant et ils rencontrent Mowgli, Astérix, Alice au Pays des merveilles et le Petit Prince et Robinson Crusoé et les Trois Mousquetaires. Trop, c'est trop ! M. Sabatier aime toujours mêler le merveilleux au réel et c'est en Provence, sans doute, que ce mariage s'opère le mieux. Les noces du rêve et de la réalité, Henri Bosco les a réunies. Elles donnent tous leurs fruits avec M. Sabatier.

Mais méfions-nous d'une féerie un peu systématique et gratuite. Les gens d'âge et de raison, plutôt que de suivre les deux enfants en vacances dans leurs errances magiques, aimeront mieux le jardin de bonne terre où M. Sabatier plante ses cyprès et compose l'harmonie de ses couleurs. « Il y a le vrai réel et le vrai rêvé, dit-il, le vrai vrai et le vrai faux. Il s'agit de mentir juste » M. Sabatier ment toujours juste, mais aux mensonges, aux fables, à tous les phantasmes de l'imagination, on préfère toujours le vrai vrai et M. Sabatier, heureusement n'en n'est pas chiche.

On n'en aura pas fini avec les *Enfants de l'été* sans dire que l'on peut en tirer pour une bonne administration des choses d'ici bas, une philosophie, voire une politique. « C'est un très grand honneur de posséder un champ »,

chantait jadis M. de Pomairols dans des poèmes débordants de bons sentiments. M. Sabatier pense que c'est d'abord un grand bonheur, mais, maître d'une maison qu'il tient d'une durée, il pense que la propriété impose des devoirs. « Ces aîtres, écrit-il, je ne les possède qu'au regard des lois humaines, j'en suis propriétaire, mot qui pour moi ne signifie que précarité. Non, ils veulent bien me recevoir et ce sont eux qui me possèdent, passant fugace à l'ombre de leurs siècles. Je leur suis reconnaissant d'accepter mes soins et j'ai une dette envers eux... » Reconnaissance, piété, la propriété été conçue comme un service et non comme une égoïste et abusive jouissance : ce sont les bons sentiments de M. Robert Sabatier ; ils coïncident avec des idées justes.

\*  
\* \*

L'élection de M. Michel Déon à l'Académie Française, c'est la victoire des *Hussards*, mais depuis qu'ils sont entrés dans la littérature en 1950 sur le même air de fanfare joyeuse qui accompagne, dans *La Chartreuse de Parme*, l'entrée des armées de Bonaparte à Milan en 1797, ils n'ont fait que voler de victoires en victoires. Citons seulement pour mémoire la déroute de la lourde infanterie prussienne des existentialistes. Mais cette entrée à l'Académie, ce passage du Pont des Arts, c'est celui du Pont d'Arcole. Il a été acheté bravement. Dix bulletins blancs marqués d'une croix attestent de l'opposition du parti vaincu.

Son dernier livre, *Mes arches de Noé*, était déjà le livre d'un académicien (3). M. Michel Déon y écrit à la dernière page : « L'après-midi où Roland Laudenbach me téléphona pour m'annoncer la mort de Morand, je compris que le temps se précipitait. Cocteau, Chardonne, nous avaient quittés et Kléber Haedens se mourait. Ils n'étaient pas éternels. C'était le tour des hommes de ma génération de devenir des aînés... ». Oui, voici le moment où M. Michel Déon peut jeter un regard sur le demi-siècle qui vient de s'écouler et qu'il a traversé au galop. Les morts jonchent ce champ de bataille et il se dresse sur ses étriers pour les saluer de son sabre. C'est le moment où le triomphateur passa sa jeunesse en revue.

Mais du plus profond du matin, se lèvent les grandes ombres tutélaires et d'abord celle de Maurras que Michel Déon a rencontré à quinze ans et auquel, par point d'honneur, il est resté obstinément fidèle. Il évoque dans *Mes arches de Noé* un Maurras familier et touchant qu'il allait réveiller dans sa chambre meublée de vieux garçon à Lyon pendant l'occupation pour lui apporter les dernières nouvelles, après la nuit passée à l'imprimerie. Et, tout de suite, les questions impatientes assaillaient le jeune secrétaire de rédaction de *l'Action Française*. Il évoque aussi le Maurras courageux, celui qui allait saluer, au mépris des sentinelles allemandes, les otages fusillés place Bellecour, le 23 Juillet 1944\*. Dans d'autres pages, passent Kléber Haedens, amateur de Beaujolais, de rugby et de jolies phrases poudrées, Paul Morand, nouveau Prince de Ligne à quatre vingt

ans d'une Europe brisée en mille morceaux, André Fraigneau, entraînant à travers les nuits de Saint-Germain des Prés où sa parole magique traçait un sillage lumineux, des jeunes gens éblouis, leur enseignant la désinvolture, le détachement, un certain romantisme allègre et baroque de l'Évasion à tout prix. C'était l'école du soir du Bonheur.

Faut-il lire vraiment *Mes Arches de Noé* comme le livre d'aîné qu'annonce Michel Déon ? C'est le dernier chapitre des *Vingt ans du Jeune Homme vert* (4) dont il a conté naguère les aventures picaresques. On y baigne dans les eaux argentées de la jeunesse, on y cingle vers le large, on y pressent la griserie des succès. C'est le livre d'un jeune homme doué.

\*  
\* \*

Autre jeune homme doué, M. Jean d'Ormesson que l'immortalité a orné précocement de ses lauriers et qui, ancien haut fonctionnaire de l'UNESCO et ancien directeur du *Figaro*, se méprise, dit-il d'être tombé si bas. Il a l'impression d'avoir raté sa vie en la réussissant trop bien. *Le Vagabond qui passe sous une ombrelle trouée* (5), tel est le titre de son dernier livre, rêve d'escapades, d'aventures, d'occasions manquées. « Le Vagabond qui passe n'a pas d'état-civil, écrit M. D'Ormesson, pas d'âge bien assuré, pas de domicile très fixe, pas de profession stable ». M. d'Ormesson se promène dans sa vie comme sur un filin d'acier en funambule coquet et moqueur. Il évoque des souvenirs. Mais après *Au plaisir de Dieu* (6) qu'il fallait lire comme des mémoires apocryphes, doit-on faire crédit à ceux-ci ? M. d'Ormesson ne nous prévient-il pas qu'il *fabule* et qu'il *invente* ? Lorsque, insatisfait d'une destinée trop terre-à-terre, accomplissant les sauts les plus périlleux au-dessus de sa trop humaine condition, il bondit jusqu'au ciel pour prendre une vue d'ensemble de l'Histoire universelle où le vrai et le faux, le profond et le pittoresque, le facétieux et le sérieux se mêlent, c'est Bossuet corrigé (ou exalté) par Jules Romains. Il y a dans toutes les entreprises de cet ancien élève de l'École Normale, une part de mystification mais, revêtu de dignité métaphysique, trempant dans la transcendance, le canular devient le meilleur moyen de découvrir la vérité et de la prouver par l'absurde.

L'absurde, n'est-ce-pas d'être directeur du *Figaro* ou membre de l'Académie Française, quand on est encore un jeune homme à la croisée des chemins, aspirant à vivre des expériences enivrantes ? Mais M. d'Ormesson chérit l'absurde et le *Vagabond qui passe sous une ombrelle trouée* multiplie à l'adresse des figures d'une existence qui lui est imposée, des salutations et des remerciements

---

N.D.L.R. \* Parmi les fusillés de la Place Bellecour : le jeune chrétien résistant Gilbert Dru dont les idées étaient à l'opposé de celles de Maurras ; Gilbert Dru dont les textes inspirèrent la création du M.R.P. (cf. France-Forum, Juillet 1964, articles de Jean-Marie Domenach, Henri Bourbon, M.R. Simonnet).

sincères. *Au revoir et merci!*... ne cesse-t-il de dire. Ce vagabond ne veut pas qu'on le prenne pour un mendiant ingrat. C'est un homme bien élevé, un héritier reconnaissant. Il paye ses dettes à la société, à la fortune, à la naissance, à toutes les fées qui ont organisé à son insu et contre sa volonté une vie brillante. Elles sont acquittées dans chacun de ses livres en bonnes et sonnantes espèces d'or. Ce fabulateur qui trafique d'autres vies possibles, n'est pas un faux-monnaieur.

\*  
\* \*

Il y a dans la République des lettres un groupe bien constitué d'anarchistes de droite. Le drapeau blanc est leur drapeau noir et le légitimisme qu'ils ne professent pas tous, d'ailleurs, n'est que le prétexte de leur antiléganisme. Ces *anars* de droite peuvent aussi bien se prétendre de gauche. Mais un M. Georges Ehni ou un M. Jean-Edern Hallier ne trompent personne. M. François Sentein, lui, n'a aucune honte à se proclamer et à se définir « *anarcho-royaliste* ». Chez lui, l'anarchisme ne procède pas d'une humeur. Il est pensé, raisonné, dogmatisé. Il ne se concilie pas avec le royalisme. Il l'exige. M. François Sentein ne peut renverser son jeu de quilles sans troubler l'Etat, qu'à l'abri d'une loi incontestée, celle de la Monarchie. L'ordre monarchique, légitime, héréditaire, stable est le garant nécessaire des anarchies individuelles. Sous lui, fleurissent les bons plaisirs.

M. Sentein expose et expérimente cette doctrine dans son *Journal* dont le premier tome vient de paraître (7). D'autres suivront. Le *Journal* de Sentein sera l'évènement de la fin du siècle comme le *Journal* de Leautaud a été celui du milieu du siècle. Les deux personnages sont ce qu'ont appelé des « originaux ». Ils vivent retirés, sans faire de bruit, se moquant du tiers comme du quart, pensant sur tout à l'envers de tous. M. François Sentein, dans ce *Journal* qui date des années 40 et qu'il a écrit jeune homme, s'intéresse peu à la guerre. Cette affaire reste *entre Francs*. Lui est un *Wisigoth*. Il parle de Montpellier, de Palavas, de Bédarieux. Je l'ai connu à Paris en 1945. Il sentait toujours bon, dans ses souliers de berger, la *draille* languedocienne. Mais aucune rusticité dans ce fin civilisé, ce sudiste de vieille lignée, l'esprit le plus alerte, le plus subtil, le plus aigu. Il a dirigé la *Parisienne* pendant quelques années et il a imprimé à cette revue une marque inimitable. Il est le contemporain et l'ami de Jacques Laurent, mais avec dix ans d'avance sur les *Hussards*, il a publié ses premiers articles en 1938 dans le *Combat* de Jean le Marchand, de Thierry Maunier et de Jean de Fabregues, alors qu'il portait encore des culottes courtes.

M. François Sentein a appelé son journal *Minutes d'un libertain*, au risque de donner mauvaise opinion de lui. Ce libertain est le contraire d'un dévoyé. Fermeté de la pensée, rigueur de la plume, c'est un modèle en tout de droiture. S'il vagabonde, c'est sûr de sa route, s'il anarchise, c'est garanti par des principes. Il faut le suivre dans son *Journal* qui ne fait que commencer et qui

n'aboutira pas dans une impasse.

\*  
\* \*

M. Gabriel Matzneff écrit dans *les Passions Schismatiques* (8) : « Je ne crois pas aux rebellions collectives organisées, je ne crois qu'aux aventures solitaires ». De *la Nation Française* de Pierre Boutang à la Convention Républicaine de François Mitterrand, de la défense d'Alain Krivine à celle de Bastien Thiry, de Pétrone à Saint Paul, du mariage à ce qu'il nomme la pédophilie, M. Matzneff ne poursuit dans son œuvre que des aventures solitaires. Où le saisir ? Où le fixer ? Montherlant, amateur d'alternances, lui disait : « C'est agaçant. On ne sait jamais où vous en êtes » M. Matzneff, au contraire d'Henry de Montherlant, ne cherche pas son équilibre dans l'équivoque, ni, dans les dissonances, une harmonie. Il a dit qu'il était fait de *discontinuités*. Chacun de ses livres est une rupture. On peut prévoir où ira M. Sentein, esprit occidental et rigoureux ; il suivra son humeur, mais selon sa pente. Les réactions de M. Matzneff sont imprévisibles « Enfermez un désir russe sous la carapace d'une forteresse, écrivait Joseph de Maistre, il la fera sauter. Chacun des livres de M. Matzneff libère un désir contenu, une *vibration réprimée*, dans une explosion.

Aussi font-ils du bruit. Le dernier, *les Passions schismatiques*, est un condensé de ces vibrations réprimées et il présente une succession de réactions en chaîne : le Christ, la Russie, la Femme, les Enfants, autant de sujets explosifs. Au temps où il publiait *La Caracole* (9), M. Matzneff offrait le spectacle d'un jeune hussard très parisien — un pas à droite, un pas à gauche — composant d'élégantes et décevantes figures de haute école. Dans *Nous n'irons plus au Luxembourg* (10), écrit en Mai 68, il a dit adieu à un personnage de sa jeunesse et la crise de son mariage l'a cruellement marqué. *Les Passions schismatiques* sont les séquelles de cette crise.

Mais M. Matzneff s'y allège, s'y élève, s'y libère. Son ton n'est plus celui de l'indifférence narquoise qui a été longtemps le sien. Il est grave et déjà serein. Les désirs de M. Matzneff éclatent dans un ciel apaisé. Ils s'épanouissent en gerbes harmonieuses. A partir de ruptures et de divisions, une amitié profonde est en train de se reconstituer, une figure faite de morceaux dissemblables trouve son originalité, une sagesse n'est pas loin de se manifester. *Les Passions Schismatiques* seront dans l'œuvre de M. Matzneff une date importante, celle où les rebellions se seront avérées inutiles et où les aventures solitaires n'auront plus de sens. L'aventurier, au bout de sa solitude, se sera en effet approché au plus près de sa demeure. Désormais, peut-être, M. Matzneff n'est plus imprévisible.

Philippe SENART

(1) - (2) : Albin Michel

(3) - (7) - (9) - (10) : La Table Ronde

(4) - (5) - (6) : Gallimard

(8) : Stock



# RESTAURER SANS DEFIGURER

par Yvan CHRIST

**L**e titre de mon article est, tout bonnement, celui de la substantielle plaquette que vient de publier M. Jean-François Devalière, architecte en chef de la ville de Dijon (1). Certes, les conseils pratiques que son auteur y dispense concernent le département bourguignon de la Côte-d'Or. D'une façon générale, ils peuvent cependant être appliqués dans l'ensemble de la France, partout où d'aveugles, de désastreuses réparations dénaturent les maisons de nos villes et de nos campagnes, soumises à un vandalisme protéiforme que l'on ne sait par quel bout prendre pour le juguler. Qui ne l'a dénoncé ? Mais qui, face à la présente épidémie ne perdrait courage ?

On ne s'étonnera point que ce manuel soit préfacé par le député-maire de Dijon, ancien ministre de l'Environ-

nement. Premier titulaire de ce ministère nouveau, M. Robert Poujade sait bien de quoi il parle et de quoi parle son architecte. Et ce que furent ses difficultés journalières comme celles de ses successeurs, nous ne le savons que trop. « *Comment, avoue-t-il, espérer protéger toute maison ancienne de qualité par une réglementation ? C'est utopique. Ce qui est réaliste, c'est de diffuser largement les connaissances qui permettront de ne pas rompre des harmonies anciennes* ». Tel a été l'objectif de Jean-François Devalière et tel est l'apport de son livre excellent.

Des conseils sont faits en principe, pour être suivis. Ceux-ci le seront-ils séance tenante ? Il serait imprudent, à cet égard, de nourrir trop d'illusions... Aussi n'est-ce pas la première fois que de bons conseils de cet ordre sont soumis à l'attention des français derrière cha-

cun desquels ne peut-être posté un gendarme culturel, inspecteur patenté du goût national... Je ne sais à combien d'exemplaires est édité ce manuel bourguignon. Quoi qu'il en soit, il n'atteindra qu'un petit nombre de lecteurs de bonne volonté. Dans l'absolu, il faudrait que M. Michel d'Ornano, actuel titulaire du portefeuille de l'Environnement, en liaison avec M. Jean-Philippe Lecat, qui détient celui de la Culture, prît l'initiative de publier à cinquante millions d'exemplaires une plaquette comparable et de la distribuer gracieusement à tous nos concitoyens... La République française consentirait-elle à un tel effort financier ? L'expérience —coûteuse— mériterait d'être tentée. A long terme, elle exercerait peut-être une influence bénéfique sur le goût de nos compatriotes. Est-ce, de ma part, illusion ? C'est bien possible.

\*  
\* \*

Il va de soi que je ne puis, en quelques paragraphes, me faire l'écho de toutes les sages directives formulées par M. Jean-François Devalière. Ces directives sont pluridisciplinaires. Elles passent, en effet, la revue de détail de toutes les parties constitutives de la maison traditionnelle.

Ainsi, au cours d'une vingtaine de chapitres clairs et brefs, l'auteur analyse tour à tour les murs et les ouvertures, les charpentes, les façades à colombage, les divers types de couverture, les lucarnes, les menuiseries extérieures. Il n'omet point les problèmes posés pour la serrurerie et les ferrures, les cheminées et leurs souches, les intérieurs et leurs sols, les escaliers et les peintures. Il aborde également la question des coffrages de boutiques, une des plus irritantes, une des plus complexes de toutes. Et il termine notamment sur les abords de la maison, ses clôtures son jardin. A chacun des chapitres correspondent une ou plusieurs planches de croquis très simples où sont indiqués « *ce qu'il faut faire* » et « *ce qu'il ne faut pas faire* ». Voilà, dans ses grandes lignes, le schéma de ce livre de raison. Il devrait, d'urgence être mis entre les mains malhabiles de tous les français, sans oublier celles des détenteurs de « résidences secondaires en milieu rural », je veux dire, en vieux français, de maisons de campagne...

Le premier chapitre est essentiel puisqu'il porte sur les murs de la maison. La mode est aujourd'hui de supprimer systématiquement tous les enduits, quels qu'ils soient, et de faire « respirer la pierre », quelle qu'elle soit, s'agit-il des plus lamentables moellons. Cette hérésie, dénoncée comme telle par Jean-François Devalière, vient de très loin et de très haut. Que d'enduits respectables ont été, sous l'influence du service des Monuments historiques anéantis tant à l'intérieur qu'à l'extérieur d'édifices illustres, religieux ou civils, qui, de ce fait, ont été dénaturés et comme dévitalisés !

Certes, une réaction officielle se fait jour. Il reste que la tendance persiste dans le domaine privé ou semi-privé et que le néfaste principe du dégagement d'un appareil de pierres non taillées et appareillées est, pour le grand public, un idéal très sot après lequel la majorité de nos contemporains soupire. Non moins absurde est le dégagement partiel, dans une façade plus ou moins correctement enduite, des arcs de décharge, des linteaux et des jambages de fenêtres ou des chaînages d'angle. L'erreur est quasi constante jusque dans les « secteurs sauvegardés » de nos quartiers historiques, à Paris comme en province. Erreur également que de souligner brutalement, en noir, voire en rouge, les joints des pierres ainsi mises à nu en contradiction absolue avec toute la tradition et au nom d'une pseudo-rusticité qui n'est qu'archaïsme de contrebande. Que les représentants du ministère de la Culture responsables de la réhabilitation, de la restauration et de la mise en valeur desdits quartiers, ne réagissent pas, en de trop nombreux cas, contre ces aberrations tenaces, est inexplicable...

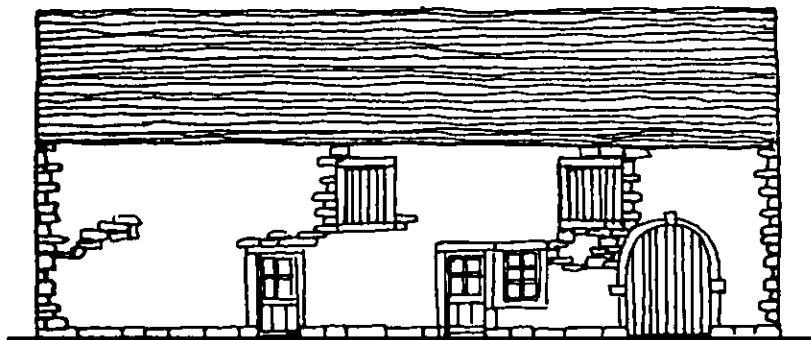
Suivent des conseils judicieux relatifs aux enduits à la chaux grasse, qui existe sous une forme industrialisée, utilisée dans tous les pays de l'Europe mais qui, en France, est généralement ignorée, sinon des restaurateurs officiels des monuments historiques. Jean-François Devalière s'en fait le défenseur. Qui ne l'approuverait ?

\*  
\* \*

Au cours de sa chasse aux hérésies, l'auteur vise non moins justement le procédé trop courant qui consiste à ouvrir, dans une façade ancienne, de larges fenêtres horizontales destinées à obtenir un plus grand ensoleillement et qui, du même coup, brisent le rythme de la composition primitive. Une fenêtre verticale est *réactionnaire*, une fenêtre horizontale est *révolutionnaire*. Il faut être « de son temps »... J. F. Devalière pouvait-il escamoter le problème posé par la substitution des tuiles mécaniques aux petites tuiles plates, dites bourguignonnes ? Curieusement « laxiste » en ce domaine pourtant si sensible, il se déclare favorable à l'utilisation de la tuile mécanique, à condition que sa couleur ne soit pas trop agressive, de préférence à certaines tuiles plates, également industrielles, mais « *trop uniformément rouges ou brunes* ». On peut discuter sa solution sans oublier que s'il est contraint de la retenir sans enthousiasme, c'est en raison du prix de revient, très élevé, de la petite tuile traditionnelle... Le problème reste entier. C'est un des plus graves de tous. Je ne le crois pas à la veille d'être résolu.

Il en est d'autres qui, souvent, ne le sont pas moins, bien qu'ils portent sur des questions de détail —mais ce sont ces détails-là qui peuvent bien remettre tout en cause. Ainsi en va-t-il des lucarnes —on ne maudira jamais trop les abominables « chiens assis »...—, des

# LES MENUISERIES EXTÉRIEURES

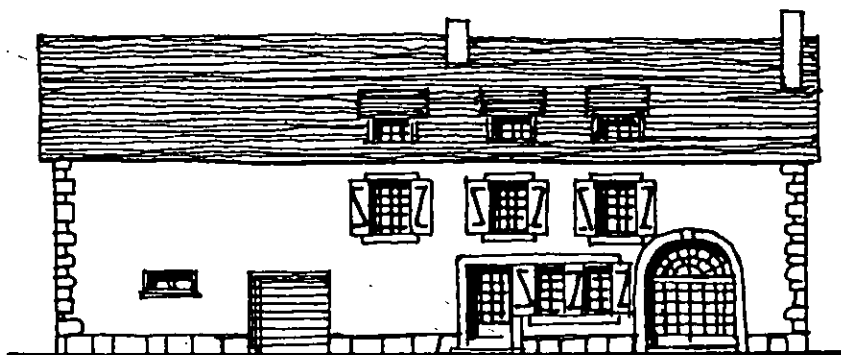


*Ce qui existait*

**TRANSFORMER**

**OUI ! MAIS...**

**PAS COMME ÇA...**



*C'est mauvais pourquoi ?*

*Le toit déborde, les lucarnes sont rampantes, les chaînages sont affirmés, la grange a perdu sa belle porte pour une porte aux proportions bâtardes, la porte de la grange est moderne.*



Séjour

Entrée

Garage

*Ce que l'on aurait pu faire*

*Conserver la grange en garage, faire la partie habitable à l'autre extrémité, créer des lucarnes « à la capucine », conserver le caractère d'origine.*

menuiseries extérieures, des cheminées, des sols, etc. Pour ce qui est des maisons urbaines, défigurées par le mal français qu'est le coffrage de boutique, Jean-François Devalière se déclare, ainsi qu'il fallait s'y attendre, le partisan décidé du dégagement des ouvertures originales, dissimulées par d'insupportables devantures. Il souligne toutefois qu'en certains cas d'espèces, du moins quand il s'agit d'immeubles du siècle dernier qui ne comportent point un rez-de-chaussée ordonnancé, il est opportun de conserver ceux des coffrages anciens qui reflètent une recherche décorative ou ornementale dont, trop tardivement, on commence à évaluer le prix et la portée historique, c'est le cas des boutiques romantiques, de plus en plus rares, qui sont dotées de colonnettes et d'arcatures, ou des très savoureuses boulangeries, crémeries, boucheries et charcuteries de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, soigneusement décorées de fixés sous verre, qui doivent être maintenues « *insitu* », si elles ne luttent pas d'influence avec les maisons anciennes où elles s'inscrivent.

\*  
\* \*

Je n'ai pu que survoler le manuel que Jean-François Devalière, sous le patronage de M. Robert Poujade et des responsables des *Cahiers du vieux Dijon*, offre à la méditation des Bourguignons de la Côte-d'Or. Comme on voudrait qu'en ce temps de vacances estivales, les autres français consentissent à se pénétrer des conseils sagaces qui leur sont prodigués par un praticien de la sauvegarde ! D'autres spécialistes régionaux — dans les pays de la Loire, dans le Lot, dans la Manche — ont édité des publications du même ordre qui toutes, vont dans le même sens et qui sont opportunément citées en bibliographie. Une d'entre elles n'y figure pas encore parce qu'elle vient seulement de paraître : elle est due à M. Albert Dégez et elle a été publiée avec le concours du ministère de la Culture et de l'Union pour la mise en valeur esthétique du Morbihan. *Restaurer en Bretagne* : tel est le titre de cet album technique et pratique, illustré, lui aussi, de croquis d'architecture dont la valeur est grande. (2) Une revue générale, qui est l'organe de l'association des « Maisons paysannes de France », est mentionnée très particulièrement : c'est la meilleure de toutes. Il en va de même pour le traité fondamental de MM. Georges Doyon et Robert Hubrecht, consacré à *l'architecture rurale et bourgeoise en France*, et que l'on ne saurait trop conseiller aux apprentis restaurateurs. (3). Enfin, l'auteur, dès la première ligne de sa bibliographie succincte, annonce la naissance de la collection monumentale consacrée à *l'architecture rurale française*, qui est dirigée par M. Jean Cuisenier, conservateur en chef du musée national des Arts et traditions populaires. (4). Publiée avec le concours du Centre national de la recherche scientifique, elle comprendra une vingtaine de volumes. Ont déjà paru ceux qui analysent la Savoie, le Dauphiné et la Corse et qui sont l'oeuvre de M. Henri Raulin. Ils augurent bien d'une collection de cette espèce, la plus sérieuse et la plus méthodique de toutes celles qui nous sont présentées et qui deviendra la bible de notre architecture rurale en permanent péril.

\*  
\* \*

Ma conclusion rejoindra mon introduction : à l'Etat, sous une forme simplifiée, de prendre l'initiative de publier une brochure illustrée qui ferait la synthèse de ces diverses études et qui mettrait ainsi un indispensable *vade-mecum* à la disposition du plus large public. Vœu platonique ? Il appartient aux responsables gouvernementaux de la Culture et de l'Environnement de faire de cette utopie une réalité.

Yvan CHRIST

**Une vieille maison paysanne à restaurer,  
le rêve de beaucoup de français**

(1) *Cahiers du vieux Dijon*, numéro spécial, avril 1978, « Association pour le renouveau du vieux Dijon », hôtel des Sociétés, rue du Docteur Chaussier, 21000 Dijon.

(2) Editions Serg., (S.L.), 1978.

(3) Editions Vincent, Fréal et Cie., Paris 1942 et 1968.

(4) Editions Berger - Levrault, Paris.



# notes de Lecture

## • Demain le capitalisme d'Henri Lepage

Le titre volontairement provocant de l'ouvrage surprend ; comme choquant bon nombre des démonstrations que l'auteur nous assène et qui remettent en cause bien des idées reçues. La crise de 1929 ? loin d'être due, comme on le croit, aux défaillances de l'économie capitaliste, elle procède en réalité d'un excès d'interventionnisme étatique ; le S.M.I.C. ? toutes les études montrent, nous affirme l'auteur, qu'il constitue un facteur de chômage important.

Ouvrage décapant, *Demain le capitalisme*, du journaliste Henri Lepage, exposé des travaux des économistes « libertariens » américains, a pour premier mérite de présenter un résumé d'une école de pensée très féconde, mais qui reste très peu connue du grand public français. La démarche de ces « nouveaux économistes » ne manque pourtant pas d'ambition. Ainsi, Robert Fogel et l'école du « conditionnel irréel » se proposent de réinterpréter le passé et de « défalsifier l'histoire », démontrant par exemple, statistiques à l'appui, que le développement des chemins de fer a été sans effet sur la croissance américaine. Gary Becker et l'« école de Chicago » élaborent une nouvelle « théorie du consommateur », dont le point de départ est l'idée que l'achat d'un bien ou d'un

service ne constitue pas un acte économique final ( on n'achète pas une voiture pour elle-même, mais pour les services ou les satisfactions dont elle est le support ), et qui prend d'autre part en compte le « prix du temps » : si le consommateur moderne utilise de plus en plus d'objets et de services, c'est, en définitive, parce que le prix de ces derniers a progressivement diminué relativement au prix du temps. Le champ de l'analyse des économistes libertariens est donc très vaste ; dépassant le cadre des études microéconomiques traditionnelles, ils entendent en effet définir une théorie générale des choix et des comportements : cette recherche débouche ainsi sur une théorie de la famille, du mariage, des activités non marchandes et de l'ensemble des comportements humains.

De cette analyse très fouillée, une idée-force se détache : les grandes périodes d'essor économique sont inséparablement liées au développement de la propriété privée ; que cette dernière recule, et c'est la régression. Une large partie de l'ouvrage est également consacrée à la critique du développement des pouvoirs et de l'interventionnisme de l'Etat, qui réalise mal et plus cher ce que des entreprises privées pourraient réaliser à bon marché. Démystifiant l'Etat-Providence, les écono-

mistes ultra-libéraux américains remettent ainsi systématiquement en cause l'existence de monopoles publics comme la politique sociale des États, jugés contraires à l'efficacité économique, et préconisent un retour à la concurrence accrue. Certains d'entre eux vont même beaucoup plus loin : tels David Friedman — le fils de Milton Friedman — ou Roger Leroy Miller, qui, dans leur exigence d'un libéralisme absolu, réclament la liberté de l'usage de la drogue ou la suppression du service militaire obligatoire, débouchant ainsi sur une sorte d'« anarcho-capitalisme » assez proche, en définitive, des thèses de la contestation gauchiste.

Un tel « réductionnisme » économique, qui aboutit à faire de l'économie la science-reine et à tout lui subordonner (le politique, le social, etc...) est loin d'emporter l'adhésion. Il reste toutefois que, par sa présentation d'auteurs américains injustement méconnus, comme par ses critiques stimulantes de l'idéologie économique dominante en France, le livre d'Henri Lepage mérite largement le détour.

Jean GANIAGE

« Le livre de poche ».

## ● Progrès ou déclin de l'homme de Philippe Saint-Marc

Le bonheur peut-il être un objet de science et un objectif politique ? Analysant les conditions de la crise actuelle et s'interrogeant sur les raisons du malaise idéologique qui l'accompagne, Philippe Saint-Marc ne peut que déclarer (1) dans son dernier et passionnant ouvrage : « le temps de la dilapidation dans la joie s'achève » et également : « nous vivons l'un des plus grands moments de l'histoire ». Avant dix ans, l'Occident s'effondrera, s'il n'a pas d'ici là éliminé les causes de son pourrissement ; le tabagisme, l'alcoolisme, la drogue ne sont pas seulement des aspects de l'évasion psychique ; les intoxications volontaires déclenchent aussi de graves perturbations physiques et morales. Enumérant les raisons de la dégradation actuelle de l'existence, Philippe Saint-Marc constate que l'individualisation du cadre de vie (espaces verts, villes, villages, logements), l'aspiration à la santé, la soif de la nature et le désir d'une vie plus exaltante et chaleureuse, pour plus de responsabilités et plus d'affection, constituent autant de revendications profondes que la minéralisation des sols, la réduction de l'espace agricole et l'accroissement dangereux des nuisances narguent irrémédiablement ; or, « repoétiser le monde, c'est aussi donner une place essentielle aux valeurs poétiques ; la beauté, le rêve, la joie de vivre par rapport aux valeurs techniques... une cité doit se construire, un territoire s'aménager comme un beau poème ». Que constatons-nous, dans cette perspective : « Paris est un gouffre pour la France, tout en donnant à ses habitants moins de bien-être que n'en ont les provinciaux : coût effarant pour l'homme comme pour l'économie d'un gigantisme contre-nature ».

Quant aux cultures régionales standardisées par les médias elles ont tendance à s'effriter sinon à disparaître, les cultures « vécues » faisant place à une culture plaquée qui n'exalte plus ni la personnalité individuelle ni la joie de vivre collective : « l'originalité de chaque micro-culture s'efface peu à peu sous le laminage de l'uniformisation, résultat en particulier de la standardisation intellectuelle par l'instruction publique, la grande presse, la radio, la télévision... »

Le moment semble donc venu de déclencher réellement un mouvement de rééquilibrage dans l'ordre territorial, économique, social et culturel, et ce, en donnant

en particulier « à tous les niveaux, le maximum d'initiatives à chacun ».

Seule, l'interrogation d'un véritable syndicalisme du cadre de vie, notamment par l'essor de la vie associative (il faut provoquer une mutation structurelle en créant un tiers état associatif) peut aider à provoquer cette transformation de nos sociétés déchirées par la rupture des communautés, le déracinement des populations, le gigantisme et la dissociation de la famille, la misère écologique et la fragilisation croissante de la nature et de l'économie par « la pollution, la cancérisation et l'inflation ». Le bonheur dans notre civilisation de la vitesse et de l'insécurité c'est d'abord « deux fois moins de morts sur les routes ou par le cancer, ou un air deux fois moins pollué ».

C'est également l'attribution aux régions de compétences économiques, culturelles, écologiques et sociales très larges : « la région doit devenir une collectivité territoriale et non un simple établissement public... avec le transfert de ressources financières et des fonctionnaires de l'Etat correspondant à ces activités ».

C'est aussi « l'établissement d'un nouveau programme énergétique, sur la base d'une stabilisation de la consommation individuelle d'énergie » et le renversement de la répartition actuelle des crédits publics « en transférant une part considérable des crédits nucléaires au financement des économies d'énergie et des énergies nouvelles ».

A l'heure actuelle, ni le capitalisme, ni le marxisme, ne sont plus capables de trouver des remèdes à cette négation de la spiritualité humaine et à cette impossibilité de « rééquilibrer le pouvoir entre le technicien et l'artiste ».

Croire à une civilisation nouvelle, c'est écarter simultanément les deux dynamiques qui asservissent l'homme : la concurrence sans frein, qui sacrifie la vie et l'esprit à la recherche matérielle, et le renforcement de la « technocratie » par une énorme extension de l'administration et des nationalisations, qui accroissent encore le pouvoir des techniciens en les affranchissant du contrôle des marchés.

Refuser de croire à la fatalité de la technique et de l'économie, c'est accepter de croire que les hommes peuvent et doivent être les moteurs de leur histoire car « l'histoire de l'humanité est faite de ces défis auxquels chaque époque doit s'affronter : fléaux extérieurs et démons intérieurs... en un temps où le pouvoir de l'humanité, technologie, démographique, économique, militaire, policier, dépasse tout ce que connut l'histoire, le défi essentiel pour notre génération est de savoir si nous vaincrons notre force pour notre sagesse, si nous dominerons les tentations pour déclarer la paix à la terre et aux autres êtres vivants »...

Dans « la Socialisation de la Nature », Philippe Saint-Marc, définissait déjà les équilibres économiques par l'équilibre écologique, proposant de choisir entre une économie résolument productiviste, source de gaspillage énergétique et d'accroissement des nuisances et des déchets, et une économie écologique mettant fin aux

gaspillages de ressources tant matérielles que spirituelles. Si la repersonnalisation de l'être humain, et la possibilité pour lui d'être en paix avec la terre supposent cette mutation des mentalités et des comportements, un ouvrage comme « Progrès et Déclin de l'Homme » constitue une tentative nouvelle et importante de recherche humaniste, où loin de nier ces valeurs que l'on commençait à croire révolues, dépassées, remplacées par d'autres aspirations et d'autres réalités, une écologie sociale essaie de proposer des solutions à la crise économique et idéologique de cette fin du XX<sup>ème</sup> siècle en insistant sur la fragilisation et la vulnérabilité croissante des êtres et des choses à travers ces atteintes systématiques portées à la nature et aux valeurs les plus sûres.

Anne-Marie LAVAUDEN

(1) Editions Stock

## • Un acte de foi d'Henri Fréville

C'est le titre d'un ouvrage en deux volumes (1) que vient de publier Henri Fréville, Sénateur de L'Ille et Vilaine, Maire de Rennes de 1953 à 1977 après avoir été, antérieurement, adjoint au Maire-délégué aux enseignements secondaire et supérieur pendant six ans, période qui fut, pour lui, celle de l'apprentissage aux affaires municipales durant laquelle il se prépara à transformer, de manière spectaculaire et sous tous les rapports la capitale traditionnelle de la Bretagne.

Le raz-de-marée qui emporta tant de municipalités en Avril 1977, dans l'ensemble de la Bretagne, n'épargna pas Rennes après le retrait volontaire d'Henri Fréville d'une compétition électorale qui lui paraissait devoir être le fait de candidats plus jeunes. Une municipalité socialo-communiste y prit donc le pouvoir et bénéficie du remarquable héritage d'une équipe animée par celui qui eut, pendant de longues années, la renommée d'être l'un des meilleurs administrateurs de ce pays.

Henri Fréville ressentit-il amertume ou déception devant cette transformation subite d'orientation faisant des communistes les arbitres de la nouvelle administration communale locale ? Craignit-il qu'on dénaturât le caractère de l'oeuvre patiemment accomplie et que d'autres pussent revendiquer, sans titres ni mérites, le bénéfice d'une action sociale, marquée pendant un quart de siècle, du caractère propre à la démocratie chrétienne originelle, et d'une politique économique particulièrement efficace ? Toujours est-il qu'il reprit sa plume d'historien, celle-là même qui lui avait valu, en 1955, le Grand Prix Gobert d'Histoire de l'Académie Française pour sa thèse de doctorat ès-lettres et une chaire d'Histoire économique et institutionnelle à l'Université de Rennes. Il écrivit cet « Acte de Foi » dans lequel ses amis reconnaissent l'homme, mais aussi leurs propres ambitions et l'expression de la philosophie qui les inspire et

les idéaux pour lesquels ils n'ont cessé de combattre.

Le titre : « Un acte de foi », le sous-titre : « 30 ans au service de la Cité », traduisent le souhait de l'auteur de fonder, pour le présent et pour l'avenir, la vérité historique et d'établir sereinement et très objectivement le bilan de l'oeuvre accomplie et des réalisations menées à bien par « celles et ceux qui, avec lui, ont travaillé avec opiniâtreté, parfois au détriment de leur santé, toujours de leurs intérêts matériels, à l'édification du Rennes contemporain dont le temps fera ressortir les véritables caractères essentiels et sur lequel l'Histoire rendra, dans sa sérénité, le seul jugement qui soit — hors des passions partisans et des contingences passagères — véritablement équitable ».

On voit, à la lecture du premier volume, se développer spectaculairement Rennes qui, de petite ville bourgeoisement conservatrice, inquiète des novations, s'épanouit, en moins de vingt-cinq ans, au point de devenir une incontestable métropole moderne doublant de population, détruisant ses taudis, édifiant plus de cinquante mille logements, s'équipant en infrastructures de qualité, en terrains de sports, en espaces verts considérables et devenant, dans la cohérence, grande ville universitaire et centre de recherche dans les secteurs scientifiques de pointe.

Trouvant dans le professeur Robert Debré un conseiller éminent et vénéré, Rennes développe magistralement l'équipement hospitalier et se trouve bientôt le lieu d'implantation de l'Ecole Nationale de la Santé Publique et de toute une gamme d'établissements de haut niveau.

Dans le même temps les initiatives sociales et culturelles se multiplient sans qu'il soit jamais sacrifié au



médiocre et à la démagogie. Peu de villes, en France, se sont mieux et plus complètement pourvues dans ces deux domaines essentiels. Plus de quarante mille emplois sont créés, pendant cette période dans le moment même où s'institue une politique de collaboration intercommunale susceptible d'imprimer à l'ensemble du bassin de Rennes une même cadence de transformation et d'activité. Devenue importante ville de l'automobile, Rennes se tourne vers l'électronique, l'informatique et les télécommunications. L'industrie de la lingerie et du vêtement y a, aussi, une place non négligeable.

La politique rennaise, sous cette direction éclairée, fait grande place à l'imagination, à la prospective et à la prévoyance. Pour la première fois au cours de son histoire, Rennes se trouve totalement garantie, pour de très longues années, contre toute disette d'eau grâce à la construction de barrages très modernes qui drainent les eaux de ruissellement tout en écrétant les crues d'une partie des affluents de la Vilaine et en réduisant, à l'étiage, les dangers de pollution ; un réseau complet d'assainissement des eaux usées est mis en place en même temps qu'une importante usine d'épuration ; et il y a plus d'une décennie, la Ville — une des toutes premières de France — se voit dotée d'une usine d'incinération des ordures ménagères laquelle contribue largement au chauffage urbain.

Mais c'est, plus encore, sa politique foncière qui fait la renommée de la ville. Rien ne fut négligé pour que fût maîtrisée la spéculation foncière. Les réserves foncières constituées permettront aux successeurs d'Henri Fréville, d'envisager l'avenir avec confiance et sérénité pour peu que soit respecté le souci — qui fut toujours le sien — de la rigueur dans la gestion et d'intelligente continuité dans l'action.

Les trente années de vie municipale d'Henri Fréville ont été, comme sa vie publique toute entière, inspirées par une philosophie et une éthique procédant directement des thèses blondéliennes et de la démocratie chrétienne rassemblée autour de Marc Sangnier dont il fut, dès son adolescence, un adepte convaincu et enthousiaste. Il les évoque, dans les deux premiers chapitres du premier volume sous les titres : « Premiers fondements d'un choix politique » et « L'approche concrète des réalités urbaines ».

Nombreux seront ceux qui découvriront — dans ces pages souvent frémissantes — l'écho des combats qu'eux-mêmes menèrent ou dont ils auront entendu, près des leurs, le récit coloré. La revue « Esprit », le quotidien « L'Aube », les hebdomadaires « Sept » puis

« Temps Présent ». La lutte avec des démocrates de divers horizons, avec des socialistes tel André Philip, contre la montée des périls fascistes et nazis... La Résistance.

Les lecteurs percevront, dans l'expression de la remarquable politique de coopération européenne tissée, pendant un quart de siècle, par Henri Fréville et ses amis, l'expression de l'esprit de Marc Sangnier et de Bierville ainsi que des convictions constructives de Robert Schuman et de Pierre Pflimlin.

La lecture du second tome, l'examen des nombreuses photographies qui illustrent l'ouvrage permettent une véritable résurrection d'une tranche de vie, non seulement d'un homme, d'une équipe mais, dans une large mesure, d'une génération. Les textes qui le constituent ont tous, sans exception, traduit, à un moment donné, l'attitude du Maire dans des domaines ou dans des circonstances précis au cours des années écoulées : événements marquants de la transformation de la cité ou de la vie politique ; études didactiques ou scientifiques relatives aux collectivités locales, à la politique internationale, à l'aménagement du territoire et à la politique foncière ; aperçus philosophiques dont un discours sur le « Sens de l'Histoire », prononcé en 1960, dans lequel apparaît, avec force et finesse à la fois, le profond attachement que l'auteur professait pour Henri Bergson dont il fut l'ardent disciple au cours de sa vie d'étudiant et de jeune professeur ; enfin, réunis sous les deux mots : « In Memoriam », les adieux adressés à des compagnons disparus, abreuvés aux mêmes sources et forts des mêmes convictions démocratiques.

Au total, un apport de qualité sur l'histoire d'une cité, l'esprit d'une génération, la mutation d'une époque.

Un regret toutefois. On aurait aimé une table des matières détaillée pour le second tome. Elle eût facilité la besogne des chercheurs pour lesquels ce livre est une mine de renseignements aussi précis que divers. Souhaitons qu'elle apparaisse ainsi dans la seconde édition qui sera la bienvenue.

En lisant le livre d'Henri Fréville on comprend mieux pourquoi tant d'hommes politiques apportent une véritable passion à exercer leurs fonctions de Maire.

Henri BOURBON

(1) « Un Acte de foi : trente ans au service de la Cité ». Editions SEPES Société d'études et de publications économiques et sociales - 20, rue Duhamel 35100 - RENNES. - 2 volumes enrichis de photographies, cartes et plans - 90 Frs.

## ● La IV<sup>e</sup> et la V<sup>e</sup> République de Pierre Limagne

Une unité de pensée. Deux ouvrages, deux volumes de quatre cents pages chacun : « L'Histoire éphémère d'une République, la IV<sup>e</sup> » — « La V<sup>e</sup> de Charles de

Gaulle et Georges Pompidou ». Il s'agit presque d'un tour de force. L'auteur, Pierre Limagne, journaliste, avait vingt cinq ans lorsqu'il entra pour la première fois

en contact avec la réalité politique française. C'était après l'insurrection du 6 février 1934 ! Depuis... le Front Populaire, la guerre et naturellement la clandestinité. Le service de la liberté et de la libération du pays. Cette tâche, parmi les plus nobles accomplies, Pierre Limagne reprend sa plume en 1944 à « La Croix ». Il est journaliste parlementaire et chef du service politique d'un quotidien dont les amis comme les adversaires sont les lecteurs attentifs. Il connaît et rencontre les uns et les autres. Il se trouve au centre des événements. Il côtoie leurs témoins, leurs responsables, journalistes et hommes politiques. Parfois également, ces « Père Joseph » de nos républiques...

Un critique sympathique aux travaux de Pierre Limagne insistait récemment sur l'impartialité avec laquelle il rend compte des événements dont il a été le spectateur, parfois très proche. Proche jusqu'à jouer un rôle qui pour être peu connu revêt une importance à laquelle les historiens seront souvent plus sensibles que les contemporains.

Mais l'impartialité de Pierre Limagne, que signifie-t-elle exactement ? Sans doute est-ce la qualité première d'un historien. Pourtant j'estime qu'un journaliste devrait récuser tout hommage rendu à son « objectivité », lorsqu'elle se targue d'ignorer la passion pour dissimuler plus sûrement la vérité. En tout cas, en matière politique elle est toujours ambiguë. La revendiquent ceux qui feignent de n'avoir pas d'opinions pour mieux justifier leur refus ou leur crainte de les laisser transparaître et apparaître à l'intelligence et à la critique. Ils préfèrent et souhaitent toujours plus nombreuse la cohorte des hommes qui ne méritent pas le nom de citoyens. Aije besoin de le dire ? Ce n'est pas le cas de Pierre Limagne.

Dans l'avant propos de « La V<sup>e</sup> République de Charles de Gaulle et Georges Pompidou », j'ai relevé une phrase dont l'évidence, pour déplaire à certains n'est pas moins impartiale, objective et véridique. Parlant du redressement de notre pays dans les années qui suivirent la seconde guerre mondiale et qu'il faut inscrire à l'actif de la IV<sup>e</sup> République, Pierre Limagne précise qu'il a été acquis « malgré les obstacles jetés sur la route par une coalition contre nature de gaullistes et de communistes ». Ainsi apporte-t-il au service de la vérité un élément dont les historiens devront tenir compte comme d'une donnée absolument irrécusable.

## ● Etienne Borne ou la passion de la vérité

*Nous publions ci-après un texte paru dans le numéro de Juin 1978 des « Cahiers Universitaires Catholiques » 170 Bd de Montparnasse, Paris, qui analyse le livre d'Etienne Borne « Commentaires ».*

*« Se trouvent alors soudés l'un à l'autre un souci du spirituel et une exigence politique qui font ensemble une des plus fortes et des plus belles passions qui se puissent rencontrer en*

Donc après nous avoir donné « L'éphémère IV<sup>e</sup> République », « L'Histoire de la V<sup>e</sup> de Charles de Gaulle et Georges Pompidou » n'a pas bénéficié et pour cause, du recul indispensable à un journaliste qui se veut également historien. Son analyse aussi honnête, voire scrupuleuse, soit-elle, empêche celui qui s'y livre de présenter une synthèse trop impatientement attendue. Mais l'influence de l'inventeur d'un « système » parmi d'autres, peut-elle ou doit-elle agiter longtemps l'esprit de successeurs d'avance et publiquement contestés comme le furent orgueilleusement tous ses prédécesseurs ?

Sans dénier « l'efficacité » de nos institutions puis-je ajouter que la façon dont Pierre Limagne parle de leur acquis m'autorise — pour l'en féliciter — à dire qu'on regrette avec lui de voir le rôle du Parlement dangereusement réduit à une époque où la République ne peut plus être celle des notables, mais le régime grâce auquel s'expriment l'imagination et la volonté, bref la coopération d'un peuple et de ses représentants.

Mais la V<sup>e</sup> République n'a que vingt ans ! Tout passe, s'écoule, change et se transforme, même les institutions auxquelles le prestige d'un homme ne suffit pas à garantir la durée. Le premier rôle appartient désormais aux hommes chargés de veiller et de conduire leur inévitable évolution.

Après De Gaulle, Pompidou « mort en selle », Giscard « par son « non » référendum de 1969 a contribué au départ du fondateur de l'actuel régime ». Ainsi le numéro de la République peut bien être le même... le système a déjà changé. Les nuances d'abord difficilement perceptibles deviennent différences évidentes.

Ceux qui s'intéressent à l'Histoire, parfois brûlante de notre pays, puiseront dans les ouvrages et notamment le plus récent, de Pierre Limagne une probité dans la narration des événements qui devrait leur permettre de se faire une idée précise du fonctionnement de nos institutions. Elle sera vraisemblablement différente de celle de leurs admirateurs et de leurs détracteurs toujours systématiques.

Jean TEITGEN

*« L'éphémère IV<sup>e</sup> République » (1977) et « La V<sup>e</sup> République de Charles de Gaulle et Georges Pompidou » (1978) par Pierre Limagne. (Editions France-Empire).*

*ce monde » (1). L'alliance de l'enseignement et du journalisme est rarement réussie mais, quand elle l'est, elle donne des fruits savoureux. La réussite de Borne fait songer à celle d'Alain, l'auteur fameux des *Propos d'un Normand*. Mais c'est à un Alain chrétien que nous avons affaire et cela change tout. Borne s'indigne de l'aphasie, « humiliante et masochiste », pourtant généralisée, des catholiques d'aujourd'hui n'osant plus dire de qui ils*

sont les disciples. Lui, il l'ose, avec vigueur, avec tendresse aussi. D'où le ton unique de ces pages toutes vibrantes de la passion de la vérité aux deux sens, douloureux et exaltant, de la passion intégralement vécue. Rendre témoignage à la vérité, en toute occasion et à tout risque, voilà toute l'ambition de la pensée de Borne, — pensée qui est indivisiblement parole et action. Or, la vérité de l'homme, c'est le *paradoxe*, celui-là même que Pascal a saisi lorsqu'il a dit que, si l'homme est « *au monde* », il ne saurait être « *pleinement du monde* », parce qu'il ne peut « *penser ce monde qu'en le dépassant vers l'absolu ou le néant* ».

Contre certain usage abusif de la *linguistique* brandie comme une interdiction de questionner sur Dieu et sur l'homme ; contre le *structuralisme* envahissant et paralysant ; contre le « *terrorisme scientiste* » des tenants fanatisés des sciences humaines ; contre tous les *matérialismes* et tous les *naturalismes* négateurs de l'intériorité du sujet, Borne rappelle tout simplement et efficacement que « *la nature de l'homme (est) de contester et de dépasser la nature* », que « *les plus hautes valeurs en ce monde sont personnelles* », que toute culture n'a de contenu et de sens « *que par l'homme et pour l'homme* » et que celui-ci est foncièrement esprit, en sorte que l'insatisfaction est son lot inéluctable.

Aux théoriciens de la « *mort de Dieu* », il oppose victorieusement que celle-ci n'est, en fait, que « *la mort des représentations qui imaginaient ou construisaient Dieu sur le modèle des forces de la nature ou des puissances sociales démesurément agrandies par une fascination superstitieuse* ». Seul, l'Absolu est absolu et mérite adoration. La transcendance du mystère, le sacré ne peuvent être évacués sans que l'homme ne soit menacé de mort. Décapées par la ferme et lucide critique du personnalisme militant, les *idéologies*, qui ne sont que falsifications de la réalité, révèlent toute leur inconsistance. Car « *la vérité n'est pas une notion culturelle, et c'est une chance pour l'avenir de la culture* ». La violence contre la vérité et la violence contre les personnes ne font qu'une même violence contre « *ce qui nous reste de civilisation* ». Borne n'a qu'un ennemi, qui se nomme *totalitarisme*.

La plus grande part de ces *Commentaires* porte sur la politique, mais vue à la lumière de la métaphysique. La conviction de Borne est, en effet, que « *les choses politiques cessent de paraître hasardeuses, incertaines, emmêlées, dès lors qu'elles sont philosophiquement éclairées et interprétées* ». Le philosophe a la responsabilité du *sens*. Il lui revient de poser le problème de la *finalité*. C'est en philosophe qu'il conteste le *libéralisme* dès lors qu'il dégénère en individualisme, le *matérialisme dialectique* professé comme « *un dogmatisme qui refuse tout préalable critique* », le *machiavélisme* parce qu'il réduit la politique à n'être qu'« *un conflit de forces se disputant le pouvoir* ».

Défenseur du pluralisme, apôtre du dialogue démocratique, résolu à voir dans l'adversaire le partenaire,

Borne justifie son « *centrisme* » politique, qu'il place sous le patronage d'Erasme, en le définissant comme « *passion de réconcilier* », sans cesse en garde contre « *les démesures et les intolérances* ». C'est dire qu'à ses yeux la politique ne peut aller sans la *morale*. Or, le souci contemporain « *d'adapter la législation aux mœurs* » n'est-il pas le signe de la plus grave démission de la morale, à moins d'entendre celle-ci comme « *le reflet et le système justificateur de ce qui est couramment pratiqué* » ? Contre tous les fatalismes, s'insurge la certitude intime que l'homme est une liberté, capable de « *changer son destin en destinée* » sous l'inspiration des valeurs transcendantes que sont la justice et l'amour. Nous ne voyons, aujourd'hui, personne qui, autant que Borne, ait pris au sérieux la maxime péguyste : « *La révolution sociale sera morale, ou ne sera pas* ». Car, « *il n'y a pas de centrisme en philosophie* ». La morale est un absolu, non la politique. C'est pourquoi Borne ne se lasse pas de préférer le *débat au combat* et de soutenir, preuves à l'appui, que les valeurs contemplatives sont, « *en profondeur, les plus nécessaires à la cité* ».

La netteté de la pensée s'unit, chez Borne, à l'ampleur de la curiosité : rien de ce qui est humain ne lui est étranger. En particulier, les allusions à l'*art*, et, singulièrement, à la *littérature* viennent attester le sûr équilibre que composent la sensibilité et l'intellectualité dans un homme décidé à répondre le plus complètement qu'il se peut à sa vocation de créateur de Dieu. Si, par excellence, « *les poètes sont médiateurs* » il convient de les écouter avec la plus vive attention : Pierre Teilhard de Chardin, poète du Christ tête de l'évolution cosmique ; Frédéric Mistral, poète de « *la saveur des grandes choses élémentaires* » ; Saint-John-Perse, poète de « *l'universalité de l'Être* » ? Chacun, à sa manière propre, et Borne, à son tour, nous invitent à « *respirer avec l'Univers* », dans ce sentiment de « *réciprocité complète du réel et du beau* » que « *la grande Simone Weil* » a su, elle aussi, admirablement dégager. Les quêteurs de « *surréalité* » sont ceux qui étreignent le mieux le réel en son devenir créateur : « *le poète dresse sur le plus haut sommet et dans tout son éclat l'énigme du monde* ». Parce qu'il est poète en même temps que philosophe, Borne nous donne la joie d'un style original, où la plénitude de la pensée se joint à la souplesse du trait, — style d'un homme vrai, attaché à capter toutes les nuances du réel.

Quand il proclame que « *la vie la plus vivante est celle qui prend à contre-pente ses plus obsédantes nostalgies* », Borne nous livre sans doute le secret de sa démarche personnelle faite d'une fidélité toute platonicienne à des valeurs pérennes et, inséparablement, d'une inquiète volonté de vivre avec son époque, de marcher avec ses contemporains afin de les aider à voir clair et à se tenir debout. Il nous donne tout ensemble une forte leçon de *courage*, « *dans cette société de l'opinion et du respect humain où les plus huppés s'inquiètent peureusement de savoir qui l'a dite avant de consentir à une vérité* », et une douce leçon de *confiance*. Fils de l'Église, — cette étrange « *institution romaine en forme de croix* », « *plus traditionnelle que tous les conservatismes,*

plus subversive que toutes les révolutions » —, Borne ressemble à sa mère, qui « ne peut cesser de faire référence, verticalement, à l'absolu, tout en épousant, horizontalement les choses du temps ». Dans cette tension s'obtient la difficile unité de la *lumière* et de la *vie*, à laquelle nous appelle « l'évangile johannique, évangile des évangiles ». A la passion de la vérité, qui « fait le haut de l'homme », Borne est assuré qu'il ne peut pas ne pas y

avoir *réponse*? Où donc ? « du côté du mystère », vers lequel il nous guide avec autant de sagacité que de générosité.

André-A. DEVAUX

(1) Etienne Borne, *Commentaires*, collection « Rencontres », Édition du Cerf, 1977, 256 p. « Passion de la Vérité » est aussi le titre d'un beau livre de Borne, publié en 1962 chez Fayard.

## ● Signification de l'art médiéval

L'art monumental du Moyen Âge, longtemps méprisé, le XVII<sup>e</sup> siècle l'a affublé par dérision de l'épithète de gothique, connaît un regain de faveur. Les albums se multiplient qui vulgarisent, au bon sens du terme, les images des monuments bâtis du XI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle. A plusieurs reprises nous avons signalé le mérite de collections comme celle du Zodiaque chez Weber, des albums de Skira ou de Gallimard. Plus rares sont les efforts d'explication de ces monuments artistiques qui soutiennent la floraison des chefs-d'œuvres médiévaux. André Scobetzine a tenté un difficile déchiffrement de *l'art féodal et son enjeu social* (Gallimard, 324 p. 48 F).

Architecte, graveur, dessinateur, André Scobetzine aborde ce qu'il a appelé l'art féodal — le titre est déjà révélateur du contenu social que l'auteur veut donner à son étude — dans une perspective d'homme de l'art plus que dans celle de l'historien traditionnel. A travers le jeu de ses formes et les principes d'ordre qui régissent son style, l'art féodal, selon lui, transmet un modèle engagé et opératoire de la société destiné à transformer la réalité dont il est issu. André Scobetzine commence par nous faire observer les analogies qui existent entre la place de la figure sculptée ou peinte dans le décor ornemental roman et celle de l'individu dans la société d'alors. Il nous fait reconnaître, sous jacente à toutes les créations des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, qu'il s'agisse d'architecture ou de poésie, de sculpture ou de théologie, une même « grammaire de la pensée ». Toujours selon l'auteur, elle aurait été forgée autour des conflits idéologiques et sociaux qui déchiraient alors le monde féodal. Par-delà la « lecture » originale qu'il nous donne de l'art roman puis gothique, ce livre veut nous proposer une méthode pour appréhender les créations plastiques et en saisir les résonances profondes. Beaucoup d'idées nouvelles nous sont offertes dans ce livre, mais elles méritent d'être discutées de près et sont certainement sujets à controverse.

Le neuvième tome de la collection des *Cahiers de Fanjeaux* (Privat éditeur, 404 p.) s'attache à la naissance et au développement rapide du XIII<sup>e</sup> siècle, dans le haut et le bas-Languedoc, d'une forme d'art originale, le « gothique méridional ». C'est pour moi une nouvelle fois l'occasion d'évoquer le souvenir de mon maître et ami, le regretté chanoine Delaruelle qui fut l'un des fondateurs de ces colloques au cœur de l'Albigeois, qu'il aimait tant. Le débat dont est sorti ce tome a été présidé par mon excellent collègue, le professeur Marcel Durliat, qui enseigne l'histoire de l'art à l'université de Tou-

louse - Le Mirail. Au terme du volume se dégagent clairement les traits caractéristiques du gothique méridional, que les divers auteurs mettent tour à tour en lumière : la grande église à nef unique et large, voûtée d'ogives, la petite église couverte en charpente sur arcs diaphragmes, les hautes chapelles ouvertes dans les murs entre les contreforts, les fenêtres étroites et hautes, les nervures épaisses, etc... On y apprend d'autre part, l'existence dans le Midi, d'un art du vitrail et d'une sculpture gothique beaucoup plus précoces qu'on ne le pensait jusqu'ici. On mesure enfin la place que les ordres mendiants, à côté des évêques, tiennent dans la diffusion, sinon dans la naissance du gothique méridional.

L'une des originalités de ce neuvième tome des *Cahiers de Fanjeaux* est précisément qu'il double l'étude de la forme artistique, par une série de recherches d'histoire spirituelle, institutionnelle, ou sociale sur l'ensemble des conditions humaines du phénomène. Les précisions relatives au financement des cathédrales et des grandes églises « mendiante » qui rassemblent l'enquête de Jean-Louis Biget d'Albi et celle qu'un document exceptionnel a permis de réaliser sur les Jacobins de Toulouse, donnent l'occasion de rattacher la première expansion du gothique méridional à l'ensemble de la société qui la porte. Succédant à l'épanouissement de l'art roman au XII<sup>e</sup> siècle, après une période d'hésitation, la naissance et l'essor du gothique méridional manifestent à la fois un renouvellement considérable des énergies spirituelles et un changement certain dans la sensibilité et les intentions religieuses en Languedoc. Préparé par l'austérité de l'ordre de Cîteaux, le dépouillement des ordres mendiants voulu par Saint-Dominique et Saint-François, n'a pas étouffé la créativité artistique dans les édifices religieux. Le souffle apostolique des fondateurs au contraire, l'a promue, mais ils l'ont transformée. L'intense poussée spirituelle que ces ordres ont apportée en Languedoc, autant et plus qu'ailleurs, ne tarde pas à se faire jour sous de nouveaux modes d'expression et à se donner une nouvelle enveloppe. C'est pourquoi, l'affirmation originale du gothique méridional à partir de certains principes et éléments de l'art qui se sont développés dans la France du Nord, ne marque pas tellement l'emprise des modèles septentrionaux sur lui, mais plutôt l'intensité du renouvellement religieux en Languedoc au XII<sup>e</sup> siècle. Une très intéressante démonstration pour l'historiographie méridionale.

Jean CHELINI

## ● Terroirs et rêves

Il est rare de suivre pas à pas la production d'un éditeur depuis ses débuts et d'en mesurer à la fois les progrès et la fidélité à l'objectif qu'il s'est fixé au départ. Avec les éditions du Chêne, j'ai vécu cette expérience bien agréable pour un critique trop souvent déçu par la démagogie de certains éditeurs. Depuis quatre ou cinq ans, le Chêne n'a pas relâché son effort au service de l'image, dans la double direction esquissée à l'origine, la reproduction de photos et de reportages exprimant l'authenticité d'une terre, d'un pays — je pense à ces admirables recueils sur le Mexique, les Noubas ou plus près de nous l'Ardèche — et la publication d'œuvres de peintres, de graveurs publicistes ayant exprimé les désirs et les rêves de leur génération. La qualité de l'image, le caractère très raisonnable des prix constituent un autre mérite de cet éditeur qui s'est ainsi constitué en peu de temps une place de choix dans le livre d'art, qu'il a rendu accessible à une plus large clientèle — il a grand souci des publics de jeunes en particulier — sans la vulgariser au mauvais sens du terme.

La série *Terroirs* avait été brillamment inaugurée par les photographies de Michel José et le texte de Jean Canière sur *Joseph, Noémie, Célestin et autres paysans de l'Ardèche* qui ont connu un franc succès. L'esprit de la collection est d'associer le travail d'un photographe et d'un écrivain sur une région de France pour laquelle ils éprouvent tous deux la même passion. Bernard Clavel et Paul Morain ont fait équipe pour nous présenter *Fleur de sel* (Chêne, 62 photographies en couleurs, 10 pages de texte, 68 F). *Fleur de sel*, ce sont les marais salants de la presqu'île guérandaise. La *Fleur de sel* apparaît à la surface de l'eau en une mince couche blanche et fine. Elle recouvre les salines, elle est alors récoltée par les paludiers. Bernard Clavel par son texte et Paul Morain par ses photographies évoquent cet univers encore préservé entre la terre et la mer où des hommes, les paludiers, perpétuent avec patience, la vieille tradition de la cueillette du sel. Tous deux ont su par le texte et l'image traduire toute la beauté et la poésie d'un univers aujourd'hui menacé de destruction quasi-totale par les aménagements futurs de la région. C'est un témoignage à la sensibilité de chacun pour que continue à vivre cette « Fleur de sel ».

Dans la même collection, Bernard Mériaux publie un ensemble de merveilleuses photos sous le titre *Solognots de Sologne* éclairé par un très beau texte de Maurice Genevoix. Ils ont su l'un et l'autre écarter ce voile de brume qui couvre les lacs et les forêts de cette région. C'est une Sologne vivante, vécue, que nous retrace Maurice Genevoix, de sa première visite tout enfant lors d'une randonnée en carriole avec son oncle, ses rencontres profondes avec les Solognots, en passant par une nuit de braconnage. Bernard Mériaux a su donner un visage à ces Solognots, le chasseur de vipères, le charbonnier, le rempailleur, le paysan derrière son cheval blanc

et tant d'autres. Garde-chasse, braconniers et pêcheurs ont des regards aussi beaux que la nature qui les entoure, les paysages splendides de cette « ligne bleue » que Maurice Genevoix voyait de sa fenêtre au-delà des méandres de la Loire.

Yvan Audouard, en provençal fidèle aux traditions, a tenu à illustrer le très pittoresque recueil d'Hans Silvester sur les boules, *La pétanque et le jeu provençal* (Chêne, 70 photographies en noir et blanc, 20 pages de texte, 58 F). L'humour pimente ces images et ces lignes qui décrivent merveilleusement ce monde coloré où se pratique la pétanque, avec ses rites et ses giboulées !

Jean Szarkowski présente *Les portfolios de Ansel Adams* (Chêne, 90 photographies en noir et blanc, 124 p., 175 F). Ansel Adams est un musicien américain qui depuis 1950 est devenu photographe professionnel. Il s'est consacré à exprimer la nature par des images très belles et milite dans les mouvements écologistes. De 1948 à 1976, Ansel Adams a publié sept portfolios, à tirage limité, réunissant dix à seize épreuves originales chacun. Cet ouvrage réunit l'ensemble de ces quarante-dix photographies qui n'avaient eu qu'une diffusion très restreinte : leur qualité de reproduction est le fruit d'une étroite collaboration avec Ansel Adams lui-même. Ses images sont autant d'hommages à la beauté des paysages américains, la Yosemite Valley, le lieu des premières photos d'Ansel Adams, la Californie, l'Utah, l'Arizona ; certains clichés, par leur dépouillement, atteignent au sublime.

Le goût des terres exotiques anime aussi les responsables du Chêne. J.P. et Annie Lebeuf présentent *Les arts des Sao* (Chêne, 208 pages, 98 illustrations de Dominique Darbois, 160 francs). Dans ce nouvel ouvrage, Jean-Paul et Annie Lebeuf se sont efforcés de présenter au grand public une synthèse provisoire des longues recherches qu'ils ont menées, souvent dans des conditions matérielles difficiles, à proximité du lac Tchad et sur les rives du Logone et du Chari, pour retrouver une culture africaine jusqu'ici pratiquement inconnue. Faisant appel aux études historiques et alliant étroitement les investigations ethnographiques aux fouilles préhistoriques, Annie et Jean-Paul Lebeuf ont pu déchiffrer une partie des archives enfouies depuis plusieurs millénaires dans le sol des « buttes sao », dont ils ont repéré près de 700 au Cameroun, au Tchad, au Nigeria. Ils ont réussi à relier leurs découvertes archéologiques aux institutions encore vivantes des pêcheurs kotoko, descendants actuels et incontestés des Sao disparus. Pour mieux marquer les liens à travers le temps, ils ont fait appel sur place, à la science de ceux qui se souviennent. Dans cette terre de l'oralité, c'est aux mainteneurs de la tradition que Jean-Paul et Annie Lebeuf doivent d'avoir pu, au cours d'innombrables entretiens, dissiper la légende, retrouver une religiosité permanente et atteindre une

pensée qui avait donné jadis naissance à une forme d'art jusqu'ici ignorée du monde occidental. Grâce à sa maîtrise des techniques photographiques, à sa sensibilité, à sa compréhension des arts africains, Dominique Darbois a su rendre avec vérité l'intensité dramatique des masques sa'o et la grâce subtile des statuettes d'argiles et faire saisir la saveur délicate des bijoux de métal.

Sabrina et Roland Michaud ont écrit et illustré le très beau recueil *Caravanes de Tartarie* (Chêne, 110 p., 76 photographies en couleurs, 160 F). Grands voyageurs, grands reporters, Sabrina et Roland Michaud ont parcouru le monde et les plus grands magazines du monde ont publié leurs reportages. *Caravanes de Tartarie* est le fruit de sept années d'errance émerveillée au cœur de l'Asie. Leur Tartarie, c'est cet Afghanistan secret, au carrefour de la Perse, de l'Inde, de la Chine et du Tibet. Ils ont suivi les caravanes qui sillonnent lentement ce désert de légende et les chameliers leur ont appris leur art de vivre et leur sagesse. D'admirables photos illustrent un texte riche, écrit d'expérience vécue.

Deux recueils évoquent les spectacles de la rue dans la collection *Parole à l'image*. François-Xavier Bouchard présente l'évolution et la vie des cafés et bistrots en France depuis 1850, à travers la reproduction de leurs décors, dernières images pour beaucoup de cadres déjà détruits, *Cafés français* (Chêne, 80 reproductions en couleurs, texte de Jean Dethier, 35 F). Philippe Gras et Jean-Noël Delamare ont collaboré pour nous offrir *Cinéma de la rue* (Chêne, 80 reproductions, 35 F). Véritables artistes anonymes, les peintres d'affiches de cinéma sont les créateurs d'un art populaire, étalé sur les murs de la rue. Travaillant en atelier, chaque peintre dispose de quelques documents photographiques qui lui permettent de réaliser ces immenses toiles accrochées au fronton des cinémas. Les films d'aventures, d'épouvante, de fantastique, ou les films « sexy » deviennent prétexte à de véritables compositions où l'imagination prend le pas et s'impose avec force, sans toujours le bon goût. Un art cru, mais qui influence les sensibilités.

*Les arts de l'imaginaire* tiennent au Chêne une grande place. Edward Munch appartient à cette race de peintres qui sollicitent d'abord l'imagination pour libérer en l'homme ses forces obscures. L'album qui lui est consacré

créera découvrir aux Français un peintre qu'ils ignorent le plus souvent « Chêne, 88 pages, 40 reproductions en couleurs, 42 F ». Munch (1863-1944), le plus grand peintre norvégien, fait le lien entre les Romantiques du XIX<sup>e</sup> siècle et les Expressionnistes du XX<sup>e</sup> siècle : les déchainements de la nature, les chevaux romantiques, font place chez lui à un vertige intérieur, déchainé par l'angoisse sexuelle, les passions destructrices, la jalousie, la crainte de la mort. L'intensité psychologique de son œuvre alliée au romantisme nordique traduisent sa propre personnalité : instable, solitaire, proche de la schizophrénie. « Mon chemin a toujours été en bordure d'un abîme », confiera-t-il à son médecin à la fin de sa vie.

Munch peint « la vie, non pas la nature morte », des gens qui respirent, aiment, souffrent, rejoignant en cela Van Gogh. *Le cri, L'enfant malade, Jeunes filles sur le pont* sont des tableaux bien connus, mais les 40 illustrations de cet album permettront à beaucoup de découvrir des toiles, des gravures sur bois, dans lesquelles il était passé maître, et des lithographies en couleurs moins célèbres.

Dans un recueil de 40 *peintures fantastiques* (Chêne, 40 illustrations, 42 F), Simon Watney rassemble des tableaux peints du XV<sup>e</sup> siècle à nos jours, exprimant les angoisses et les rêves de chaque époque. Il éclaire dans l'introduction cet univers particulier de la peinture fantastique, face cachée et souvent méconnue de l'art occidental, mais donnée permanente de notre patrimoine artistique.

Evert Van Viter, professeur d'histoire de l'art à Utrecht, publie *Les dessins de Van Gogh* (Chêne, collection 15/21, 100 reproductions, 30 pages de texte, 65 F). Ce recueil, d'une grande qualité technique, nous permet de redécouvrir l'apprentissage de Van Gogh. Au-delà de la perfection des grandes toiles, nous retrouvons les tâtonnements et les recherches du dessinateur, les esquisses de ses tableaux. Eclairées par un texte sobre, les reproductions nous font mieux cerner les sources d'inspiration de ce fou de lumière, dont l'éclatante peinture nous illumine plus que jamais.

Jean CHELINI

## ● Histoire de la Révolution et de l'Empire

Si l'on ne lit plus guère *l'Histoire de la Révolution et de l'Empire*, d'Adolphe Thiers, la période n'en continue pas moins à susciter un vif intérêt parmi les historiens. Les ouvrages foisonnent qui trouvent une audience passionnée, sans cesse accrue. Pour beaucoup de Français, comme pour la plupart des programmes de concours, l'histoire commence en 1789 ! Cette production inégale va de l'érudition la plus respectable à l'histoire romançonnée, mais correspond à un public suffisamment vaste pour que chacun y trouve sa satisfaction.

L'histoire de la contre-révolution vendéenne s'enrichit d'un bel ouvrage sur *Monsieur de Charette, chevalier du roi*, dû à Michel de Saint-Pierre (La Table Ronde, 427 pages). Écrit avec passion, comme chaque fois que Michel de Saint-Pierre prend la plume, ce livre ne relève pas de l'histoire universitaire, volontairement sereine, soucieuse de maintenir le fléau égal entre les partis, de dégager les responsabilités, de démêler le lacs intrigué des causes et des effets. Le lyrisme du ton, la tendresse que l'auteur nourrit fort évidemment pour son héros, le

peu de sympathie qu'il ressent pour les Bleus, font de son livre une œuvre plus proche de l'épopée que des œuvres de Lavis. Mais pour cela même, ces pages se lisent avec émotion. La chaleur communicative du style entraîne le lecteur dans les aventures extraordinaires de François Athanase, chevalier de Charette. Le sort des armes le fait général des troupes vendéennes révoltées contre la Révolution, vainqueur d'armées républicaines deux fois supérieures en nombre, traitant de puissance à puissance avec la Convention au traité de la Jaunaie en février 1795.

A ce nobliau, retraits de la Marine royale à vingt-sept ans, qui n'a guère connu que les succès de salon ou l'enthousiasme des noces de village, la guerre de Vendée apporte une notoriété nationale, une gloire dont l'éclat retentit encore aujourd'hui. Sa vaillance, son panache, sa galanterie en ont fait en trois ans de combats un personnage de légende. Il a troqué son ennui pour la chaleur des batailles, sans se départir un instant de son extraordinaire élégance qui frisait de dandysme et de son goût prononcé pour les femmes, qui l'aimèrent et le servirent jusqu'à la fin. Fait prisonnier le 23 mars 1796, Charette est fusillé à Nantes six jours après. Il mourut avec un grand courage.

Au-delà de la sympathie qu'il éprouve pour le personnage, Michel de Saint-Pierre a su étayer son récit de documents, puisant aux bonnes sources de l'historiographie spécialisée et des archives locales. Il a mis en relief le caractère populaire de la guerre de Vendée, la volonté des paysans, précédant celle des nobles, de combattre jusqu'à la mort le gouvernement républicain, pour rétablir le roi et la religion. Sans la Révolution, Charette n'aurait guère été qu'un hobereau libertin, oublié depuis toujours, son combat a fait de lui un héros, que les passions antagonistes désormais éteintes, Blancs et Bleus se plaisent aujourd'hui à reconnaître comme tel.

Deux livres viennent éclairer les exils successifs de Napoléon. Patrick Ravignani a choisi de raconter *Le retour de l'île d'Elbe* (la Table ronde, 214 pages) sur un mode haletant et coloré. Il s'agit d'un récit et non pas d'une analyse historique critique. Il a le mérite de la vicacité, de l'agrément, mettant au clair de façon précise et imagée les étapes de cette extraordinaire reconquête : Antibes, le 1<sup>er</sup> mars 1815, Digne, Sisteron, Gap, Grenoble, Lyon, Mâcon, Lons-le-Saunier, Autun, Auxerre, Melun, Fontainebleau, et enfin Paris au milieu de l'enthousiasme populaire. Vingt jours ont suffi à Napoléon pour y parvenir, sans tirer un coup de feu, à rejoindre la capitale. Vingt jours pendant lesquels il a fait preuve d'un courage, d'une volonté et d'une très grande habileté à retourner les situations et les hommes. Les maladroites de la première Restauration lui

ouvraient la marche. De très bonnes notations psychologiques augmentent l'intérêt de ces pages, parfois trop injustes pour Louis XVIII, peint avec une sévérité probablement excessive.

Georges Bordonove dont l'œuvre de romancier et d'historien est déjà très abondante, publie un ouvrage substantiel sur *La vie quotidienne de Napoléon en route vers Saint-Hélène* (Hachette, 286 pages, 32 F). Lorsque la victoire assure la puissance, les princes agissent clairement et leur conduite s'explique aisément. La défaite, les déceptions provoquent des temps morts de la volonté, des hésitations. Napoléon, vaincu une deuxième fois, ayant de nouveau abdiqué, s'interroge sur son avenir, alors que les rescapés du désastre le rejoignent à Rochefort où il est parvenu le 3 juillet 1815. Napoléon ne s'est pas pressé, il espérait toujours un miracle. Il envisage de se retirer aux États-Unis. Après bien des hésitations et de fols espoirs, Napoléon décida de se livrer aux Anglais et écrivit au prince régent d'Angleterre la lettre célèbre : « En butte aux factions qui divisent mon pays, et à l'inimitié des plus grandes puissances de l'Europe, j'ai terminé ma carrière politique et je viens comme Thémistocle m'asseoir au foyer du peuple britannique... ». Embarqué sur le « Bellerophon » Napoléon gagna les côtes anglaises où il espérait débarquer comme hôte protégé de l'Angleterre. Sous la contrainte, il fut au mois d'août transféré sur le Northumberland, le gouvernement anglais ayant décidé de le déporter à Sainte-Hélène. Georges Bordonove s'est efforcé de reconstituer avec beaucoup d'animation la vie de Napoléon à bord de ces deux navires où il passa les longs jours du voyage qui, entamé à Rochefort au début de juillet, le mena à Sainte-Hélène le 17 octobre 1815. L'auteur peint le décor met en œuvre les geôliers, la petite cour de l'empereur, et Napoléon qui malgré la défaite, garde son comportement altier, questionne les officiers anglais comme s'ils étaient à ses ordres et fait manœuvrer les Britanniques affectés à sa surveillance. D'excellentes pages, bien documentées et très agréables à lire.

D'une certaine manière, Napoléon a été le père de l'unité italienne, l'inspirateur lointain du réveil national de ce pays qu'il aimait beaucoup et dont il se sentit toujours proche. Aussi pour clôturer cette chronique avon-nous choisi de signaler, de Sergio Romano, *Histoire de l'Italie du Risorgimento à nos jours* (Le Seuil, coll. Points-Histoire, 366 pages). Complétée par une chronologie détaillée, par des notices biographiques et une documentation bibliographique, cette histoire de l'Italie contemporaine vaut par la concision de l'étude et aussi la nouveauté de la puissance de l'analyse. Un bon livre qui aide à comprendre l'Italie d'aujourd'hui.

Jean CHELINI

## ● L'héritage de Lénine, de François Fejtő

« L'héritage de Lénine » représente un effort de la part de François Fejtő pour faire le point de la tradition marxiste-léniniste. D'entrée de jeu, François Fejtő sou-

ligne la capacité du marxisme à durer malgré ses échecs, malgré ses ambiguïtés et ses contradictions ou peut-être à cause d'elles. Le marxisme n'a pas tenu ses promesses :

il continue d'encadrer beaucoup d'esprits. Pourquoi ?

On ne saurait dire que le succès des partis communistes tiende à l'existence d'un prolétariat puissant ni en Angleterre, ni en Allemagne, ni en Amérique où les ouvriers d'industrie sont nombreux, les partis communistes ne sont pas implantés. C'est par la place faite au prolétariat dans l'idéologie et non par celle qu'il occupe dans les rangs du parti, que les Partis Communistes se veulent prolétariens.

Quant aux motivations concrètes qui expliquent les adhésions individuelles aux partis communistes elles sont diverses, tantôt d'ordre patriotique (résistance au nazisme, lutte contre le colonisateur), tantôt d'ordre international (affrontement de la révolution castriste à la puissance américaine), tantôt d'ordre psychologique (fascination des intellectuels par un système de pensée qui a réponse à tout), tantôt de nature purement opportuniste (participation au partage des dépouilles dans les pays socialistes). Ainsi les P.C. connaissent-ils des vagues d'adhésions successives suivies de départs nombreux et discrets. Il faut ajouter que tout un réseau d'organisations parallèles, puissamment ramifié, facilite le recrutement du parti, noyau central du système.

La théorie marxiste se veut lecture scientifique de la réalité sociale, expression d'un déterminisme évolutionniste dont l'analyse permet de discerner le mouvement de l'histoire. L'élément volontariste n'est pas absent chez Marx : avec Lénine, il devient prépondérant. Lénine conçoit le parti révolutionnaire comme l'instrument chargé de créer les conditions permettant de trouver une issue révolutionnaire à une situation révolutionnaire, de créer des conditions « subjectives » de la révolution faite desquelles la révolution ne se produit pas. A ses héritiers, Lénine lègue l'idée du « rôle dirigeant du parti », idée-force qui continue de faire partie du patrimoine commun des partis communistes.

Ayant établi ce point fondamental dans son introduction, François Fejtö entreprend d'expliquer la formation et le développement de la tradition marxiste-léniniste. Marxisme-léninisme : la dualité des termes marque bien le caractère indissociable que revêt dans la pratique la double référence à Marx et à Lénine. Le léninisme, c'est le marxisme de notre époque, répète-t-on, un léninisme systématisé par Staline. Du marxisme Lénine fait un « bloc-acier », un système clos forgé en vue de l'action efficace, c'est le marxisme forteresse. Ce qui fascine Lénine dans le marxisme c'est la caution de la science apportée à la lecture de l'histoire. Lénine perçoit la charge énergétique que comporte le message de Marx par sa capacité à démasquer les intérêts et les ambitions derrière les idées et les principes. Le positivisme, le scientisme et l'athéisme se transforment alors en prophétisme messianique. De sa lecture de Marx, Lénine tire une morale de combat d'où sortira une pratique terroriste du pouvoir à laquelle Staline donnera toute sa dimension.

Lorsqu'en octobre la Révolution apparaît possible, Lénine n'hésite pas à y lancer la Russie, considérant que les conditions de la prise du pouvoir politique sont réunies, alors même que le processus de développement du capitalisme, tenu pour un préalable indispensable par Marx et par ses interprètes n'en est qu'à ses débuts. D'où ce « socialisme hâtif » régi par une minorité à prétention révolutionnaire et dont « le Goulag » deviendra bientôt le symbole.

Sur plusieurs points, Lénine s'est contredit : ainsi en novembre 1917, il préconise la nationalisation des terres alors qu'en 1901-1903 il en réclamait la distribution aux paysans. Avec fougue, il justifie le pouvoir du prolétariat qui ne doit être lié par aucune loi, alors qu'en 1899 le programme qu'il élabore pour la social-démocratie russe fait la plus grande place aux libertés individuelles et collectives. C'est bien lui qui a jeté les bases théoriques et pratiques du système dont Staline achèvera la construction avec une logique, une résolution véhémentes et implacables... Dès mars-avril 1921, il écrit : « La place des mencheviks et des S.R., tant avoués que déguisés en sans-partis, est en prison ». Et encore « la liberté de la presse, c'est la liberté de l'organisation politique pour la bourgeoisie et ses laquais ».

Ce point fondamental établi F. Fejtö décrit l'organisation du parti telle que Lénine la conçoit, le komintern tel qu'il fonctionne entre les deux guerres, le pacte germano-russe et les retournements de positions qu'il entraîne, le kominform et l'excommunication de Tito. Puis il consacre toute la seconde partie de son livre à la crise de l'internationalisme marxiste-léniniste : révisionnisme, maoïsme, gauchisme. Il décrit les tentatives soviétiques pour sauvegarder l'unité du mouvement international. Il consacre un chapitre à l'ère Brejnev, « immobilisme et contestation », un autre à l'eurocommunisme « mythe ou réalité » et un dernier au tiers-monde dans le jeu des communismes rivaux.

Ce qui retiendra particulièrement l'attention ce sont les « perspectives » par lesquelles se clôt le livre et dont on citera les dernières lignes : « jetons dans la fameuse poubelle » l'idée de la société parfaite et de la « philosophie indépassable » qui l'a exprimée, avec le mythe du prolétariat rédempteur, le mythe de la Révolution. Mais lutter pour une démocratie plus équilibrée, plus sociale, travailler pour améliorer, secteur par secteur, étape par étape partout où cela est possible, le « sort du plus grand nombre »... n'a rien d'absurde, me semble-t-il. C'est la seule tâche qui soit digne d'hommes libres... ».

Un livre foisonnant de faits, de citations, d'analyses, un livre savant, mais qui est aussi un livre d'idées et de conviction, un livre qui appelle le respect, alors même qu'il fait naître la discussion, un livre d'honnête homme.

Dominique KERGALL

*Livre de poche, Collection Pluriel*



## Viennent de paraître :

*Le Conseil constitutionnel* par Louis Favoreu et Loïc Philip, professeurs à l'Université d'Aix-Marseille III : Cet ouvrage va permettre au grand public de mieux connaître une institution qui, depuis quelques années, tient une place de plus en plus importante dans la vie politique française.

Le Conseil constitutionnel n'est pas seulement le juge des élections politiques et le gardien de certaines règles constitutionnelles, il est devenu également le protecteur des libertés et le garant des droits de l'opposition. (*Collection Que Sais-je*)

\*  
\* \*

*L'autogestion, c'est pas de la tarte* par Marcel Mermoz : Né dans la montagne savoyarde, au début du siècle, Marcel Mermoz raconte le travail, le froid, les bagarres familiales et l'instituteur qui lui donna la passion des livres. Débardeur aux Halles, mitron, photographe, « roulant » en Beauce... et clochard. Il est arrêté en 1939 parce qu'il militait au Parti Communiste. Dans le maquis, il fonde la Communauté de Travail de Boimondau. Ce libertaire, devenu communautaire et chef d'entreprise, est resté un réfractaire : ses colères, ses ruptures et ses ferveurs fraternelles composent l'histoire d'un homme qui a poussé la logique de sa révolte jusqu'à l'abolition du salariat et l'autogestion généralisée ! (*Éditions du Seuil*)

\*  
\* \*

« Pouvoirs » n° 5, Fascicule 2/1978 : *Le consensus* : Consensus : consentement, accord. L'acceptation des gouvernants par les gouvernés. « La politique, c'est l'art de soutirer de l'argent aux riches et des suffrages aux pauvres sous prétexte de les protéger les uns des autres. » Définition boutade, qui perçoit cependant le problème clé des pouvoirs contemporains. La violence ne suffit pas. La plus féroce dictature tombera faute de consensus.

Comment le définir ? Le provoquer ? Par quels procédés le mesurer ? Le changer ? Le consensus, opium du peuple ? Le consensus philtre de la démocratie ?

La France est-elle coupée en deux, en quatre, ou pas du tout ? Les Anglo-Saxons connaissent-ils la division ? L'Afrique est-elle consensuelle ? Le régime soviétique survivrait-il sans consensus ?

Ce volume répond à ces questions. Et à quelques autres.

*Giuseppe Verdi* par Jacques Bourgeois : L'œuvre de Verdi a retrouvé une immense audience. C'est principalement à travers elle que s'est opéré ce retour spectaculaire à l'opéra et au *bel canto*. Pendant plus d'un demi-siècle son génie n'a cessé d'évoluer, renouvelant cette situation. Avec *Falstaff* (1893), amorce de l'opéra moderne, sa vie s'est achevée sur une apothéose. En donnant à l'Italie des œuvres portées par le souffle du patriotisme et de la liberté, Verdi fut aussi une des figures essentielles du *Risorgimento*. Jacques Bourgeois est un des meilleurs spécialistes de Verdi. Directeur du Festival d'Orange, il a programmé *Le Trouvère*, *Aïda*, *Macbeth*, avec de prestigieuses distributions. Il saisit ici la personnalité du musicien à partir des œuvres elles-mêmes. Pour la première fois, une biographie largement exhaustive, nous en donne le panorama complet à travers des analyses minutieuses et toujours accessibles auxquelles l'amateur pourra se reporter. Le phénomène Verdi est présenté avec clarté et analysé avec infiniment d'intelligence. (*Collection « Les Vivants » Editions Julliard*).

\*  
\* \*

*Hérault de Séchelles* par Arnold de Contades : Qui était Marie-Jean Hérault de Séchelles ? Les historiens l'ont qualifié tour à tour de dantoniste ou d'hébertiste, de fin lettré ou d'idiot révolutionnaire, d'épicurien paresseux ou de jacobin sanguinaire. Il fut l'une des plus énigmatiques figures de la Révolution française. Protégé de Mme de Polignac et de la reine Marie-Antoinette, coqueluche des tricoteuses, homme à la mode des salons, tribun des faubourgs, séducteur inquiétant, apôtre du terrorisme, comploteur. Pour les uns hypocrite et cynique ; pour les autres généreux, opiniâtre et gai. Un personnage hors du commun, une vie romanesque et ambiguë. Mais à l'heure dernière devant l'échafaud, ce dandy trouva le courage de dire à ses compagnons : « Montrons que nous savons mourir ». (*Éditions Librairie Académique Perrin*).

\*  
\* \*

*Marlène, la vie d'une star* par Charles Higham : Un demi-siècle après *l'Ange bleu*, l'image de Marlène Dietrich n'a rien perdu de sa fascination. Qui était, qui est Marlène ? La femme fatale que modela Joseph Von Stenberg, à travers des films somptueux comme *Morocco*, *Shanghai Express*, *l'Impératrice Rouge* ? Ou la femme libérée qui choisit de rester mariée à un inconnu tout en partageant la vie d'hommes aussi célèbres que Erich Maria Remarque, John Wayne, Gary Cooper et son grand amour Jean Gabin ? La mère ou celle qui sut mener de front une carrière de vedette de la scène et de l'écran ? La femme qui refusa le nazisme ou celle qui aima lancer des modes. Pour Charles Higham, Marlène est tout cela à la fois. (*Éditions Calmann-Lévy*).

Etienne BORNE souffrant n'a pu rédiger ses habituels « Propos du Temps » et nous publions sous cette rubrique un extrait d'une de ses chroniques hebdomadaires de « La Croix ».



# Zola mais aussi Péguy

par Etienne BORNE

U ne suite d'émissions télévisées a invité récemment le public français à se souvenir de l'affaire Dreyfus vue à travers Emile Zola qui fut l'un des principaux acteurs du drame.

A ce débat manquait un grand témoin et un bon acteur.

Zola, bien sûr. Mais ne pas oublier Charles Péguy.

Il convient de rappeler ce que savent tous ceux qui connaissent et aiment Péguy. « L'ardent, sombre et stupide jeune homme », comme il se qualifiait lui-même, monté d'Orléans à Paris en 1891, appartient à la première vague dreyfusarde — à un moment où les dreyfusards n'étaient qu'une poignée et avaient tout le monde contre eux, la gauche et la droite, le peuple et les salons. Et Péguy, admirable mémorialiste de « l'Affaire », s'est considéré non sans raison, dans les ultimes années de sa brève existence, comme le dernier dreyfusard, les autres ayant disparu ou s'étant reniés.

L'affaire Dreyfus n'a pas été pour Péguy un épisode parmi d'autres péripéties. Elle l'a marqué une fois et pour toujours. Péguy a été, en un seul et même élan, comme on se convertit à une religion, dreyfusard et socialiste. Inspiration originelle qui devait en faire plus tard l'adversaire passionné d'un dreyfusisme arrivé au pouvoir et s'appropriant, pour régler ses comptes, l'Etat et la raison d'Etat.

Les faits sont les faits. La célèbre boutique de la rue de la Sorbonne est pour les dreyfusards du quartier Latin, poste de commandement ou refuge lorsqu'une petite troupe doit se replier sous le flot des cohortes ennemies et certain jour ses vitres brisées témoignent de l'ardeur des combattants, Péguy est au premier rang des manifestants contre le verdict du procès Zola et se fait arrêter par la police. Il n'avait vu Zola qu'une fois au lendemain de la publication de *J'accuse* dans son hôtel de la rue de Bruxelles, « dans sa maison de bourgeois cossu, de grand bourgeois honnête ». Et cette unique rencontre a suffi à Péguy pour composer un portrait dont un acteur appelé à jouer le rôle de Zola aurait pu aussi s'inspirer si on lui avait trouvé des historiens sans préjugés pour le mettre sur les bonnes pistes.

« L'homme que je trouvais, écrit Péguy, n'était pas un bourgeois, mais un paysan noir, vieilli, gris, aux traits tirés et retirés vers le dedans, un laboureur de livres, un aligneur de sillon, un solide, un robuste, un entêté, aux épaules rondes et fortes comme une voûte romaine. C'était un paysan qui était sorti de sa maison parce qu'il avait entendu passer le coche. Il avait des paysans ce que sans doute ils ont de plus beau, cet air égal, cette égalité plus invincible que la perpétuité de la terre. Il était trapu. Il était fatigué. Il avait une impuissance admirable à s'étonner de ce qu'il faisait, une extraordinaire fraîcheur à s'étonner de ce que l'on faisait de laid, de mal, de sale. Il trouvait tout à fait ordinaire tout ce qu'il avait fait, tout ce qu'il venait de faire, tout ce qu'il ferait... ».

Dès 1899, date de cette page, Péguy avait une métaphysique, une spiritualité, une esthétique dans lesquelles Zola ne pouvait pas entrer, et il n'est pas sûr que le romancier de *l'Assommoir* ait été prédestiné à

comprendre quel génie d'écriture se manifestait dans ce *Zola par Péguy*, pas plus qu'à reconnaître dans un autre ordre, le génie de Cézanne, compagnon de sa jeunesse. Qu'importe ! Il est beau que deux hommes si différents, que classificateurs et manuels opposent comme le « mystique » et le « naturaliste », le jeune impatient si tôt levé qui n'en fini jamais d'approfondir la certitude qui vient de s'emparer de lui et l'écrivain célèbre, exerçant une sorte de « libre principat » (le mot est encore de Péguy), se soient reconnus dans une même colère contre l'injustice, dans un même combat pour la vérité, et surtout que ce soit Péguy patriote et républicain, qui ait su le mieux dire qu'en écrivant *J'accuse*, Zola n'avait pas fait acte de subversion mais rempli avec une rude dignité une fonction civique qui rappelait chacune à sa vérité et la patrie et la République.

« L'affaire » a été pour Péguy l'enthousiasme déjà farouche et intransigeant de sa jeunesse, mais aussi l'indicible amertume de ce qui lui fut donné de maturité. Sa passion, maintenant dans l'autre sens du mot. Souffrance du dreyfusisme deux fois trahi. Une première fois lorsque Dreyfus et ses amis acceptèrent les compromis de l'amnistie et de la grâce présidentielle, alors que la seule conclusion limpide et franche de « l'affaire » aurait dû être un acquittement sans équivoque devant un tribunal disant enfin le droit. Une deuxième fois lorsque les dreyfusards, devenus un puissant parti anticlérical se sont servis du pouvoir d'Etat pour faire la guerre à l'Eglise, persécuter les catholiques, chasser les congrégations. Combes et le combisme « la Ligue des droits de l'homme » organisant la délation des fonctionnaires, c'est la pire trahison du dreyfusisme puisque contre le droit inaliéable des consciences on invoquait la raison de l'Etat laïque, la raison d'Etat. L'argument du discours antidreyfusard qui interdisait d'innocenter un innocent.

Et si Péguy a rompu avec Jaurès, son compagnon des premiers temps de « l'affaire », c'est à cause de l'appui que « le socialisme parlementaire » comme disait « les Cahiers » avait apporté à la politique combiste, trahison encore une fois de la mystique dreyfusiste. De la même manière qu'une politique cléricale de domination des consciences par les appareils d'Eglise est une trahison de la mystique chrétienne. Même au temps de leur amitié, Péguy avait eu beaucoup de mal à faire comprendre à Jaurès, et Jaurès à faire comprendre à son parti, qui ne pensait la justice qu'en termes de classe et de masses, que la lutte contre l'injustice dont est victime un seul homme, même si elle est utile à la défense de grands intérêts est une exigence éminemment socialiste car un socialisme n'est un socialisme que s'il est enraciné dans un absolu moral... Du moins selon Péguy.

On comprend mieux alors le morceau éclatant qui conclut *Notre jeunesse*, ce souci de sauver le meilleur du combat, de saluer de l'épée l'adversaire qui était préoccupé du « salut temporel de la France », de maintenir à sa véritable hauteur, d'où on l'a fait déchoir, la raison majeure du dreyfusisme, la passion du « salut éternel », d'une patrie qui ne doit pas être constituée « en état de péché mortel ». Péguy n'a rien écrit de plus révélateur sur lui-même et sur « l'affaire ». Tant il est vrai qu'on ne peut bien entendre ni « l'affaire » sans Péguy ni Péguy sans « l'affaire ».